

47e année, No 49

Montréal, 9 mai 1936

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

NOTRE ROMAN COMPLET :

L'Enchantement

Par LÉO DARTEY

NOTRE FEUILLETON :

Le Suprême Amour

Par EMILE RICHEBOURG

CHRONIQUE ZOOLOGIQUE :

Comment s'en vont les Bêtes

Par LOUIS ROLAND

NOUVELLE :

A toute Vitesse

Par LAURE BASQUE



Dans la brise du large

Photo C.N.R.



Une Bibliothèque pour \$5.00 par année

Plus de 75 romans complets
 Plus de 200 nouvelles et contes canadiens et français
 Plus de 200 articles scientifiques et documentaires
 Plus de 50 biographies d'écrivains et de vedettes de cinéma
 Une collection unique de photos et d'illustrations par les
 meilleurs artistes canadiens
 Un choix considérable de chroniques diverses : cuisine,
 mode, soins de beauté, conseils pratiques, etc.

ON PEUT S'ABONNER...

à ces trois magazines à la fois ou à
 l'un d'eux en particulier. Prix de
 l'abonnement d'un an : LE SAMEDI,
 \$3.50 ; LA REVUE POPULAIRE,
 \$1.50 ; LE FILM, \$1.00.

En s'abonnant aux TROIS magazines
 pour un an, on réalise l'économie
 substantielle d'un dollar, le prix de
 l'abonnement annuel à ces trois grands
 magazines canadiens-français n'étant —
 pour le moment — que de CINQ
 DOLLARS.

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film

sont sous la même direction. Vous n'avez donc pas à craindre
 la répétition des mêmes romans ou des mêmes sujets d'articles.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an
 d'abonnement aux TROIS magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

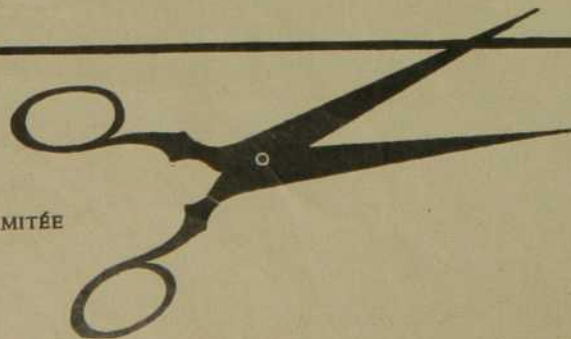
Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

LES PUBLICATIONS
 POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE
 975, rue de Bullion
 Montréal, P. Q.



TOUT LE MONDE SPORTIF

UNE brave paysanne écrivait un jour à son fils : "Je t'envoie une chemise neuve que j'ai faite avec une vieille à ton père ; quand elle sera usée, tu me la renverras pour que j'en fasse une neuve à ton petit frère." Il n'y a pas à sourire de cette transformation rajeunissante, c'est ce que nous faisons souvent avec les mots vieillies que nous retapons afin d'en faire des neufs.

Parfois aussi nous en inventons pour des choses qui s'en étaient fort bien passé jusqu'alors, et il arrive que ces mots s'implantent avec une telle force dans nos habitudes qu'ils y conquièrent mieux que le droit de cité, celui de nécessité.

Le mot "sport" est de ceux-là.

Il n'a qu'une existence encore assez courte, mais ce qu'il représente est aussi vieux que le monde ; les exercices physiques datent de longtemps avant le déluge, et les gens faisaient, en ces temps-là, du sport sans s'en douter. Par contre, nous arriverons peut-être à faire un jour du sport sans exercices physiques ; ce sera plus commode évidemment, mais nous doute pas autant profitable.

Ce mot "sport" n'est jamais, après tout, que le pauvre mot français "desport", signifiant exercice. Qui s'est fait naturaliser anglais ; c'est un mot abrégé, quelque chose comme un pantalon transformé en petite culotte... de sport, et ça l'a mis tout de suite à la mode.

De même qu'on abuse quelquefois des modes, on abuse souvent aussi des mots, et le sport a été mis à toutes les sauces, même les plus inattendues. C'est ainsi que sont nés les concours extraordinaires que l'on voit, de temps à autre, pour le plus grand amusement des foules.

Suivant les circonstances, le sport est sérieux, amusant, raisonnable ou dangereux ; selon les individus, il a les mérites ou les inconvénients les plus divers et l'on arrive à ne plus trop savoir en quoi il consiste exactement.

Personnellement, il m'arrive d'être dans le doute à ce sujet. J'ai pratiqué le cheval pendant de longues années, fait de la motocyclette à doses copieuses, de la marche, de la course, du saut et même, de temps à autre, des cabrioles tout à fait involontaires mais néanmoins impressionnantes ; je m'y suis parfois un peu endommagé l'anatomie, mais cela n'a qu'une importance très relative, puisque ça fait partie du programme. Tout jeune, j'ai manié la rame avec ferveur et le goût m'en est revenu par la suite, puisqu'au cours des deux seules saisons d'été dernières j'ai inscrit environ deux mille milles à mon actif avec ce mode de locomotion. Autrefois, je fus un fervent de la chasse, et maintenant je pêche avec ardeur, principalement des herbes et des bouts de branches. J'aime les exercices violents, le grand air et les bonnes pipes de tabac. Je ne sais si tout cela c'est du sport, mais je suis absolument certain que c'est du plaisir.

C'est surtout de la santé, si j'en juge par la solidité de mon appétit, la qualité de mon sommeil et l'absence de remèdes dans la petite pharmacie de ma chambre de bain. Mais, encore une fois, le doute me prend, me tarabuste et me rend perplexe quand je me demande si c'est vraiment du sport.

Entre nous, je ne le crois pas, et j'ai vaguement l'idée qu'aujourd'hui — comme d'ailleurs depuis toujours — les hommes font tous du sport comme monsieur Jourdain faisait de la prose, sans s'en douter, ce qui est peut-être la meilleure manière.

L'exercice physique est indispensable à l'homme, et chacun s'en administre des doses variables selon les circonstances, le tempérament et surtout les possibilités. J'ai connu des gros pansus qui suaient comme des fontaines simplement à se remuer un peu et qui s'astreignaient à une marche quotidienne d'un quart d'heure en regardant les vitrines des magasins ; ils étaient honnêtement convaincus de faire du sport et le disaient avec tant de satisfaction qu'il eût été vraiment cruel de les désillusionner.

Au fait, promener deux ou trois cents livres pendant quinze minutes par jour sur des trottoirs trop souvent rabotés en forme de dos de bossu, cela représente très probablement un nombre de chevaux-vapeur assez impressionnant et comme en fournissent des sportifs dits professionnels.

J'ai connu aussi des tout petits maigriots pratiquant assidûment la boxe afin d'avoir la certitude d'arriver à écraser un jour une mouche d'un seul coup de poing ; ceux-là aussi prétendaient être des sportifs, et je ne vois pas pourquoi on leur refuserait ce titre.

Entre les tout petits et les très gros il y a toute la gamme des maigres, des entrelardés et des simplement gras qui ont bien le droit de remuer les pattes dans tous les sens avec une énergie variable selon leurs possibilités et d'appeler ça du sport ; ça donne de la satisfaction personnelle sans faire de mal à personne, et ça vaut certainement mieux que d'aller s'abrutir dans les endroits malpropres où

foisonnent les alcools frelatés, les diplocoques ou même la vermine de luxe.

Je crois que le sport est une chose extrêmement élastique et qui va du physique à l'intellectuel en passant par le moral et même la morale. De deux choses l'une : ou bien le sport existe partout, ou bien on ne le peut trouver nulle part. Dans le premier cas, il peut encore s'appeler "entraînement" et, dans le deuxième il devient simplement une habitude, mais comme cette habitude se traduit forcément par des modifications à la vie habituelle, elle reprend la qualité d'entraînement et redevient, par suite du sport.

C'est ce qu'on appelle un cercle vicieux, bien que ce cercle se résume en une simple ligne de conduite, laquelle est quelquefois sans vices.

Nous voici donc en présence du sport moral, et c'est une revanche déjà sur tant d'autres qui n'ont guère droit qu'au titre d'immoral.

Sport moral et sport intellectuel, voilà une paire de lunettes qui élargit singulièrement l'horizon du champ d'action pour l'homme ; avec elle on peut regarder à peu près toute la scène de l'activité humaine.

L'avocat, qui est un spécialiste de la parole, pratique un sport dans lequel il y a eu des champions notoires depuis Cicéron ; le médecin est un sportif qui s'entraîne continuellement à la lutte contre le microbe, tandis que le savant aspire de toute son âme au championnat du chiffre, de l'analyse ou de la synthèse ; le poète en est un autre qui fait des parties de courses avec la chimère, et les administrations modernes pratiquent, en pas mal de pays, un sport non pas nouveau mais soigneusement revu et considérablement augmenté, qui consiste à écorcher le contribuable tout vif puis à lui enlever la graisse jusqu'à l'os.

La finance, elle, et j'entends par là, non la "camarilla" qui se dispute la fortune publique, mais cette fortune elle-même, ou plutôt l'or qui la représente ; la finance, dis-je, pratique avec un succès encore jamais vu, l'art de s'évanouir tout comme une jolie femme qui a la frousse parce que tout le monde court après elle. Seulement, la jolie femme revient toujours de son évanouissement tandis que l'or n'en revient pas du tout.

C'est un sportif à sa manière, qui n'a peut-être pas suivi un entraînement mais subi un détournement. Cela rime sans doute, mais c'est tout.

Autrefois on était sportif évidemment, mais à notre époque de "super" et "d'ultra" nous avons poussé la chose au maximum, à tel point que nous risquons de nous transformer tout doucement en simples automates ; l'exercice individuel de jadis a tendance à se remplacer par l'entraînement collectif. Le champion nageur cède la place à l'équipe canotière de douze avirons qui piochent l'eau frénétiquement comme s'ils étaient mus par un moteur unique, et la promenade sentimentale de fin de semaine, en bicyclette, est remplacée par l'interminable file d'autos qui vont s'embouteiller à l'entrée des grands ponts où on leur fait dégorger un peu de menue monnaie.

On connaissait autrefois le sport de l'opinion personnelle, on affirmait mieux son individualité et l'on avait l'esprit d'initiative qui est le meilleur des entraînements pour le voyage de la vie ; aujourd'hui on nous sert des opinions toutes faites que nous avalons passivement comme des gens bien dressés au régime de la soupe populaire ; l'individualité cède la place à la mentalité des moutons de Panurge, et l'esprit d'initiative porte l'uniforme incolore de la soumission bête à la fatalité.

Si c'est là du sport, eh bien, ma foi non ! malgré toutes mes randonnées à cheval et mes coups de rames dans l'eau, je ne suis pas du tout un sportif !

Il y a aussi, c'est vrai, les excursions avec les coups d'audace dans le rêve, la course aux étoiles et le vol plané bien au-dessus des petites et grandes saletés humaines ; cette fois, si c'est aussi du sport, ah oui, je me sens bougrement le goût d'en faire.

D'autant plus que ça peut se pratiquer dans la belle et grande nature et que c'est même admirablement facilité par elle.



Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée
MEMBRES DE L'A. B. C.

975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CAN.

Tél. : LANCaster 5819 — 6002

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau : 9 h. a.m. à 5 h. 30 p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi et demi

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.

J. de Verneuil

UN COUP violent frappé au volet plein, fit enfin se réveiller tout à fait le dormeur, qui, depuis quelques instants, prolongeait avec délices, l'heureuse inertie qui fait suite au sommeil. Il sauta hors du lit, chercha en vain le bouton électrique, et, quand, impatient, il eut allumé son briquet, et vu à sa lueur un coin de la chambre, il se souvint tout à coup.

Il leva les bras et se laissa retomber, en un geste comique, de résignation accablée. Ah ! il pouvait chercher à tâtons le bouton électrique l'infortuné ! Il n'était pas à Paris, pas chez lui !... Il était, de par la volonté paternelle, exilé à la campagne depuis la veille ; et quelle campagne ! non pas le coin perdu, la complète retraite, que l'on peut à loisir animer en la peuplant de chimères, mais le village ! le village où s'agitent d'autres individus. Un village qui, de par son charme pittoresque, eut pu avoir sa poésie, s'il eût consenti à la conserver, mais qui était odieux tout de suite, parce qu'il voulait être une ville, et qui s'enlaidissait, lui et ses habitants, par cette seule prétention.

Emilien Noland, en se souvenant de son impression de la veille, se dit tout cela, tandis qu'il se vêtissait ; puis, ouvrit le volet de l'unique fenêtre ; tant de soleil entra tout à coup, inondant la pièce, tant d'horizon et de ciel bleu, charmèrent sa vue, qu'ils le réconcilièrent un moment avec le pays. Il fit sa toilette avec cette lenteur que mettent les coquettes à prolonger cette célébration de leur beauté et descendit dans la salle basse, où, souriants, l'attendaient ses hôtes.

La salle immense, à la fois, cuisine et salle à manger, avait cette netteté des maisons provençales, qui constitue un luxe. Au milieu de la pièce, sur la table ronde, une nappe d'une éclatante blancheur, indiquait à elle seule, qu'il y avait un convive de marque. Pendant que Dame Jean s'informait s'il avait passé une bonne nuit, Emilien tapotait amicalement la main déjà rude d'un gars de quinze ans, cette main, qui, une heure plus tôt, avait heurté au volet. Janine entra, chargée de tulipes rouges. Les fleurs tassées en boîte, eussent ainsi, jetées à profusion, orné exquisement une corbeille, mais visiblement, ce décor champêtre ne satisfaisait point la jeune fille, qui, après un bonjour aimable et distant, s'évertuait à composer une gerbe savante, qu'Emilien trouva abominable de raideur, et qui décora la table en son honneur.

— QUE vous allez vous ennuyer ici ! soupire Janine, sans se soucier, qu'il lui doit par galanterie, une protestation.

Emilien élude la question, en interrogeant hardiment :

— Et vous-même, vous ennuyez-vous beaucoup ici ?

Il soupçonna le "oh ! oui" qui était sur les lèvres de la jeune fille, et il l'entendit dire après une courte hésitation :

— Oui et non, je remplis si bien mes journées.

— Ah ! vous vous promenez sans doute beaucoup dans la campagne ?

— Mais non, on y accroche ses robes, et puis, il y a trop de soleil l'été, et ce n'est pas abrité l'hiver... il y a bien le cours, mais les paysannes le montent et le redescendent dès les vêpres finies, jusqu'au soir, chaque dimanche.

— Alors ?

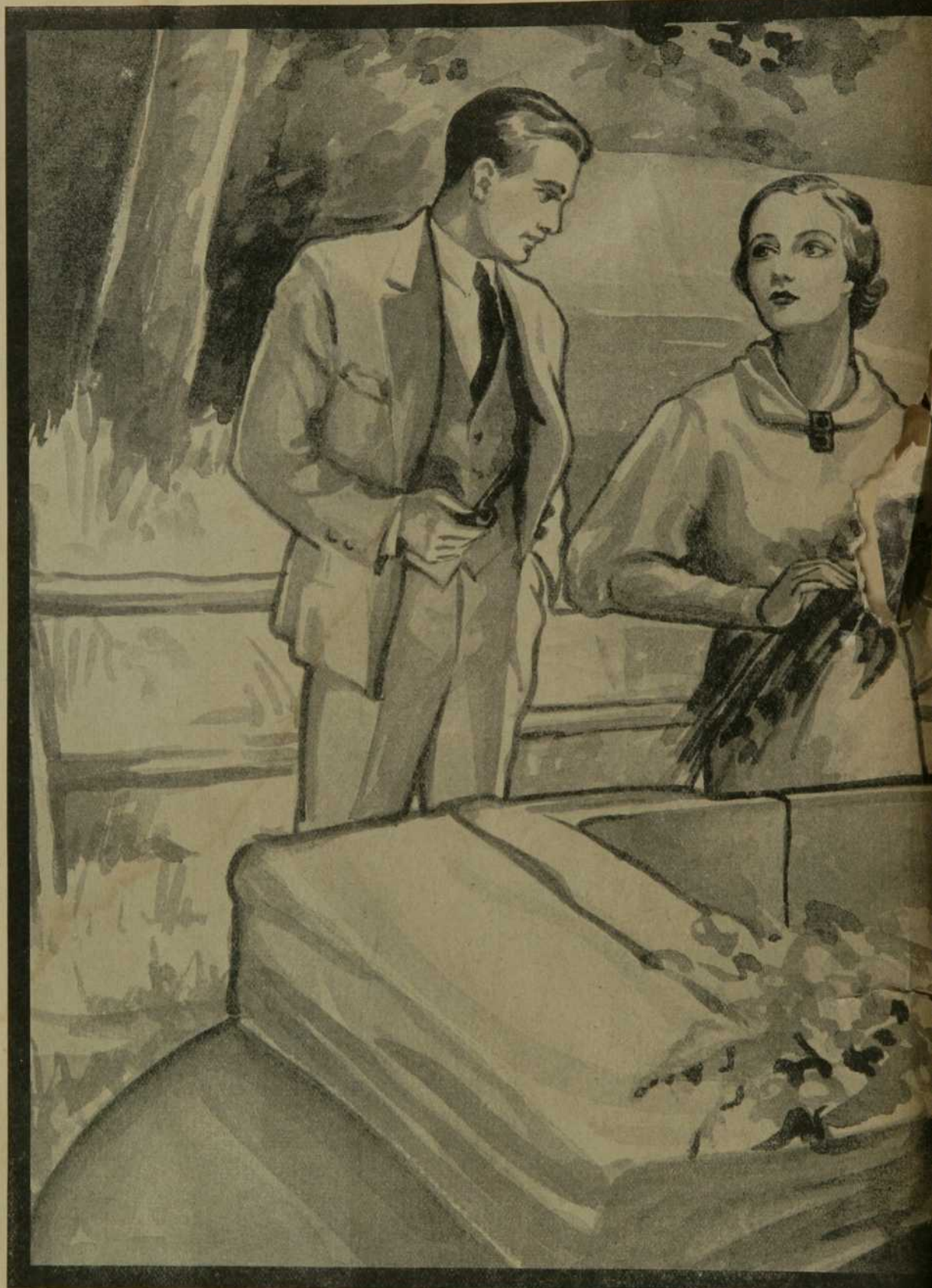
— Alors, je brode, j'ai un jour d'ouvrage par semaine, à l'église, la charge de deux autels !... puis, je vais à Nîmes très souvent, d'abord, je m'y fais habiller, et j'y vais aussi pour voir mon notaire.

Ce dernier mot fit Emilien se souvenir de la situation de Janine ; fille de paysans aisés, elle avait été élevée en demoiselle, par sa marraine, dont elle avait hérité depuis deux ans. Ce qui expliquait un peu son attitude compassée : elle avait, chez les siens, l'air d'être en visite. Ceux-ci, d'ailleurs, s'empressaient auprès de leur fille, comme auprès d'Emilien lui-même.

Dame Jean, qui, à seize ans, avait commencé de servir chez les parents d'Emilien, était ravie de se dire, que sa fille était aujourd'hui l'égale du jeune homme, et la constatation de cette vanité naïve n'était pas sans faire sourire celui-ci.

Pourtant, il ne pensait pas négliger la compagnie de Janine, pour deux raisons : la première, c'est qu'elle était la seule personne qui pouvait lui offrir un peu de conversation, la seconde, son habituel besoin d'étude.

Il était curieux de connaître quelles pensées subtiles ou profondes pouvaient abriter ce front angélique, puis, le problème qui le hantait, se posa de nouveau : dans quelles proportions, l'influence de l'édu-



"ET VOUS, MIRANDE, QUE FAITES-VOUS ?" — "VOUS LE VOYEZ, DE LA VITESSE !"

cation lutte-t-elle contre l'instinct ? Il rit entre deux pensées sérieuses, ne pouvant s'en empêcher.

Non ! Si sa mère eût pu lire en lui ! elle dont la tendresse inquiète s'était alarmée au point de lui valoir l'exil !... Il est vrai, que son "sujet d'étude" à Paris, était quelque peu plus séduisant que Janine... mais bast ! si comme le disait sa mère, la jeune fille avait été trompée par ses attentions, son attitude, tant pis, car pour lui, elle n'était qu'un "sujet d'étude" et non un flirt, comme le prétendaient ses amis.

Et puis, d'autant qu'il croyait la connaître, bien qu'ayant été interrompu en plein examen psychologique, Miranda ne devait pas savoir ni vouloir souffrir longtemps.

Il broya la renoncule mauve, que venait de lui cueillir Janine pour orner sa boutonnière, et quand la vue de cette fleur, gisant sous ses pas, le força à méditer son geste, il ne sut s'il le devait à cette idée d'oubli, qu'il venait si sagement d'envisager ou au déplaisir d'avoir été interrompu dans son étude. Toutefois, cet incident insignifiant l'empêcha de poursuivre celle à peine ébauchée auprès de Janine, et il pressa le pas pour rentrer, afin d'éviter toute causerie.

A TOUTE

Nouvelle, par Laure Basque

Sous un ciel bleu, si bleu et si uniforme, qu'il blesse le regard à trois kilomètres du village, s'étend un champ de luzerne, où les bourdonnements d'insectes constituent pour le rêveur qui les écoute, le plus délicieux concert ; le soleil darde ses brûlants rayons de midi. C'est ce torride coin que Noland a choisi comme lieu de retraite.

Qui lui eut dit un mois plus tôt, en arrivant dans ce désert de la pensée, qu'il aurait à fuir l'empirisme !... Il rit d'abondance à cette pensée.

Certes, Janine dépassait de beaucoup les Parisiennes, en l'art de flirter ! ah ! elle baissait les yeux à propos !... et, point de cheveux courts, ni de pe-



ELLE DÉSIGNA LA TORPÉDO CHARGÉE DE FLEURS.

VITESSE

Illustration de F. BAZIN

tites robes ! sa chevelure était sagement lissée, masquée en un lourd chignon, et sa vêtue, l'empaquetait le plus chastement du monde. Mais elle avait une façon de faire sa réclame ! En méditant des Parisiennes, elle se croyait probablement habile, et c'était en ces moments, où elle forçait à la comparaison, qu'il la trouvait le plus ridicule. Il se répéta la phrase familière à la jeune fille : "... Et ce sont les filles sans dot qui font le plus de luxe." Elle sous-entendait qu'il y avait une dot sous sa simplicité. Ce qu'il savait d'ailleurs. En résumant la situation, il la trouva cocasse : son père et sa mère s'étaient ligüés, pour l'éloigner de Mirande, dont le

modernisme les effrayait, alors que lui, l'observait en dilettante. Il était arrivé en ce pays perdu où il avait cru trouver une compensation en la société d'une petite fille simple et cultivée ; mais voilà que la petite fille s'était révélée savante coquette, et que le charme de la campagne s'était imposé à lui, plus psychologue que rêveur ; la fleur des champs, plus compliquée qu'une orchidée, mais sans finesse, le faisait fuir.

Au clocher, douze coups s'égrenèrent ; Emilien secoua sa bienheureuse paresse pour rentrer. Mais à peine avait-il fait quelques pas sur la route, qu'il dut faire un saut de chevreau pour regagner le talus qui borde le champ de luzerne. Une torpédo, une seule petite voiture l'obligeait à cette prompte retraite, lui, le Parisien habitué à se frayer quotidiennement un passage parmi tant et tant de véhicules divers. C'est qu'aussi, cette petite machine, qu'il connaissait bien maintenant, allait comme toujours, à une allure infernale, au grand scandale de tout le pays ! Janine la première ne tarissait pas : l'auto jaune devait écraser tant de volailles qu'à l'en croire, il n'eût pas dû rester un gallinacé à trente kilomètres à la ronde. Emilien qui aimait le sport, et particulièrement l'auto, ne partageait pas la sévé-

rité des indigènes, mais sincèrement, il se demandait quel plaisir pouvait avoir ce maniaque à faire continuellement de la vitesse ! il faisait au moins du 80 à l'heure, ne jouissait ainsi d'aucun paysage !... un coureur qui faisait de l'entraînement ?... un fou ! disaient les gens du pays. Jeune, vieux ? nul n'aurait su le dire ; on ignorait où garait "l'auto jaune" et à l'allure où on la voyait toujours, c'est à peine si l'on distinguait une silhouette au volant. Aujourd'hui, à côté de la silhouette, une moisson de genêts encombrait la deuxième place : un cahot inattendu envoya au jeune homme une pluie de fleurs en plein visage et avant qu'il fût revenu de sa surprise, le chauffeur ayant habilement freiné, était devant lui, pour ramasser son bien.

Aimablement, Emilien tendit les fleurs d'or, s'inclinant profondément devant le chauffeur, dont seule, une jupe, venait de lui révéler la féminité. La veste droite, le chapeau de cuir fauve, de grosses lunettes créaient ce monstre de la route, sans personnalité ni sexe. Il y avait bien là de quoi effaroucher Janine !

— Ça, mon cher ! Que faites-vous en ce pays perdu ?... Eh ! oui, moi ! fit-elle en ôtant ses lunettes, moi qui jette des fleurs sur votre passage... oh ! sans le vouloir ! qu'en dirait votre fiancée !... Alors, c'est ici que vous êtes venu chercher femme ? car si je vous demande ce que vous faites ici, c'est façon de parler. Je voulais dire : c'est ici le patelin, car enfin, je vous savais dans le Gard, mais je n'aurais jamais cru ici !...

Il interrompit son verbiage :

— Et vous Mirande, que faites-vous ?

— Vous le voyez : de la vitesse ! Elle désigna la torpédo chargée de fleurs. Je monte là-dedans, et je pars à toute vitesse, vers n'importe quelle direction... puis, quand je suis ivre d'air, d'espace et de soleil, je rentre, je mange et je dors. C'est un bien pauvre programme, mais je l'exécute scrupuleusement.

— C'est votre dernier caprice ? demanda-t-il, désignant la voiture.

— Ce sera le dernier, en effet ; je ne l'ai plus que pour quelques jours, c'est pourquoi j'en profite.

Et comme il restait interdit.

— Quoi ? on dirait que vous ignorez tout ! Voilà bien l'indifférence des gens heureux ! Près de votre fiancée, le malheur de vos amis ne vous atteint plus !

Alors, cette fois, il s'écria, exaspéré :

— Mais quelle fiancée ? Qui a donc inventé cette histoire ?

— Je tiens la nouvelle de trop bonne source, pour que ce soit une invention ! Votre mère elle-même, m'a appris la chose. Je sais qu'il s'agit d'une fleur des champs... qui possède la modestie d'une violette, et qui ne saurait déparer un salon.

Il fut si stupéfait, qu'il garda un moment le silence, puis il scanda :

— Quand donc ma mère vous a-t-elle appris cela ?

— Mais... le 8 mars, il y a exactement cinq semaines ; la date est mémorable, c'est le jour où les miens lui annoncèrent notre ruine.

— Ainsi, votre famille est ruinée ?

Instinctivement, il avait baissé la voix, il eut la surprise d'entendre la jeune fille répondre gaiement :

— Absolument ! mes parents ont déjà vendu auto et hôtel, et la petite voiture que voilà le sera un de ces jours.

Puis, comme Emilien demeurait rêveur :

— Ma conduite doit vous paraître étrange, n'est-ce pas ?... Je dis : "ruinés" ! comme cela, au grand jour ! à une époque où l'on avoue n'importe quoi !... sauf... n'avoir pas d'argent. Oui, là est la pire honte pour le monde. Tandis que les miens, écrasés de soucis, vendent, vendent... je fais de la vitesse. Que voulez-vous, ajouta-t-elle badine : je n'ai pas un caractère contemplatif, moi ! Les uns prient, en attendant le secours d'en haut... moi, je me suis accordé cette trêve, avant de regarder l'avenir en face.

— Mais enfin, qu'allez-vous faire ?

— N'importe quoi : de la comptabilité, — j'ai aidé papa pendant la guerre, — des leçons de musique, de la broderie... n'importe quoi ! mais du moins, je n'épouserai pas le vieux Ramon.

Ce personnage burlesque ainsi évoqué, fit éclater de rire Emilien :

— Quelle idée ! fit-il.

— Oh ! elle n'est pas de moi ! je vous l'assure.

— De lui, alors ?

— De lui et de votre mère.

Emilien ne riait plus, il examinait attentivement le menu visage aux traits fins, dont seul le menton énergique rompait

(Lire la suite page 27)



PARMI LES BÊTES SAUVAGES, C'EST LA LUTTE FÉROCE POUR L'EXISTENCE ; TOUT COMME LES HOMMES, ELLES SE DÉVORENT LES UNES LES AUTRES.

Comment s'en vont les Bêtes

Chronique zoologique, par Louis Roland

UNE authoressse (oh, le nom barbare !) écrivit : "Comment s'en vont les reines" ; pour moi qui n'ai pas le talent de Colette Yver et qui appartiens à l'espèce du sexe laid, je ne vois pas pourquoi je n'écrirais pas "Comment s'en vont les bêtes." Je les observe avec intérêt, les aime (quelques-unes du moins) en vrai copain, et ce sont là deux motifs suffisants pour me faire tracer la brève esquisse d'aujourd'hui.

Je parle, bien entendu, des vraies bêtes, celles qui ont ordinairement quatre pattes et non pas des imbéciles ou malfaisants à deux pattes dont tout le talent consiste à porter une cravate à la mode et à sacrer comme des païens. Sans doute, il est aussi des crapules parmi les bêtes, mais comme aucune d'elles n'a encore inventé la poudre, il est juste d'avoir pour elles une indulgence égale à la considération que l'on accorde aux fabricants modernes de canons civilisateurs.

Les deux dates marquantes pour un individu sont celles de la naissancet et de la mort ; entre temps, il y a des privilèges qui ne font rien, des malavisés qui font des blagues et le reste fait ce qu'il peut. Dans la vie des hommes, le souci dominant est celui de payer des taxes ; dans la vie des bêtes, c'est de vivre le plus confortablement possible. On en peut conclure que les vraies bêtes ont beaucoup d'esprit.

Comment s'en vont-elles, c'est-à-dire comment meurent-elles ? Ceci est toujours intéressant parce que c'est souvent énigmatique.

Les simples moineaux pullulent un peu partout, mais quelqu'un peut-il affirmer qu'un jour il a trouvé le cadavre d'un moineau mort de vieillesse ? Et cette remarque est exacte pour

à peu près tous les autres représentants de l'espèce animale. On suppose que les éléphants ont, au cœur des forêts sauvages, des cimetières qu'ils gardent avec un soin jaloux mais nul explorateur, malgré ses convoitises, n'a pu encore trouver l'une de ces fabuleuses mines d'ivoire.

Exception faite de ces fidèles amis que sont les chiens et de quelques autres préférés, nous ne connaissons guère, au sujet de la fin des bêtes, que le sacrifice massif fait d'elles par nous pour notre subsistance puisque cela ne nous suffit pas de nous dévorer les uns les autres.

Au fait, les bêtes aussi s'entre-dévorent, mais elles le font aussi proprement que possible et sans y ajouter les épices de la calomnie.

Je n'ai pas l'intention de les poser en modèles, mais il faut reconnaître deux choses : beaucoup de bêtes sont simplement végétariennes et ne s'affranchissent jamais de ce régime ; celles qui sont carnivores ne dévorent généralement pas leur propre espèce, et c'est une ligne de conduite à imiter pour nous. Enfin, les unes et les autres sont, moins que l'homme, sujettes aux maladies et, quand elles meurent, elles le font sans encombrement comme sans éclat. Littéralement, elles disparaissent.

Il ne faut croire, pourtant, que toutes les bêtes meurent de vieillesse, tant s'en faut. Les naturalistes nous disent que l'apoplexie est assez commune parmi les oiseaux ; on l'a observée, le plus souvent, chez les coqs et chez les perroquets. Je ne veux pas en tirer une morale, mais il est assez piquant de remarquer que, parmi les hommes, ceux qui sont ardents comme des coqs ou bavards comme des perroquets ont beaucoup plus de chances que les autres de finir par ladite apoplexie.



L'ACCIDENT BÊTE SE PRODUIT PARFOIS DANS LA GRANDE FORÊT ; VOICI UN GRAND CHEVREUIL QUI A VOULU SE FROTTER LE COU SUR LE TRONC DE DEUX BOULEAUX OÙ IL A RÉUSSI À ENGAGER SA TÊTE MAIS SANS POUVOIR ENSUITE LA RETIRER. IL EST MORT LÀ.

Il est également intéressant de savoir que, seulement les oiseaux, les antilopes, quelques reptiles, les singes et les hommes peuvent contracter la malaria ; les uns et les autres l'attrapent de certaines espèces de moustiques.

Comme les êtres humains, les animaux peuvent encore contracter la tuberculose, le tétanos et diverses maladies d'estomac. Il y a aussi la fameuse maladie des jeunes chiens que l'on considérerait comme inévitable il y a un quart de siècle ; les éleveurs les plus sagaces avouaient eux-mêmes qu'ils n'y pouvaient rien, et ils s'en remettaient simplement à la chance. Beaucoup de jeunes chiens étaient atteints du mal et nombre d'entre eux y succombaient ; la plupart guérissaient complètement mais d'autres en conservaient toujours quelque chose, soit une faiblesse du cœur, des nerfs ou du cerveau.

Aujourd'hui, on traite ce mal avec un sérum efficace, après avoir reconnu qu'il est à peu près de la même nature que la grippe. On a même constaté que des jeunes chiens avaient attrapé cette sorte de grippe d'hommes qui paraissaient pourtant en bonne santé. Si les chiens le savaient, ils diraient avec juste raison qu'il n'est pas toujours possible de se fier aux hommes.

Les divers maux dont je viens de parler ont été constatés sur des animaux domestiques, mais il va de soi qu'en pleine forêt ou dans la jungle il n'y a pas de vétérinaires ni de marchands de remèdes. Quand une bête est malade ou bien victime d'un accident, les suites peuvent en être fatales, et il est donc probable que bien des animaux sauvages n'atteignent pas à la limite de vie qu'ils seraient en droit d'espérer d'après la nature.

Remarquons cependant que bien des animaux sauvages connaissent instinctivement l'art de se soigner. Ne faisant pas d'excès comme l'homme, ils ont d'abord une santé plus robuste, mais quand elle faiblit, ils savent fort bien la remonter en mangeant certaines plantes ou racines dont nous ignorons encore le plus souvent les effets.

Malgré tous leurs accidents ou maladies, il est toutefois bon nombre d'animaux sauvages qui arrivent à un âge avancé. Les tortues, les carpes, les éléphants et les vautours peuvent vivre très vieux, ainsi que les perroquets. On a cité des tortues ayant atteint l'âge de deux cents ans.

En ce qui concerne l'éléphant, on en a vu arriver à soixante-dix ans dans les jardins zoologiques, mais on n'a pas de données certaines pour ceux qui vivent à l'état sauvage. On a été certain de cent-dix-huit ans pour un vautour, et le siècle est assez fréquent chez les perroquets, les corbeaux, corneilles, eiders, ainsi que chez les saumons et requins. La baleine ne dépasse guère la quarantaine.

Parmi les animaux domestiques, les records observés sont les suivants : trente ans pour une poule, trente-quatre pour un canari et cinquante-sept pour une oie. Le plus vieux chat que l'on ait connu est mort à quarante ans, et le plus vieux chien à trente-cinq. Une vache est arrivée à vingt-cinq, un ours à trente-quatre et un cheval à quarante.

Dans la mer il y a certainement des animaux dont il nous est impossible de connaître la durée d'existence ; il est arrivé qu'on a pêché des homards de deux pieds et même trois de longueur ; quel était exactement l'âge de ces derniers ? on l'ignore. Qui peut dire s'il n'y a pas des monstres marins, encore

inconnus et pouvant vivre plusieurs siècles ?...

Il semble que la nature ait à dire son mot dans la question de la vie des animaux sauvages. Le Dr. Elton, de l'Université d'Oxford, qui en a fait une étude spéciale dit, par exemple, que tous les sept ans il y a une augmentation considérable des animaux à fourrure dans la Sibérie et le nord du Canada ; les années suivantes, le nombre de ces animaux décline sensiblement. Une espèce de souris champêtre pullule tous les quatre ans dans les champs d'Angleterre, puis elle disparaît presque complètement pour revenir au bout de quatre ans. On peut supposer que la prévoyante nature les décime régulièrement afin de ne pas les laisser devenir un véritable fléau.

Il est, en effet, indiscutable que l'excès de nombre, pour certains animaux a une répercussion profonde sur la population humaine. Une trop grande abondance de rongeurs dans les champs peut causer la famine et nombre de maladies qui affectent les humains sont véhiculées en germe par les animaux. Le Dr. Thomas G. Hull, du Bureau de Santé de l'Illinois, note ainsi que pas moins de cinquante maladies, dont quelques-unes très graves, sont transmises des animaux à l'homme.

Si la société humaine est redevable aux animaux sauvages de quelques maux dont elle se passerait fort bien, d'autre part les "bienfaits de la civilisation" ou du moins ses avantages immédiats ne semblent pas de nature à prolonger la vie des animaux. Ceux que l'on garde dans les "zoos" ne font généralement pas de vieux os, ils s'étiolent et s'en vont mélancoliquement à l'âge où ils seraient encore en pleine vigueur à l'état libre. Beaucoup de montréalais se souviennent des fameux lions du parc Lafontaine et de leur piteuse mine dans leur étroite cage à plancher de ciment ; c'était là une bien triste vie pour les descendants des rois du désert, et j'ai plaint plus d'une fois ces pauvres bêtes condamnées à vivre dans le compagnie de l'homme. Et les chevreuils, chats sauvages et autres !...

Sans doute il est agréable pour les badauds (dont je fus souvent avant de m'écarter voluptueusement les membres à la belle campagne) il est agréable, dis-je, de voir à quelques pas devant soi des animaux qu'on ne connaît habituellement que par les gravures, mais ce ne sont certainement pas là les réflexions des animaux qui sont regardés. Que diraient les hommes célèbres pour un motif quelconque ou simplement ceux qui ont, par nature, la gueule amusante, si on les mettait en cage pour les exposer à la curiosité des passants ?

Comme ce sont des êtres civilisés, ils ne manqueraient pas de sacrer pendant des heures entières mais ça ne les empêcherait pas de s'ennuyer au point d'en déprimer à une vitesse de record.



CERTAINS ANIMAUX EMPLOIENT FORT BIEN LE COLLIER DE FORCE COMME CE BOA QUI VA CERTAINEMENT RÉUSSIR À ÉTRANGLER UN ROBUSTE BŒUF SAUVAGE.

Les "hommes-curiosités" sont bien, à la vérité, encagés dans les cirques, mais ce n'est encore qu'une demi-réclusion, d'ailleurs acceptée par l'attrait de l'argent, et l'argent fait faire tant de choses ! Les bêtes sauvages n'ont pas cette consolation ; elles regrettent toujours le grand air et les forêts profondes quels que soient les inconvénients de cette vie libre mais exposée, par le fait à bien des dangers.

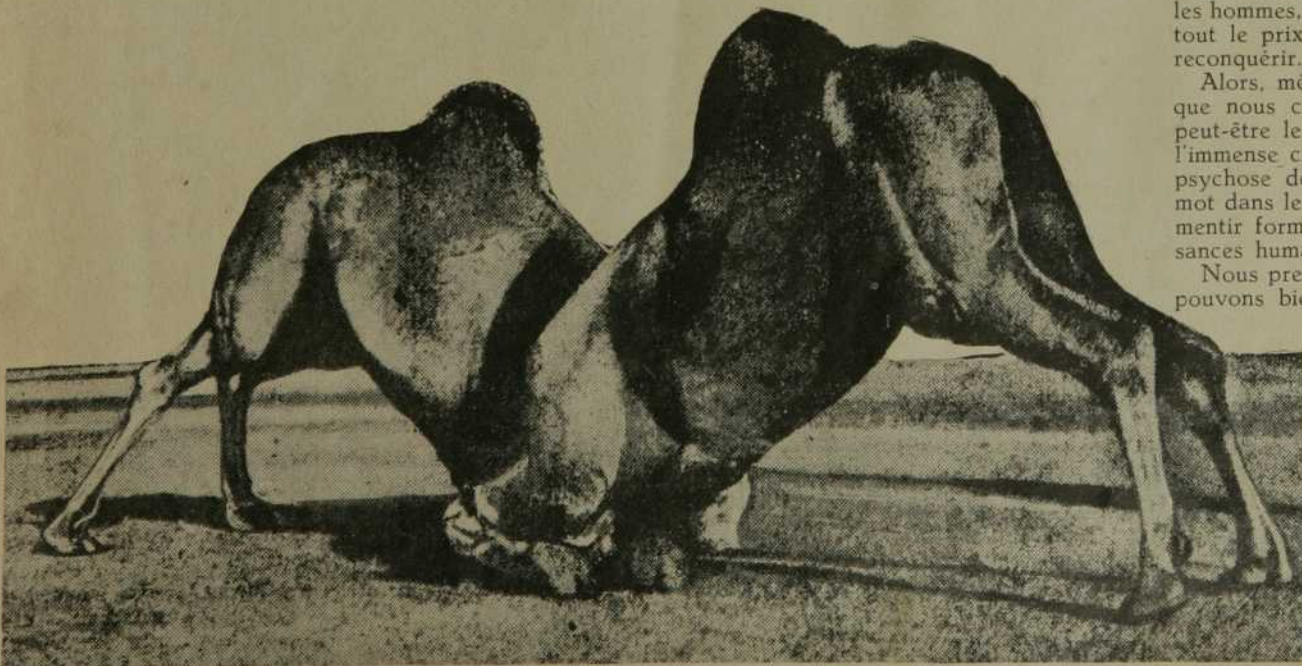
En plus de la balle toujours possible du chasseur, de la maladie imitoyable, de la crainte d'être dévoré par un plus fort, il y a l'accident bête comme chez les hommes, il y a la lutte féroce des rivaux à certaines époques de l'année, l'antagonisme des espèces, bref les mille avatars de la lutte pour l'existence.

Mais il y a la liberté...

Et c'est quand elles l'ont perdue que, tout comme les hommes, les pauvres bêtes en comprennent mieux tout le prix et meurent souvent de ne pouvoir la reconquérir.

Alors, mélancoliquement, elles s'en vont vers ce que nous croyons le néant pour elles et qui est peut-être le renouveau sous une autre forme dans l'immense creuset de la vie universelle. La métempsychose des anciens n'est peut-être pas un vain mot dans le royaume des bêtes. Qui pourrait le démentir formellement dans l'état actuel des connaissances humaines ?

Nous prenons tant de choses aux bêtes que nous pouvons bien avoir cette illusion-là pour elles...



IL Y A DES RIVALITÉS PARMI LES ANIMAUX, SURTOUT QUAND LA JALOUSIE S'EN MÊLE. CES DEUX DROMADAIRES QUI SE LIVRENT UN COMBAT À MORT EN SONT LA PREUVE. S'ILS ÉTAIENT DES HOMMES, ON DIRAIT : QUELS CHAMEAUX !

L'Actualité à Travers le Monde

ANGLETERRE

Le marchand de canons a de l'esprit

Devant la Commission Vickers qui procéda en Angleterre à une enquête sur le trafic des armes, enquête présidée comme on le sait par M. Philip Gibbs, l'écrivain bien connu, M. Ch. Craven, cité comme représentant de la firme Vickers, s'est livré à un assaut d'humour contre le président.

Quand celui-ci demanda à Sir Charles s'il considérait les affaires de MM. Vickers comme un commerce dangereux, il répondit que non, du moment qu'elles étaient bien dirigées et contrôlées par le pays.

— Dois-je comprendre que vous considérez ces marchandises comme aussi inoffensives que des boîtes de chocolat ou des sucres d'orge ? répondit le président.

— Ou même que des romans ! Parfaitement ! riposta l'autre, en faisant allusion à la profession de son interlocuteur.

— Dès lors, vous ne considérez pas qu'il y avait plus de danger à exporter ces marchandises à l'étranger que, par exemple, des pétards pour les enfants ?

— Ma foi, reprit Sir Charles, j'ai failli une fois perdre un œil avec un pétard, et il ne m'est jamais rien arrivé de pareil avec un fusil !

L'irremplaçable Sir Basil Zaharof

— En ce qui concerne Sir Basil, qui est une des physionomies les plus marquantes de notre temps, demanda le président de la commission, je suppose que vous conviendrez que son influence dans les cercles politiques en Europe et dans le monde entier vous était précieuse ? Il est certainement de la plus grande importance pour une firme comme Vickers de s'allier des personnages dans une haute situation ayant des accointances dans les milieux politiques et militaires de pays étrangers.

— Nous ne sommes aujourd'hui en rapports avec aucune personnalité de ce genre.

— Vous n'avez personne pour succéder à Sir Basil ?

— Parlez-vous du point de vue social ?

— Je parle du point de vue de l'influence politique.

Sir Charles reconnu, avec quelque regret peut-être, qu'ils n'avaient personne.

(Manchester Guardian)

La maison d'Edouard de Windsor, à Sunningdale

Sunningdale. Le Fort Belvédère, la maison du bonheur et de la facilité, le home du prince de Galles hier, le home du roi aujourd'hui.

Ce Fort Belvédère, c'est une sorte de folie à une demi-heure de Londres par la gare de Waterloo. Sunningdale, un bourg anglais propre, ratissé, correct et quiet. De jolies maisons dans des allées désertes, quelques boutiques dans l'unique rue : un magasin de nouveauté façon mercerie, un salon de thé, un fruitier, un pharmacien, un café, un hôtel pension de famille, c'est à peu près tout.

— Au Fort, dis-je à l'unique taxi qui stationne devant la gare.

Ce que je veux, c'est simplement apercevoir la maison d'Edouard VIII, cette maison où il se cache en ce week-end de deuil. Sur la route, à gauche, une barrière de bois avec cette inscription : *Pour ouvrir, pousser le bouton et refermer derrière*

vous après être entré. Derrière la barrière que le chauffeur, tout naturellement, a poussée, deux canons verrouillés, deux petits canons de parade ou de musée.

N'étaient ces deux canons-là que le commun n'a pas l'habitude de placer dans ses jardins, je ne supposerais pas un instant que c'est ici une propriété royale. On y entre trop facilement. Un peu inquiète, j'essaie d'arrêter le chauffeur qui, trouvant cette visite toute naturelle, poursuit sa route, et après un beau virage, m'arrête devant la maison, toutes portes ouvertes. Sur le toit, le pavillon en haut du mât indique que le roi est arrivé. Or, comme ce castel est une miniature de castel, personne dans la maison ne peut ignorer l'arrivée du démocrate taxi. Une fille de cuisine en blouse bleu ciel passe le bout du nez, un valet de chambre s'étire nonchalant et boutonne son gilet. Il vient en baillant me demander qui je veux voir. Si j'avais de la présence d'esprit ou tout simplement de l'astuce, je dirais : "Le roi". Mais je n'ose pas. J'explique seulement que je voudrais pho-

tographier la maison. Après m'avoir fait entrer dans un vestibule, le valet s'en va chercher un "responsable" plus important. Au bout de peu d'instants paraît une manière de colosse qui tient à la fois du gangster et du marchand de nougat, fort aimable ma foi, et qui semblerait moins surpris de mon désir de voir son maître que de photographier sa maison. Le cas n'a pas dû se présenter :

— Non, non, il ne faut pas photographier, c'est ici propriété privée de Sa Majesté, Sa Majesté repose. "Et, très gentiment, il s'excuse.

Je n'ai jamais connu de résidence royale où l'on pénètre aussi facilement. Pas de laquais, pas de garde, pas de soldat, pas même la plus petite ombre du moindre policier.

Il est à craindre qu'Edouard VIII aura bien du mal à se faire désormais à l'idée d'être gardé, surveillé, protégé comme un prisonnier, comme un roi.

Il est une chanson populaire qui dit : "J'ai dansé avec un jeune homme qui connaît une jeune fille qui a dansé avec le prince de Galles." Si

l'étiquette de cour et tous les hommes en beaux uniformes qui la gardent, qu'il s'agisse des soldats, des ministres, des princes, des lords ou des valets, veulent que pâlisse la légende du prince charmant, et populaire, à Sunningdale, le home d'Edouard de Windsor, il n'y aura pas de place pour eux.

MADELEINE JACOB (VU, Paris)

ALLEMAGNE

Par Dieu sait quel hasard de la migration des peuples, une minorité serbe de quelques 30.000 âmes demeure au Sud de Berlin, dans la province de Nieder-Lausitz. A travers les siècles, cette enclave serbo-slave ne a su conserver sa langue, ses costumes, ses particularités nationales. Décidé à les germaniser, le gouvernement hitlérien entend à présent agir énergiquement contre cet îlot ethnographique en fermant ses écoles et en introduisant l'enseignement exclusif de l'allemand. Seul l'allemand sera admis dans leurs églises et devant les autorités locales. Une ordonnance ministérielle interdit de faire figurer désormais ces communes comme étant celles d'une minorité nationale. Elles devront être désignées comme étant de pure race allemande. Même entre eux les lausitziens n'auront plus le droit de se servir de leur vieux idiole alors que, d'autre part, le Troisième Reich et le général Goering notamment ne cessent de faire risette à la Yougoslavie.

ETATS-UNIS

Le projecteur qui dissout le brouillard

Un ingénieur américain a construit un projecteur puissant qu'il utilise contre le brouillard. Ce projecteur, qu'on vient d'expérimenter à l'aéroport de Newark (New-Jersey), est constitué par un arc voltaïque utilisant un courant de 500 ampères. Comme on le sait, la plus grande partie de l'énergie d'un arc se dégage en chaleur qui atteint 4.800° C. Un miroir reflète cette chaleur en même temps que la lumière. Sur le chemin des rayons, les gouttes d'eau du brouillard, qui n'est qu'un simple nuage rasant le sol, s'évaporent ; le projecteur perce ainsi un tunnel dans le brouillard. L'inventeur de cet appareil, M. S. E. W. Haines, déclare qu'on peut également s'en servir avec succès lorsqu'une gelée soudaine menace les arbres fruitiers ; il suffit d'arroser en quelque sorte les arbres avec les rayons de la puissante lumière chaude.

(Science and Mechanics, N.-Y.)

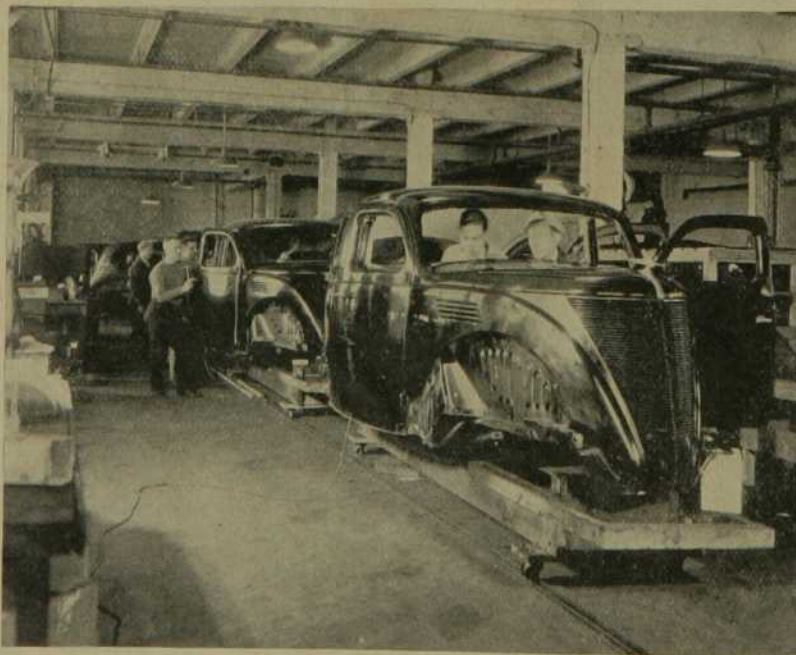
FRANCE

Une triple défense contre les attaques de l'Allemagne

Le journal l'Intransigeant a publié un plan de défense qu'il dit avoir été étudié à Londres par les Etats-majors franco-anglo-belge. Voici en quoi il consiste :

1) Une ligne d'eau allant de Gand à Anvers, le long de laquelle la Belgique serait inondée ; 2) L'accès des champs d'aviation belge à l'aviation britannique dès qu'il y aurait apparence de danger ; 3) Compléter la ligne des fortifications belges, en prolongeant la chaîne d'acier et de béton de la ligne française Maginot, pour empêcher une invasion par le grand duché de Luxembourg.

L'ASSEMBLAGE DE LA LINCOLN-ZEPHYR V-12

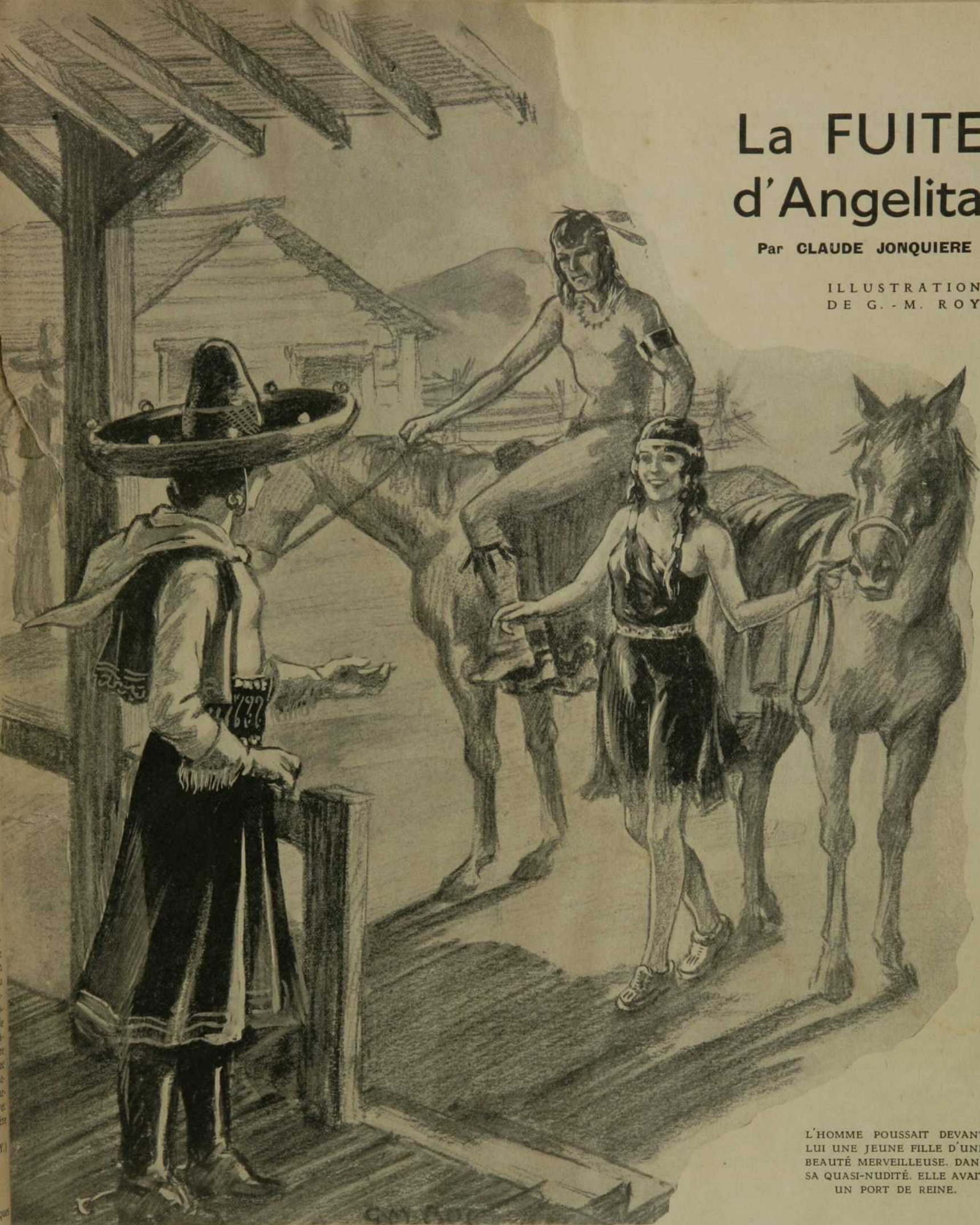


ON CONSTRUIT MAINTENANT, AUX USINES DE LA FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, À WINDSOR, EN ONTARIO, LA NOUVELLE VOITURE FORD-LINCOLN, LA LINCOLN-ZÉPHYR À DOUZE CYLINDRES EN V. DANS LA VIGNETTE DU HAUT, M. WALLACE R. CAMPBELL, PRÉSIDENT DE LA FORD MOTOR OF CANADA, EXAMINE LA PREMIÈRE VOITURE DE CETTE MARQUE ASSEMBLÉE AU CANADA. VIGNETTE DU BAS : L'AUTO DANS LA DERNIÈRE PHASE DE L'ASSEMBLAGE.

La FUIITE d'Angelita

Par CLAUDE JONQUIERE

ILLUSTRATION
DE G. - M. ROY



L'HOMME POUSSAIT DEVANT
LUI UNE JEUNE FILLE D'UNE
BEAUTÉ MERVEILLEUSE. DANS
SA QUASI-NUDITÉ. ELLE AVAIT
UN PORT DE REINE.

J'ÉTAIS depuis un an environ dans la pampa, lorsque je vis, certain jour, une main d'un brun rouge soulever la toile de mon rancho. Un homme entra, qui me fit une révérence à la manière indienne et me tint ce langage, dans un espagnol incorrect et fort hésitant :

— Je viens du fond de la pampa. Ma sœur et moi vivons, depuis notre enfance, parmi les Indiens. Nous avons tout pour être heureux. D'un bout de l'an à l'autre, nous faisons paître les troupeaux. L'été nous nous livrons aux plaisirs de la chasse. L'automne, nous capturons des chevaux et des bœufs qui viennent grossir les richesses de la tribu. L'hiver nous préparons les peaux qui servent à éta-

blir les huttes de nos camps volants, nous fabriquons nos armes et nos engins de pêche ou de chasse. Une vie d'indépendance et d'aventures, que pourrait-on désirer de mieux, quand on est un homme ? Mais ma sœur, parce qu'elle est une femme, ne trouve pas à notre existence les mêmes agréments. Elle vient d'avoir vingt ans, et son cœur, dit-elle, ne saurait battre pour un Indien. Elle veut retourner à Santa-Fé et vivre comme une Argentine. N'avez-vous pas quelqu'un qui puisse la conduire à la ville, chez nos parents ?

L'homme qui me parlait était jeune et robuste. Sa peau brune était teintée de terre rouge. On aurait pu le prendre, tout d'abord pour un Indien ;

mais, en l'observant mieux, on voyait que ses longs cheveux noirs ondulaient et que ses traits étaient ceux de la race blanche.

Je lui répondis :

— Je vais moi-même à Santa-Fé, avec le sulky, dans trois jours. Amenez-moi la jeune fille ; je l'accompagnerai.

— Gracias ! fit l'homme, en renouvelant sa révérence. Et il s'éclipsa.

Trois jours plus tard, la même main que j'avais vue déjà soulever la toile d'entrée reparut.

L'homme, cette fois, poussait devant lui une jeune fille d'une beauté merveilleuse. Elle avait dédaigné de se maquiller la peau (Lire la suite page 41)

Notre Roman Complet

L'Enchantement

Par LÉO DARTEY

ILLUSTRATION DE F. L. NICOLET

ET ALORS, Gyne", demanda un jeune homme qui mettait sa raquette sous son bras, "qu'allez-vous faire ?" Régine Moreuil secoua orgueilleusement sa petite tête altière qu'un flamboiement d'or léger auréolait précieusement : "Mais, comme avant, mon vieux : ce que je voudrai !"

Une exclamation admirative accueillit sa profession de foi :

— Elle est épatante, cette Gyne ! Rien ne l'intimide. Une véritable amazone... entendez-la disposer de la vie, de sa fantaisie... et de la volonté de son tuteur !

Une moue charmante, où entraient autant de puérilité enfantine que de despotisme, arrondit les lèvres vermeilles de la jeune fille.

— Tiens donc ! Vous ne pensez pas qu'il va me faire peur, ce bonhomme surgi, je ne sais d'où, pour veiller sur ma petite personne et ses faits et gestes ! Il en faut davantage ! Tuteur ou pas, celui qui m'empêchera d'agir à ma guise n'est pas né, mes petits enfants !

— Bravo !

Suzanne Ollier fit la grondeuse :

— Oh ! vous, Jacques, on sait que vous êtes féministe et pour l'émancipation des jeunes filles... J'entends : les filles des autres ! Mais si un jour il s'agit de la vôtre... comment trouverez-vous qu'elle parte au Groenland, sur son yacht, avec pour seule compagnie trois hommes d'équipage ?

Jacques Larrois qui avait vingt ans et une bonne figure de gosse, toute rose, demanda d'un air effaré :

— Ma fille ? Quelle fille ?

— Hé ! dit la jeune fille, celle que vous aurez peut-être un jour, plus tard...

— Ah ! bon ! soupira-t-il. Plus tard, beaucoup plus tard !

— D'ailleurs, coupa Régine tranquillement, il ne s'agit pas de la fille de Jacques, mais de moi, qui ne suis plus, hélas ! la fille de personne !

Une imperceptible mélancolie avait assourdi le timbre d'or de sa voix. Elle secoua ses boucles comme pour la chasser, et reprit :

— Enfin, depuis cinq ans déjà, je suis accoutumée à faire toutes mes volontés ! J'agis et je vis à ma guise avec ma bonne vieille Grénetier. Et voici que, tout à coup, sans raison aucune, ce tuteur, tellement lointain et inoffensif que j'en arrivais à oublier son existence, se hérise et veut m'empêcher de réaliser un projet...

— Un projet un peu fou, évidemment, Gyne, observa Suzanne.

— Pourquoi, fou ? demanda-t-elle les yeux au loin. Périlleux, tout juste ! Or, en quoi ce qui est périlleux peut-il être fou pour moi ? Je suis seule au monde, personne ne tient à moi, ne s'intéresse à moi. Pourquoi ne pourrais-je pas disposer de ma vie comme bon me semble ? Nul n'a le droit de m'en empêcher ?

— Si, votre tuteur ! Vous l'oubliez.

— Je l'oubliais, il est vrai ! Je l'oubliais tant il semblait se désintéresser de ma mince personne. Je me demande encore pourquoi il s'est soudain rappelé à mon souvenir d'une façon aussi inopportune !

— Il vous interdit ce voyage ?

Elle tapa du pied :

— S'il ne faisait que me l'interdire ! Mais à ma demande de fonds pour ce voyage projeté, il m'a répondu très poliment, mais très catégoriquement, qu'il ne m'avancerait pas un sou de plus que ma pension habituelle, pour réaliser un projet qu'il désapprouve absolument.

— Il vous coupe les vivres !

— Oh ! fit-elle impérieuse ; mais s'il croit me tenir comme ça ! Il se trompe. M. mon Tuteur ! Il n'en a pas fini avec moi ! Tout d'abord, je pars quand même ! Une fois en Norvège ou quelque part par là, je lui écrirai que je suis en panne faute de fonds, et il faudra bien qu'il m'envoie de l'argent ! Ah ! mais...

L'enthousiasme de la petite bande devint du délire.

— Oh ! Gyne, vous êtes admirable !

— Extraordinaire, vraiment extraordinaire... Une future dictatrice !

— Le sens du commandement, l'audace, l'énergie... Il ne lui manque rien pour être une femme accomplie !

— Si, dit une voix calme derrière eux, il lui manque d'être femme, simplement.

Les sourcils déjà froncés, l'air courroucé, Régine se tourna vers l'interrupteur. En l'apercevant, elle eut une légère moue dédaigneuse et le haussement d'épaules d'une qui s'en moque :

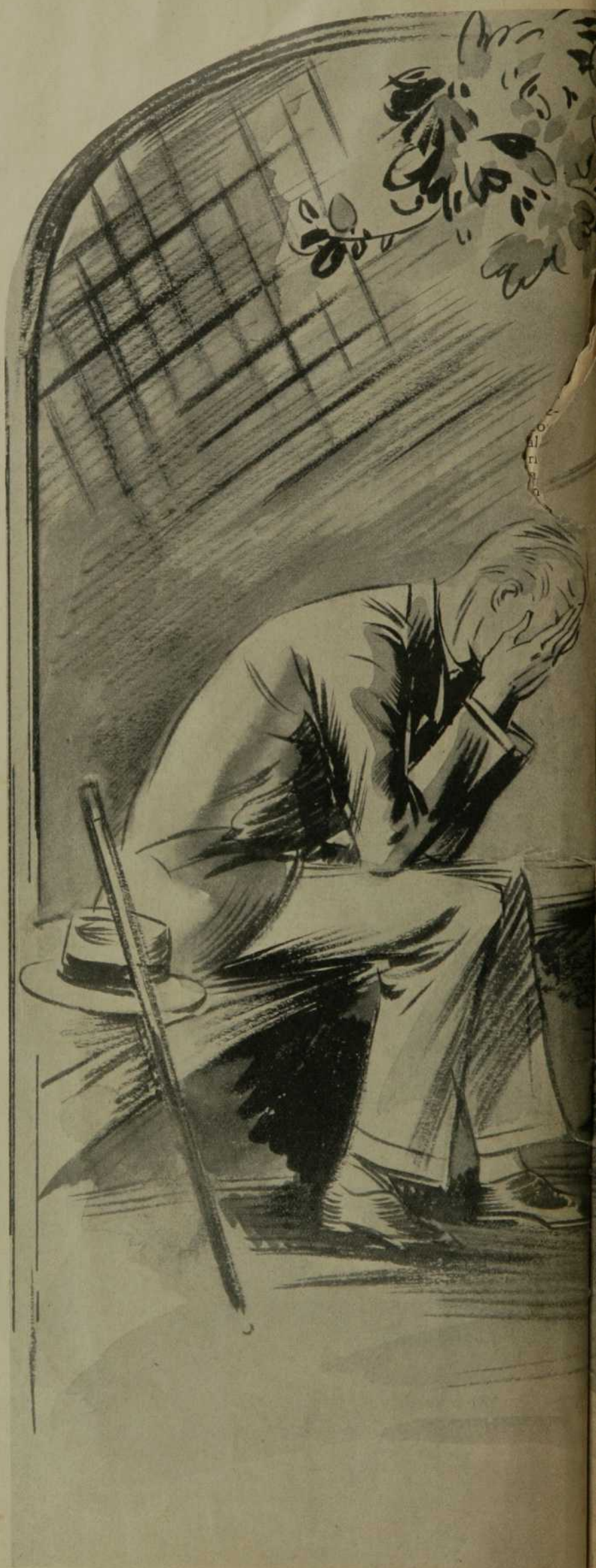
— Ah ! c'est vous, docteur ? Je me disais aussi...

— Qu'une observation aussi désagréable ne pouvait émaner que de lui, acheva Suzanne boudieuse.

Alain Glorieux fit un pas en avant, et avec une tranquillité pleine de douceur, il protesta :

— Pourquoi, désagréable ? Je n'ai nullement voulu être désagréable envers notre amie en constatant qu'il lui manque, pour mon goût, une qualité qu'elle a déniée elle-même et rejetée volontairement comme encombrante et ridicule ! C'est une simple constatation !

Régine plongea un instant son regard fier dans les yeux très doux du jeune médecin. Un léger agacement lui vint d'y rencontrer, accompagnant une évidente sympathie, une espèce de réserve, une défensive imperceptible qui l'empêchait de soumettre ce garçon indépendant, comme elle soumettait tous les autres habituellement, d'un sourire impérieux ou enjôleur.





IL NE VIT PAS SON GESTE ÉPERDUE...

Son habitude de souveraineté sur tous ceux qui l'entouraient, lui rendait plus sensible la résistance imperceptible du docteur Glorieux à son charme despotique. De le sentir rebelle et bien retranché dans son indépendance vis-à-vis d'elle, elle avait senti souvent une sorte d'irritation sourde mêlée à l'estime que tout être éprouve pour un adversaire de valeur.

Parfois, en songeant à Alain Glorieux, qui ne chantait pas les louanges de ses excentricités et même les blâmait parfois poliment mais ouvertement, à ce même Alain qui, lorsqu'il avait dit non, pour une promenade ou une partie de plaisir, savait résister à la prière des grands yeux veloutés de l'autoritaire Régine, à cet Alain qui, en toutes choses, avait un jugement personnel, indépendant de la mode et du "panurgisme" moderne, Régine pensait :

— Les autres ? Peuh ! des pantins ! Celui-là : c'est un homme !

Et les critiques, les observations du jeune docteur étaient les seules qui, tout en l'irritant, lui semblaient valoir la peine d'être réfutées, discutées.

Aussi, lâchant délibérément les autres, dit-elle en le prenant par le bras :

— Voilà que vous me blâmez encore ! Expliquez-moi donc un peu pourquoi, docteur ?

Un instant, il marcha en silence. Alors, se penchant un peu pour bien voir sur le visage cuit par le soleil d'août le reflet de la pensée de ce grand garçon sincère, elle insista :

— Dites-moi pourquoi je vous déplaît tant ?

Il sourit légèrement et son visage fut encore adouci :

— Me déplaire ? Régine, il faudrait que je sois un être exceptionnel pour que vous me déplaisiez... Il faudrait que je n'ai ni bon goût ni bon sens...

— Enfin, vous me blâmez et me critiquez sans cesse...

— Cela, c'est autre chose !

— Je ne comprends pas.

— Mais si, tenez, je vais tâcher de vous faire comprendre. Quand un auteur reprend, coupe et refait un chapitre de son œuvre... quand un sculpteur donne le dernier coup de pince à sa statue, quand une mère gronde et corrige son enfant... croyez-vous que ce soit parce que, tel quel, l'enfant, l'œuvre ne leur plaît pas ? Ils la veulent plus parfaite, voilà tout !

Un peu nerveuse, Régine quitta son bras.

— Mais ce n'est pas pareil... ces gens-là ont une raison pour excuser les imperfections qu'ils cherchent à supprimer... c'est qu'ils aiment !

Sa voix, claire et limpide, comme un frais ruisseau, avait subitement sombré sur ces derniers mots.

Alain écouta, surpris et charmé, l'accent nouveau, passionné, presque tragique qui fit vibrer la phrase suivante :

— De l'être qu'on aime tout est charmant, même les pires faiblesses. Maman aurait pu me trouver merveilleuse tout en cherchant à me rendre meilleure... et peut-être l'aurais-je été réellement si elle eût vécu. Mais moi je n'ai personne qui m'aime !

Très vite, elle se reprit, redevenue l'orgueilleuse petite fille qui tient tête à tous.

— Oh ! ce n'est pas une excuse que je me donne, vous savez ! Simple constatation pour expliquer certaines excentricités dont j'aurais bien tort de me priver puisqu'elles m'amuse et ne peuvent faire de peine à personne !

Il dit, les sourcils froncés sur un regard lointain :

— Comme ce voyage au Groenland, par exemple ?

— Comme ce voyage, parfaitement ! Ce n'est, certes, pas pour un vieux monsieur que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam que je vais m'en priver.

— Il a le droit, cependant, de vous en empêcher.

— Je saurai bien passer outre !

— Pas sûr !

Elle le regarda de côté :

— Alors, vous ne me croyez pas capable de vaincre ce vieux gribouilleur moi, Régine ?

Un sourire presque amusé glissa dans les yeux très doux du jeune médecin. Il répondit en hochant la tête :

— Vous, Régine, parfaitement, si extraordinaire que cela vous paraisse !

— Qu'en savez-vous ?

— Vous oubliez, ma petite amie, que nous sommes compatriotes, M. Lobeau et moi, et que je le connais un peu, tout au moins de réputation.

— C'est vrai, j'oubliais : vous exercez au Mans ! Mais voilà qui est précieux pour moi. Quel homme est-ce au juste, mon tuteur ?

Il se contenta de secouer la tête :

— Ce n'est pas du tout celui que vous croyez ! Lobeau est un esprit très profond, très élevé, mais accaparé par la science. Il se peut que, confiant en la surveillance de Mlle Grénétier que vos parents eux-mêmes avaient placée auprès de vous, il ait négligé sa pupille jusqu'ici la sachant en bonnes mains. Mais, si aujourd'hui, la nécessité de prendre son rôle de tuteur au sérieux lui est apparue, vous n'échapperez pas facilement à son autorité, je vous en préviens !

Régine redressa la tête, et, levant vers le ciel son petit nez palpitant d'un air de défi :

— C'est ce que nous verrons ! dit-elle avec résolution.

II

RÉGINE rentra aux Korrigans, la superbe villa qu'elle occupait presque en face du parc des Dryades, avec sa vieille demoiselle de compagnie, dans un état d'agitation et d'exaspération inexprimable.

Tout de suite, l'excellente Mlle Grénétier en subit le contre-coup. S'étant timidement montrée au bruit des portes qui claquaient et des meubles bousculés, elle trouva son ancienne élève campée dans sa chambre au milieu d'un désordre inimaginable et empilant au hasard des objets aussi surprenants que disparates dans plusieurs valises.

— Hé ! Gyne, fit la brave gouvernante suffoquée, que se passe-t-il donc ? Pourquoi ce fouillis, ce bruit ? Qu'est-il arrivé, mon bon petit enfant ?

Gyne jeta pêle-mêle dans une valise une chemise de crêpe rose, un baromètre, une paire de mules et une jumelle d'officier de marine. Puis, se redressant avec dans ses yeux l'éclair des mauvais jours que Mlle Grénétier connaissait bien et redoutait également :

— Il arrive, ma bonne Grénétier, que nous partons.

— Nous partons ? répéta la vieille demoiselle sans trop s'émouvoir, car son extraordinaire élève l'avait accoutumée à ces brusques départs. Mais, pour où partons-nous, mon bon petit enfant ? Et quand ?

Le "bon petit enfant", qui ressemblait plutôt à un petit diable avec ses yeux fulgurants et ses cheveux en broussaille, déclara impétueusement :

— Tout de suite, dans dix minutes, dans trois minutes, pour le Groenland. Faites votre valise.

Du coup, Mlle Grênetier sursauta :

— Pour le Gro... Vous êtes folle ?

— Non, je suis pressée ! Dépêchez, dépêchez, ma bonne Grênetier ou si vous n'êtes pas prête j'aurai le regret de partir sans vous !

— Sans moi ! fit-elle en levant les bras au ciel, sans moi ! Et que deviendriez-vous sans moi ?

Gyne secoua les épaules et, avec une affection bourrue :

— Pas grand-chose de bon, je le sais bien... et vous aussi vous le savez ! C'est pourquoi vous allez boucler votre valise au moins trente secondes avant la mienne, pas, ma chère vieille amie ?

Les petits bras courts se levèrent encore une fois comme pour prendre le ciel à témoin qu'il n'en pouvait être autrement.

— Naturellement, méchante fille ! Naturellement ! Mais au moins m'expliquez-vous pourquoi ce départ imprévu ?

— Imprévu pour vous, mais pas pour moi, ma bonne Grênetier ! Voici trois mois que je caresse ce projet d'une croisière par là-haut ! Mais je comptais sans mon méchant tuteur qui, après s'être désintéressé si longtemps de ma personne, imagine soudain de veiller sur moi... en me contrariant, naturellement... et, ayant appris, je ne sais comment ni par qui, la destination que je réservais aux fonds exceptionnels que je lui demandais par lettre, m'a envoyé une interdiction formelle d'accomplir ce petit déplacement !

— Un déplacement ! Elle appelle ça un simple déplacement ! Mais, petite malheureuse, avez-vous songé aux risques...

— Ah ! non, mademoiselle, je vous en prie ne me parlez pas, vous qui m'avez élevée, comme ce tuteur qui ne me connaît pas ! Vous savez bien que ce n'est jamais l'idée d'un risque quelconque qui pourra m'arrêter.

Elle réfléchit une seconde, puis ajouta franchement :

— Au contraire !

La vieille demoiselle poussa un énorme soupir :

— Je sais. Oh ! je sais, ma petite fille, que vous avez hérité de vos ancêtres, un cœur intrépide, une âme de casse-cou, des instincts de lutte, de bataille et de risque. Ce n'est pas votre faute, mon bon petit enfant ; mais celle des générations de corsaires, de soldats et même de... révolutionnaires qui vous ont précédée !

Gyne éclata de rire :

— Oh ! ce grand-père sans-culotte ! Vous ne pouvez pas me le pardonner, n'est-ce pas, ma bonne Grênetier ? Cependant, cependant son fils, général de l'Empire, plaide en sa faveur ?

Elle secoua les épaules :

— Royauté, révolution ou empire... peu importe le régime. La seule chose qui compte pour tous les Moreuil au cours des siècles passés : c'est l'occasion de se battre ou de risquer sa vie gratuitement...

— Comme mon grand-oncle, l'explorateur ?

— Ou comme votre père, intrépide aviateur aux prouesses folles, ma pauvre petite enfant ! Oui, de tous, vous avez hérité ce goût du risque et de l'aventure. On ne peut pas plus vous le reprocher que tenter de vous en guérir ! Il n'y a qu'à s'incliner, voilà tout !

— Et voilà, fit la jeune fille avec enthousiasme, voilà le langage de la sagesse ! Pour empêcher un oiseau de

voler il faut lui couper les ailes. Mais, me couperait-on les jambes que je trouverais encore le moyen d'aller où je veux ! C'est ce que ce cher tuteur ignore et que je me charge de lui faire comprendre sous peu... en filant malgré sa défense où il me plaît d'aller ! Quand j'y serai, il faudra bien qu'il m'envoie l'argent du retour ! Il y a gagné que j'avance le départ de quinze jours, voilà tout ! Allez, ma bonne Grênetier, en route !

Résignée, Mlle Grênetier se décida à obéir à la fantasque enfant qu'elle avait élevée... Dieu sait avec quel mal !

Régine avait cinq ans, lorsque M. Moreuil, devant la santé chancelante de sa femme et se sentant lui-même trop pris uniquement par sa folle passion pour l'aviation, décida de confier l'enfant à l'autorité plus sage d'une gouvernante aussi intelligente que bonne.

Il connaissait Mlle Grênetier de longue date. La vieille demoiselle, fille sans dot d'un ancien officier, vivait modestement et dignement de minus-

Grênetier connut l'horreur et le délice de voir tous ses goûts contrariés, ses desirs déjoués, ses ordres contournés par une habileté et une autorité cent fois supérieures aux siennes...

Seul, le pouvoir de sa tendresse et de ses larmes restait incontesté sur l'enfant au cœur tendre et impétueux. Mais Mlle Grênetier avait intelligemment compris que pour le conserver intact et vif il fallait l'économiser, et elle ne recourait à ce suprême argument que dans les cas les plus graves.

Et cela avait été entre l'élève-maitresse et la gouvernante-esclave le commencement de cette vie qui devait se prolonger pour le bonheur de toutes deux, par-delà la mort des parents trop vite disparus.

Lorsque la mort de son père, suivant à quelques mois celle de la petite maman, vint isoler complètement Régine, ce fut d'abord le trou d'une maladie cruelle où sombrait l'intelligence de l'adolescente.

Quand elle émergea du demi-coma de cette fièvre cérébrale, ce fut pour

reposer qui ne demandait qu'à conserver sa charge auprès de la fillette qu'elle chérissait. La fortune brillante héritée de ses parents lui permettait facilement de vivre ainsi, sous la garde honorable de la vieille demoiselle, tout en continuant l'existence luxueuse à laquelle ses parents l'avaient accoutumée, sans que son tuteur eût d'autres soucis que de lui faire tenir régulièrement ses rentes ! L'affaire avait été conclue ainsi, alors que Gyne roulait encore sur les oreillers sa pauvre tête enfiévrée. M. Lobeau était reparti pour le Mans où il habitait sans qu'elle le puisse connaître, et depuis bientôt cinq ans ils n'avaient jamais eu d'autres relations que les quatre lettres correctes échangées à chaque trimestre au moment de l'envoi des fonds par le tuteur scrupuleux.

De son côté, Mlle Grênetier était engagée à écrire chaque fois qu'elle le jugerait nécessaire, soit au sujet de la santé, soit à l'occasion d'incartades de sa petite élève. Mais ses lettres au tuteur n'étaient, est-il besoin de le dire, bien au contraire, que de longs panégyriques de celle qu'elle s'entêtait à appeler comiquement son "bon petit enfant"... et n'avaient jamais donné à l'autorité de M. Lobeau l'occasion d'intervenir jusqu'ici.

III

LORSQUE Gyne avait parlé de partir pour le Groenland dans cinq minutes, elle avait légèrement exagéré.

Il s'agissait tout au plus d'aller s'installer, ce soir, à bord de la *Néva*, petit yacht que lui avait légué son père, et qui attendait, ancré dans le port du Pouliguen, le bon plaisir de sa jeune "capitaine", tandis que celle-ci passait ses vacances à La Baule.

Pour prendre le large, il fallait attendre la marée haute du lendemain matin. Mais pour bien prouver sa résolution de départ, Gyne tenait à transporter dès ce soir ses pénates à bord du charmant bateau en compagnie duquel elle avait accompli de si délicieuses croisières, déjà !

Elle n'eut donc de repos que les valises bouclées fussent placées sur l'auto longue et rapide qu'elle aimait à conduire elle-même.

Bousculée, affairée, Mlle Grênetier fut insérée entre deux valises et une boîte à chapeau qui ne contenait à vrai dire que des chandails et des cache-nez, plus appropriés pour le genre de voyages qu'elles entreprenaient, et la voiture glissa, silencieuse et vorace, avalant, en quelques minutes, les trois kilomètres qui séparaient la villa du port.

Puis ce fut la nuit. Cette première nuit, toujours épouvantable pour la pauvre Mlle Grênetier, mais délicieuse pour le vrai marin qu'était la jeune fille ! Ce sommeil pendant lequel on ne sent pas encore le bercement des flots, calmes dans le port, mais où déjà les bruits de la terre ne parviennent presque plus et sont remplacés par l'invisible clapotis qui semble un discret applaudissement de sirènes.

Le petit matin rose trouva le jeune capitaine Régine, habillée de blanc, des pieds à la tête, la taille bien prise dans un élégant complet d'officier de marine dont elle coiffait aussi la casquette seyante.

Dernière concession aux coquetteries terrestres, elle avait voulu revêtir l'élégante tenue de yachtman en l'honneur de quelques amis qu'elle avait conviés la veille à venir assister au départ de la *Néva*.

Passé le cap Gris-Nez, elle savait que le complet chic volerait, remplacé définitivement par le chandail bourru et la culotte délavée par les embruns, des longues traversées. Car



L'ENNUI

*Quand l'ennui veut entrer chez moi,
J'ouvre tout simplement ma porte
Et je lui dis d'un ton narquois :
"Entrez, mais il faut que je sorte."*

*Et je m'en vais tranquillement
Flâner tout le long de la rue,
Où chaque étalage brillant
Appelle et captive la vue.*

*Et puis, je lorgne les passants
Si nombreux et parfois si drôles
Avec tous leurs accoutrements
Et le bruit vain de leurs paroles.*

*J'ouvre ma porte : il s'est enfui.
L'ennui qui voulait me prendre,
Mon hôte redouté, l'ennui,
S'ennuyant s'est lassé d'attendre !...*

*Je suis le rythme du morceau
Qu'un phonographe idiot lance
Du fond d'un restaurant bien clos
Où l'on boit, rit, s'amuse et danse.*

*Ou bien, je vais lire des vers
À la grande bibliothèque
Et j'oublie alors l'univers
Et tous ses plaisirs extrinsèques.*

*Et quand j'ai le cerveau charmé
Par la muse d'un bon poète,
Je reviens chez moi m'informer
Si l'ennui s'amuse ou s'embête.*

MILLCENT

apercevoir penché sur son lit le visage angoissé de Mlle Grênetier qui pleurait. D'un élan, elle jeta ses bras autour du cou ridé :

— Ah ! ma bonne Grênetier, vous me restez, vous, au moins !

Elle lui était restée ! Pendant la longue maladie de la jeune fille, son avenir avait été arrangé, sa vie décidée. Un conseil de famille, recruté par le notaire parmi des relations d'affaires ou de lointains parents, avait décidé de confier sa tutelle au plus illustre de ses membres, l'historien Lobeau, camarade de lycée de M. Moreuil avec lequel il n'entretenait depuis vingt ans que des relations épistolaires.

Accaparé par la science qu'il servait, mais homme de devoir, celui-ci avait d'autant mieux accepté cette tutelle imprévue qu'on lui affirmait qu'elle ne le dérangerait rien.

Habile à dénouer rapidement cette situation, le notaire lui avait présenté avec adresse une enfant de treize ans, élevée de façon déjà très indépendante par son père et confiée depuis l'enfance à une gouvernante de tout

cules rentes. Sa situation pécuniaire, moins encore que le besoin instinctif de se dévouer, d'aimer, de vivre enfin pour quelqu'un et pour quelque chose, lui firent accepter avec enthousiasme le poste de confiance qu'on lui offrait. Dès lors, elle ne s'appartint plus. Son esprit, son âme, son cœur et son énergie, dont elle aurait eu cependant le plus grand besoin, furent captés, subjugués, accaparés par le diabolin rose et blond qu'on appelait pompeusement son élève, et qui était devenu, en réalité, son tendre despote !

Tout d'elle-même la poussait à être l'humble servante de l'enfant. Sa tendresse instinctive. L'atavique besoin de servitude envers l'être aimé, qui dort en toute fille bourgeoise, et surtout, surtout, cet amour de la paix, ce goût du calme et de la vie réglée que suffoquaient, que scandalisaient sans cesse, les instincts précisément contraires de la gamine endiablée, di-gne héritière de plusieurs générations de soldats et de marins.

Jouet candide et tendre entre les menottes de l'espiègle, la pauvre Mlle

Gyne n'était pas un marin pour rire; mais un véritable matelot qui n'hésitait pas à mettre la main aux manœuvres de bord, entraînée par son père, dès la petite enfance, aux durs jeux de la mer.

Elle arpenta donc nerveusement le pont, donnant les dernières instructions à ses hommes en attendant l'apparition de Mlle Grénétier, lorsqu'une rapide et souple voilure vint se ranger sur le quai juste contre la *Néva*.

— Voilà une bagnole qui va nous gêner pour la manœuvre, songea Gyne, intéressée machinalement par la ligne élégante de la voiture.

Un homme, bien mis et d'allure distinguée, en descendit et s'approcha du bord du quai.

— Ah! ça... songea-t-elle surprise, on dirait que c'est à nous qu'il en veut ce particulier-là? Il doit arriver de Pampelune et il va me demander son chemin, comme à un agent des boulevards!

Elle plaisantait la tenue un peu trop correcte et guindée de l'étranger qui devait arriver tout droit, en effet, d'une ville de province en ce pays du soleil et des dos dénudés, où son costume foncé et son chapeau de feutre semblaient légèrement ridicules.

D'un geste correct et digne, il souleva son chapeau et, s'adressant évidemment à Gyne:

— Pardon, c'est bien ici la *Néva*, appartenant à Mlle Moreuil?

Elle s'approcha et, parlant de bas en haut à celui qui l'interpellait du quai:

— Parfaitement!

— Et, demanda encore l'inconnu, pourrais-je parler à la propriétaire si elle est à bord?

Gyne toisa un instant ce bizarre individu, puis éclatant de rire, elle dit en arrachant sa casquette qui dissimulait ses cheveux bouclés:

— Mais, c'est moi!

L'étranger eut un léger haut-le-corps. Evidemment, l'idée que ce gamin déluré fût Mlle Moreuil ne l'avait pas effleuré un instant. Il sembla reprendre son souffle comme après une grave secousse, cligna un peu des paupières, puis, se redressant:

— Fort bien! Puis-je vous entretenir un instant, mademoiselle?

— Cela dépend, fit-elle espiègle. Mon temps est très précieux, ce matin. Mais s'il s'agit d'une chose très importante.

— Il s'agit, mademoiselle, dit l'inconnu qui semblait avoir réfléchi, de l'assurance de ce bateau qui n'est pas en règle et sans laquelle vous ne pouvez pas partir!

Gyne renfonça sa casquette sur ses oreilles, subitement intéressée:

— Pas en règle, mon assurance? Je ne vois pas... enfin, descendez toujours, on va voir ça ensemble.

Effaré, il regardait autour de lui. Elle désigna d'un geste cavalier des échelons de fer agrippés dans le mur du quai:

— Là, l'échelle... à moins que vous ne préfériez vous laisser glisser: il n'y a guère que deux mètres!

Mais l'inconnu, peu sportif sans doute, préféra l'échelle si peu confortable qu'elle fût.

— La mer est encore basse, expliqua-t-elle, sans cela vous n'auriez eu qu'à enjamber... et alors... vous me dites que la police d'assurance n'est pas en règle pour partir?

Parvenu sur le pont, en face d'elle, l'inconnu semblait plus grand. Large d'épaules, avec une stature élancée, il donnait une impression de force tranquille et mesurée.

— Rien de la brute exagérément musclée, remarqua Gyne en son for intérieur; mais un gaillard tout de même! On ne doit pas peser lourd dans ces mains-là, sapristi! Et la

mâchoire en dit long sur le degré de volonté et de résolution! Que diable ce type de conquérant espagnol fait-il dans la papeterie d'une compagnie d'assurances!

Mais l'inconnu dévisageait lentement aussi Régine. A la fin, il dit avec un demi-sourire:

— Ce n'est pas le bateau, mademoiselle, qui n'est pas en règle; mais sa propriétaire... et c'est pour cela que vous ne pouvez partir.

— Pas en règle? fit-elle, redressée comme un petit coq, et que me manque-t-il, s'il vous plaît?

— L'autorisation de votre tuteur, simplement, mon enfant.

— Vous vous trompez, monsieur, fit-elle prodigieusement vexée par cette appellation "mon enfant"; je ne suis plus une petite fille. Cette autorisation de mon tuteur je l'ai eue une fois pour toutes et...

— Et elle ne joue plus pour le voyage que vous voulez entreprendre car il s'y oppose formellement!

— Comment savez-vous ça? fit-elle, furieuse.

— Mais tout simplement parce que Maxime Lobeau, votre tuteur, c'est moi, ma chère enfant!

— Vous? fit-elle suffoquée. Vous? Mais de quel droit vous faire passer pour un agent d'assurances? De quel droit vous introduire à mon bord par fraude?

— Parce que j'avais absolument besoin de vous parler, dans votre propre intérêt, pour vous éviter une humiliation inutile.

Et comme elle se raidissait sans répondre, il expliqua, d'une voix persuasive et douce:

— Oui, si vous vous entêtiez à vouloir sortir la *Néva*, tout à l'heure, vous vous heurteriez à une consigne inflexible qui vous interdit la sortie du port. Il vaut mieux ne pas essayer...

Régine suffoquait presque. Outrée, elle cria, les yeux étincelants:

— Vous... vous avez fait cela?

Il s'inclina sans répondre avec une parfaite aisance.

— C'est pour cela que vous êtes venu du Mans? cria-t-elle encore.

— Je croyais que c'était pour cela uniquement, hier, en effet... Mais depuis... depuis un instant, j'ai compris que c'était pour tout autre chose!

— Ah! fit-elle rageuse et subitement inquiète tout à coup. Et pour quoi, s'il vous plaît?

— Pour vous emmener avec moi, ma chère petite.

Encore une fois, elle regimba sous le ton protecteur qui l'humiliait. Mais tout autre sentiment dépassé par une subite terreur, elle fit:

— Pour m'emmener? Pour m'emmener! Vous avez dit cela? Mais pour m'emmener où?

— Au Mans, chez moi, où vous demeurerez désormais, dit Maxime Lobeau sans se troubler le moins du monde et avec la tranquillité de quelqu'un dont l'avis change difficilement.

— Jamais! dit Gyne avec violence. Jamais je ne consentirai à vous suivre...

— Je regrette infiniment, mon enfant; mais alors, je me verrai dans l'obligation de vous y faire contraindre...

— Contraindre? répéta-t-elle avec défi.

Mais sa colère semblait, au contraire, éveiller une tranquillité de plus en plus narquoise chez son interlocuteur. Il acheva du ton le plus railleur et avec un éclair de malice au fond des yeux:

— *Manu militari*, comme il est dit en termes de loi!

Ces seuls mots achevèrent la déroute de l'orgueilleuse. Elle eut tout supporté avec calme et défi sauf qu'on se moquât d'elle aussi ouvertement.



"Voici comment j'économise avec Chipso"

DIT MME ROBB BEEBE



"Heures de lavage moins longues"

— "Le linge des enfants dure plus longtemps"

— "Linge de maison blanc, intact, après quinze ans!"

— "Lavage de vaisselle plus rapide... et les mains restent douces"

Marjorie était bébé quand je commençai à employer le Chipso. Ma garde-malade disait que Chipso conservait aisément la blancheur immaculée de son costume. Et Chipso n'irritait jamais ses mains — ce qui est important quand on lave tous les jours!

"Depuis, je me sers toujours de Chipso. Je l'emploie pour tout — vêtements, vaisselle et ménage."

"J'ai essayé une fois un autre savon — mais ce premier essai fut le dernier! Il ne fondait pas comme le Chipso... n'était pas aussi savonneux. Et il asséchait tellement mes mains que mes doigts se ridaient. Je compris alors que ce savon était aussi trop rude pour mon linge."

"Les flocons de Chipso dissolvent la saleté en quinze minutes. Et Chipso n'affecte pas les couleurs. Quand Marjorie abandonne les robes devenues trop petites, elles sont encore comme neuves."

CHIPSO DEVIENT SAVONNEUX EN UN INSTANT... une mousse ferme et durable... rien qui puisse irriter la langue des enfants qui font des bulles. Rien non plus dans Chipso qui puisse affecter les mains ou changer les couleurs! "C'est pourquoi, dit Mme Beebe, le linge de mes enfants dure si longtemps et reste si beau."

UNE VAISSELLE VITE NETTOYÉE...

"Je ne voudrais pas risquer de voir ma vaisselle se détériorer par un savon rude", déclare Mme Beebe.

"C'est par mes mains que je reconnais la sûreté du Chipso. Et il est si savonneux qu'il facilite le lavage de la vaisselle tout en étant des plus économique."



FABRICATION CANADIENNE



CHIPSO prolonge la durée du linge

— Par exemple ! fit-elle suffoquée. Qu'est-ce qu'il vous prend ?

— Il me prend que je ne vous fais pas mon compliment, mademoiselle Grénétier, dit-il en se tournant vers la gouvernante qui montrait un visage éberlué en haut de l'escalier des cabines, de la façon dont vous avez dirigé, conseillé votre élève ! Il était temps qu'on me prévienne ! Et encore, en venant, je ne pensais pas tomber dans un tel état de choses ! Mais puisque voici une jeune fille de dix-neuf ans qui fait de son indépendance un usage aussi ridicule que désordonné, je me vois obligé moralement d'intervenir, alors que jusqu'ici, confiant en votre surveillance, j'avais jugé inutile de le faire !

— Mademoiselle ! cria Régine comme un bébé appelle sa maman au secours, il veut m'emmener chez lui, au Mans... pour toujours !

Tout effarée, ne comprenant pas encore exactement ce qui s'était passé, Mlle Grénétier tournait des yeux ahuris de l'un à l'autre.

— Jusqu'à votre majorité seulement, dit paisiblement M. Lobeau.

— Ma majorité ! Dans deux ans ! Autant dire toujours !

Toute dignité envolée, elle joignait les mains et ses lèvres avaient la moue puérile de l'enfant qui va pleurer. Navrée, Mlle Grénétier, à laquelle elle jetait un regard suppliant, ne put que dire :

— Que voulez-vous, mon pauvre petit... il n'y a rien à faire ! Si monsieur le veut... il faut vous incliner !

C'était le coup de grâce pour la pauvre Gyne. Pour que la gouvernante, habituée à son despotisme et qui lui cédait toujours, parle de s'incliner, c'était qu'il n'y avait rien à faire pour lutter.

Rien à faire ? Ces mots-là martelaient son cœur. Rien à faire qu'à suivre cet homme qu'elle ne connaissait pas hier et que, déjà, elle détestait.

Devant l'arrêt inexorable elle n'eut pas un sursaut ; mais, toute volonté brisée soudain contre cette volonté plus forte que la sienne, l'amazone intrépide, la sportive indépendante, ne fut plus qu'une toute petite fille en détresse, et qui pleure à gros sanglots ses rêves envolés comme un jouet qu'on lui vole !

IV

LES premiers jours pour Gyne, furent atroces.

Sur le coup, elle n'avait que mal réalisé l'événement qui bouleversait sa vie. D'ailleurs, M. Lobeau avait exploité avec une habileté d'excellent stratège sa défaillance première, décidant le départ immédiat dans l'auto avec lui, tandis qu'il enjoignait à Mlle Grénétier de retourner à la villa pour y emballer les affaires personnelles de la jeune fille et les amener avec elle au Mans, par le train, quelques jours plus tard.

Anéantie, encore sanglotante, Gyne se laissa emmener, presque hisser hors du yacht qu'elle aimait tant, pour être installée sur les coussins de la voiture, avec une déférence un peu rude d'homme pressé.

Non, elle ne comprenait pas bien encore ce qui lui arrivait et, lorsque, après avoir pleuré tout son saoul, elle commença à se calmer un peu, elle se demanda avec effarement ce qu'elle faisait sur cette route que dominaient les superbes châteaux de l'Anjou, dans l'auto de cet inconnu, encore vêtue paradoxalement de son uniforme de marin blanc dont la casquette pendait lamentablement sur son nez rougi.

Une réaction l'avait redressée. Elle eut honte de ses larmes. Comment avait-elle pu pleurer ainsi, elle, devant cet homme qui l'avait si dure-

ment humiliée ! N'était-elle donc qu'une petite fille, comme il avait eu l'aplomb de le dire ? Une petite fille incapable de faire front, de tenir tête à l'adversité ? Quelle honte !

Elle voulut reprendre l'avantage et jeta vers son adversaire un regard filtré par ses paupières baissées. Derrière le chauffeur qui conduisait avec une sûreté et une correction impeccables, Maxime Lobeau, absorbé par des réflexions qui semblaient sérieuses, se tenait très droit à côté d'elle.

Et la colère qui dressait Gyne contre cet inconnu se doublait d'une surprise immense. Comme il était différent de ce qu'elle croyait, de ce qu'elle attendait ! Pour elle, ce tuteur lointain avait toujours eu un visage de vieillard ratatiné, dont l'étude a desséché le cœur et accaparé l'esprit. Or, Maxime Lobeau, l'historien réputé, se révélait comme un homme dans toute la force de l'âge avec à peine quelques cheveux grisonnants parmi sa luisante chevelure très noire, un regard perçant et vif, le menton et le front volontaire.

"Un type qui sait ce qu'il veut et qui le veut bien !" songea Gyne, étonnée, et un peu soucieuse devant cet aspect imprévu.

La décision aussi rapide qu'importante, prise au sujet de sa pupille en quelques instants le prouvait d'ailleurs. Mais, maintenant, la première suffocation passée, Gyne se reprenait et résolut de plaстрonner :

— Au fond, commençait-elle d'un ton délibéré, au fond, ça ne me déplaît pas du tout ce petit voyage au Mans. Je ne connaissais pas ce coin-là et cela manquait à mes souvenirs touristiques.

Mais son attente fut déçue si elle avait espéré étonner cet homme étonnant. Il tourna vers elle un visage impassible et, comme s'il poursuivait une conversation commencée sur le même ton :

— C'est une charmante ville, dit-il, au passé riche et très beau.

Elle eut une moue enfantine et moqueuse :

— Oh ! mais moi, vous savez, le passé... j'aime mieux le présent, c'est plus solide...

— Cela dépend des points de vue, fit-il toujours très calme. Pour certains, c'est justement la richesse du passé qui fait la solidité du présent et... l'espoir de l'avenir. Ce qui manque aux villes industrielles et aussi "vivantes" que le Mans, selon votre façon de voir, c'est généralement un passé. Une ville qui n'a pas d'histoire, ne laissera jamais son nom à la postérité, fut-elle cent fois plus riche que la nôtre qui nourrit cependant quelques milliers d'ouvriers, je vous l'assure.

— Tiens ? Le Mans, ville industrielle, je ne voyais pas cela ?

Il remarqua avec un demi-sourire :

— Voilà ! Mais, le Mans, importante cité gauloise, le Mans de Saint-Julien et de la reine Bérengère... Le Mans, place forte des Chouans et dernière ressource de Chanzy en 71, vous le voyez mieux, hein ?

Elle secoua la tête avec une mauvaise volonté évidente, car le ton de l'apostrophe avait accroché sa curiosité :

— Moins encore, fit-elle méprisante. Tout ce fatras de noms qui sentent la poussière...

Du coup, le demi-sourire de M. Lobeau devint méprisante :

— En tout cas ce que vous verrez et sans déplaisir, ce sera le Mans, patrie des poulardes et des chapons, lorsque ma cuisinière Suzon vous en aura fait goûter un accommodé à sa façon !

Toujours cette manie de la traiter en petite fille dont on flatte la gourmandise !

— S'il pense m'amadouer avec les plaisirs de la table ! songea Gyne, furieuse plus que jamais.

Et, tout haut, elle tenta de clore la conversation.

— Je déteste la volaille ! Et je ne suis pas gourmande du tout.

Mais, Maxime Lobeau ne se désempara pas pour si peu. Tranquillement, il rétorqua :

— Vous m'en voyez ravi, car, étant moi-même très sobre, mon ordinaire est généralement fort simple !

Et Gyne baissa le nez en se mordant les lèvres.

— Idiote que je suis ! Maintenant, il va me faire mourir de faim sous prétexte de sobriété ! Quel diable d'homme ! Il faut réfléchir dix minutes avant de lui dire la moindre des choses !

Et elle résolut de ne plus parler. Mais, bientôt, elle se reprocha son manque d'adresse. Puisque, avec un tel homme il fallait abandonner la résistance ouverte, n'en obtiendrait-on pas davantage en adoptant la manière douce ? Evidemment, il serait plus adroit d'essayer de l'enjôler.

Et, pleine d'espoir, Gyne se mit à bavarder, à se montrer charmante et séduisante comme elle savait l'être, interrogeant son tuteur sur le passé des beaux châteaux côtoyés en ce pays de Loire si riche en merveilles. Lui, toujours correct et déférent, donnait des explications, racontait des anecdotes, se montrait à la fois érudit et joli causeur. N'était la préoccupation de son esprit, Gyne l'eût trouvé charmant ; mais une seule idée la hantait : arriver à ses fins !

Aussi dépensait-elle tous ses trésors de charme sans vouloir remarquer celui, très réel cependant, qui émanait de la parole de son tuteur.

Comme ils arrivaient aux environs d'Angers, vers midi, elle dit, avec une petite moue engageante :

— Est-ce que l'heure du déjeuner approche ? Figurez-vous, que sans être gourmande, j'ai grand faim !

Il regarda sa montre, réfléchit et dit, contrarié :

— J'aurais dû y songer, évidemment... Excusez-moi !

— Bah ! fit-elle avec sa bonne humeur retrouvée. Voici Angers. C'est une assez grande ville pour que votre oubli puisse s'y réparer.

— Evidemment, fit-il encore, toujours préoccupé. Mais comme il ne peut être question, pour nous, de déjeuner en ville...

Et comme elle le regardait en haussant des sourcils interrogateurs :

— Avec le travestissement, que vous portez, acheva-t-il légèrement méprisant en désignant la culotte de son costume de marin.

Interloquée, elle allait se récrier :

— C'est ça qui vous empêche ? Vrai, ce que vous retardez !

Mais l'idée de la séduction entreprise de ce tuteur récalcitrant, retint l'exclamation irrespectueuse sur ses lèvres. Elle baissa un regard à la fois mortifié et perplexe vers le malheureux pantalon qui lui valait cette apostrophe et attendit, en silence, la décision de celui qui, pour le moment tout au moins, était le maître.

Elle ne se fit guère attendre :

— Voici, fit-il, comment nous allons faire. Le chauffeur va descendre acheter quelques petites choses, et nous les mangerons plus loin, dans la campagne.

— Du camping ! Chic, j'en suis ! fit-elle joyeuse en battant des mains. On va bien s'amuser !

Mais le regard suprêmement froid et dédaigneux qui tomba sur elle vint lui rappeler cruellement qu'en l'occurrence, elle serait, certes, la seule à s'amuser... ou à faire semblant. Et elle courba la tête à nouveau. Ce qui

commençait à devenir, pour elle, une nouvelle habitude.

Cependant, elle ne renonçait pas à tout espoir. Cet homme élégant, jeune encore, intelligent, ne pouvait être aussi froid et insensible qu'il voulait le paraître ! On parviendrait bien à l'attendrir !

Et pendant le déjeuner sur l'herbe, pris sans mauvaise grâce par Maxime Lobeau qui se prêtait à la situation avec bonne volonté, elle redoubla de gentillesse, parvenant, de temps à autre, à faire naître un sourire sur les lèvres austères et un éclair d'intérêt dans les yeux froids de l'historien.

A la fin du repas, il semblait si bien dégelé, qu'elle se hasarda à demander, jugeant le moment propice, tandis que le chauffeur préparait la voiture :

— Mon tuteur, dites, ce n'est pas sérieux ?

Il posa un regard interrogateur sur les prunelles veloutées qui se levaient vers lui avec un jeu séduisant et câlin :

— Pas sérieux, quoi ?

— Mais votre résolution de me faire vivre au Mans ? Maintenant que nous sommes tout à fait bons amis, vous allez bien vite me dire que c'était pour me faire peur, uniquement !

Mais, du même ton impassible, il protesta :

— Maintenant que nous sommes bons amis, je vais vous dire, bien au contraire, que je me félicite de cette décision. Je crois que je vais trouver en vous une petite compagne tout à fait agréable au lieu du hériçon que je redoutais ! Et j'en suis très heureux !

Furieuse, mais se contenant, elle déclara :

— Mais voyons, c'est impossible. Je vais bouleverser toute votre vie.

— Oh ! pas du tout, fit-il catégorique et narquois. Je regrette, mais s'il est une chose que je ne puis faire pour vous ni pour personne, c'est bouleverser ma vie que j'ai arrangée une fois pour toutes... Votre existence sous mon toit sera réglée de telle façon justement, qu'elle ne puisse troubler en rien la mienne...

— Ce sera charmant, fit-elle amère. Alors, vous allez me faire un emploi de temps ? A huit heures : lever ; à neuf heures : déjeuner ; à...

— Pardon, fit-il très doux. Chez moi, on se lève à sept heures car je déjeune à huit !

— Délicieux ! ragea-t-elle. Moi qui aime la grasse matinée...

— Ma chère petite, dans la vie on fait rarement ce qu'on aime, hélas !

— Quand on y est obligé, je comprends ; mais...

— Eh bien ! vous serez obligée, voilà tout !

Cette volonté qui se manifestait inflexible et inexorable jusque dans les moindres choses l'affola. Elle riposta :

— Aurais-je le droit de me laver à l'eau froide ou chaude ?

Cette fois, il la toisa sans indulgence :

— Vous semblez oublier que je suis un homme bien élevé, ma pupille ! Veuillez vous en souvenir à l'avenir. Ils ne devaient plus s'adresser une parole jusqu'à l'arrivée.

V

— RÉGINE, dit calmement Maxime Lobeau, en repoussant son assiette à fruits, voici ce que j'ai décidé pour vous.

Elle leva le nez avec un éclair de joie :

— Vous me "relâchez" ?

Doucement, il souleva imperceptiblement une épaule :

— Voyons ! fit-il comme quelqu'un qui écarte une chose impossible.

Furieuse, elle regarda à nouveau la merveilleuse peinture de la porcelaine fine :

— Je me disais aussi... ce serait trop chic, trop...

— Je vous en prie, dit-il de plus en plus froid, pas de digression inutile. Ecoutez-moi bien : à partir de demain, sous la surveillance de ma vieille Suzon en attendant Mlle Grénétier...

Cela répondait à une crainte terrible de Gyne. Après l'apostrophe virulente dont son tuteur avait salué la pauvre gouvernante, elle ne craignait rien autant que d'être séparée d'elle, le seul être qui l'aimait encore au monde. Aussi ne sut-elle pas cacher sa joie :

— Vous me laissez ma bonne Grénétier ! Chic !

— Mais je vous préviens de ne compter sur aucune complicité de sa part.

— Je n'ai jamais besoin d'aucune complicité, monsieur, dit-elle très digne, ce que je fais c'est au grand jour ! Si vous n'avez pas connu la façon dont je vivais et qui vous semble mauvaise aujourd'hui, c'est que vous ne vous en êtes pas enquis ! Il n'appartient pas à ma chère gouvernante de vous signaler un état de chose existant déjà du vivant de papa et qu'il trouvait juste et bon pour sa fille !

M. Lobeau cilla un peu sous le reproche :

— En effet, dit-il très grave. J'ai négligé de surveiller votre éducation et... j'ai eu tort ! Mais pouvais-je me douter C'était inimaginable ! Et votre père lui-même, dont je respecte le souvenir et l'opinion, votre père que vous invoquez, n'eût, certes, jamais toléré à la jeune fille que vous êtes, la vie indisciplinée qu'il pouvait admettre pour une gamine, une enfant sans conséquence ! Qu'on signale sa fille dans les comptes rendus sportifs, qu'elle porte culotte sur son yacht, qu'elle se signale par toutes les excentricités... il pouvait le supporter en riant à quatorze ans. A presque vingt, c'est une autre affaire ! Et ce qu'il n'eût jamais permis, certes, c'est qu'elle risquer gratuitement, sans but, sans raison, uniquement pour la gloire, et sa vie, et sa fortune, dans une aventure sans nom comme cette croisière au Groenland...

Il prit un temps comme pour donner aux paroles suivantes toute leur valeur, et acheva :

— Quand elle pourrait faire des deux un plus noble et bien meilleur usage !

Elle le regardait d'un air buté. Il insista :

— Comprenez-moi. Je ne suis pas le rond de cuir, le Français-coin-du-feu que vous imaginez avec dédain ! Les folles prouesses de votre père et qui, cependant, lui ont coûté la vie, je les admirais... parce qu'elles servaient magnifiquement les progrès de cette aviation en l'avenir de laquelle il croyait ! Il servait un idéal ! J'admire et j'estime passionnément le risque, lorsqu'il se fixe un but, une raison... la bravade qui s'exerce sur un pari ou sur l'orgueil, je la méprise !

— On glorifie des savants qui vont au Pôle Nord !

— Mais ils vont y faire quelque chose ! Etes-vous savante, vous, ma pupille ?

— Enfin... je voudrais prouver qu'une femme, pour l'endurance...

— Peut passer des nuits et des jours au chevet de malades ? Cela, oui, c'est intéressant et émouvant !

— Excusez-moi, je n'ai aucun goût pour le métier d'infirmière.

— Une femme est toujours l'infirmière de quelque chose ou de quelqu'un. Ce sont ses mains légères qui,

dans le ménage, raccommodent les costumes déchirés, les genoux écorchés... et les cœurs meurtris !

Il la regarda avec attention qui, nerveuse, crispait ses mains l'une sur l'autre.

— Mais vous, ma chère pupille, on a négligé de vous apprendre tout cela... C'est la faute de vos éducateurs et je m'en accuse, et j'en accuse Mlle Grénétier qui comprendra cependant très bien mon intention car c'est une excellente personne de l'ancienne tradition dont le grand tort a été de trop vous aimer et de mal vous aimer.

— Pour tous ceux qui ne m'aiment pas, murmura-t-elle, les lèvres tremblantes.

— Mais qui ne demanderait qu'à vous aimer, si la faiblesse coupable de votre gouvernante n'avait laissé se déformer votre véritable nature. Mais si, ne protestez pas, c'est une faiblesse coupable ! D'ailleurs, toute faiblesse est coupable ! Vous le savez bien vous ! La meilleure preuve, c'est que vous aimez votre gouvernante ; mais vous la méprisez peut-être bien un petit peu au fond de vous-même. Tandis que moi, vous ne m'aimez pas ; mais... vous m'estimerez bientôt !

Elle ne répondait toujours pas, froide et impénétrable. Il poursuivit :

— Voici donc ce que j'ai décidé. Je vais réparer ma carence impardonnable en vous donnant tous les moyens possibles de devenir ce que vous devez être, c'est-à-dire une femme dans toute l'acception du mot, au lieu du méchant gamin émancipé que vous étiez !

Toujours silencieuse, elle écoutait. Celui-là aussi lui reprochait donc de n'être pas une femme, une vraie ?

— Je parie, dit-il avec une pointe de bonne humeur, que vous ne savez ni confectionner un entremets, ni tricoter une brassière, ni débarbouiller un bébé, vous qui savez canoter, bridger, nager et voler en avion ? Eh bien ! voilà tout ce que vous allez apprendre ici, ma chère petite. Et l'avenir n'est pas si éloigné où vous m'en remercirez ! Il y a dans notre ville d'excellents cours de coupe, une pouponnière modèle où on accueille avec enthousiasme tous les dévouements, même novices... Quant à ma vieille Suzon, elle se chargera de la partie culinaire à laquelle vous vous intéresserez, certes, bien que peu gourmande ! Mlle Grénétier ne voudra pas être en reste, je pense et s'efforcera de vous inculquer toutes ses notions d'économie ménagère, car je compte sur vous pour tenir ma maison dans six mois... Et voilà !

Alors, Régine parla. D'un regard calme et froid, elle enveloppa son tuteur et proféra lentement :

— Telle est votre décision ! Maintenant, voici la mienne ! De tous les cours, de toutes les leçons que vous prétendez me faire donner, je n'apprendrai rien, rien, absolument rien. je vous en avertis. Voilà !

Elle s'était levée en parlant. Et, très digne, croyant avoir accompli un coup d'Etat, elle sortit sur ces mots sans tourner la tête.

Mais le lendemain le supplice avait commencé. Réveillée à sept heures, alors que le sommeil gonflait ses paupières, par la vieille Suzon qui tambourinait à sa porte, il avait fallu se lever contre son gré. A quoi bon résister ? Régine savait que son tuteur viendrait plutôt la sortir du lit lui-même que de l'y laisser !

Et cette idée, en l'égayant, l'occupait tandis qu'elle faisait sa toilette avec un soin particulier. Elle n'avait toujours pas abandonné l'idée d'amaïouer cet ours qui prétendait la vaincre et elle riait à son image dans la glace de l'armoire démodée. Après

RIO - DE - JANEIRO merveille du monde



LE QUARTIER DES THÉÂTRES ET DES GRANDS HÔTELS.



LE MONUMENT DE L'INDÉPENDANCE ET, AU FOND, LE DÔME DU CAPITOLE.



L'AVENIDA RIO BRANCO, L'AVENUE FASHIONABLE DE RIO.

tout, l'aventure n'était pas banale et assez amusante ! Elle finirait bien par s'en tirer avec les honneurs de la guerre.

Mais les jours qui suivirent abattirent bien vite ce beau courage. L'emploi du temps prévu par Maxime Lobeau enfermait la jeune fille dans un réseau de cours, de leçons et de conférences qui ne lui laissaient guère le temps de dresser ses batteries. Plus une minute ne lui appartenait. Interrogé sur le temps qu'il réservait au footing, son tuteur lui avait répondu légèrement :

— Bah ! la ville est grande... le parcours entre tous vos cours est suffisant à vous donner l'exercice nécessaire ! D'ailleurs, vous avez pu voir que je réservais l'après-midi du jeudi et du dimanche à de longues promenades instructives, soit dans la ville, soit dans la campagne et que nous accomplirons ensemble...

Elle ricana :

— Quelle veine ! Je vais avoir mon jeudi comme les écoliers !

Mais ces promenades en compagnie du terrible tuteur sarcastique et érudit lui faisaient, en réalité, plus peur que plaisir.

Cet homme extraordinaire déjouait ses plans les mieux ourdis et arrivait toujours à lui imposer sa volonté.

A ses premières tentatives de sabotages, il avait répondu de telle façon, qu'elle hésitait presque à continuer, elle, l'entêtée.

Dès le premier jour, obstinément sourde aux conseils de la vieille Suzon, elle avait laissé brûler un entre-mets où le sel glissé en cachette donnait un goût à la fois étrange et écœurant. On avait quand même servi l'entremets et, sans sourciller, Maxime avait absorbé sa part tout en constatant :

— Pas fameux, comme début. Enfin, heureusement que vous n'êtes pas gourmande !

Et ne voulant pas se montrer plus difficile que lui, la cuisinière d'occasion avait dû stoïquement avaler, elle aussi, une énorme part du gâteau infecte.

Inerte des heures entières en face du professeur chargé de lui apprendre la coupe et la couture, Régine ne devait pas tarder à se heurter de ce côté aussi à l'inflexible tuteur.

Mlle Grénetier tardant à revenir avec des effets de rechange, Régine qui était partie sans emporter le moindre argent dut avoir recours à lui pour en obtenir.

— Vous m'avez fait livrer cette robe quasi monastique, mon cher tuteur, et je vous en remercie, elle fait, d'ailleurs, honneur à votre bon goût !

Impassable, il enveloppa la silhouette élégante de la jeune fille dans la toilette très simple bien que d'excellente coupe et que de grands revers feu, tranchant sur le ton loutre du fond, égayaient.

— C'est plutôt à celle qui la porte avec tant de distinction qu'elle fait honneur, ma chère enfant !

Ainsi toujours il savait doser son ironie d'un compliment qui paraissait sincère. Cette courtoisie achevait de démonter et d'exaspérer Régine habituée aux manières plus brusques de ses anciens compagnons de sports et de danse. Elle dit, pointue :

— Mais sans doute ignorez-vous que j'ai l'habitude de changer de bas tous les jours ? Car vous ne m'en avez fait apporter que trois paires !

Très bon enfant, il déclara :

— Bah ! cela se savonne dans une cuvette, des quarante-quatre fins !

— Heu ! fit-elle interloquée, car l'idée ne lui en serait jamais venue.

Publié en vertu d'un traité avec La Société des Gens de Lettres.

Oui, peut-être... mais cela se déchire aussi facilement !

— Eh bien, ma chère... raccommodez-les ! On vend pour remmailler, mêmes les soies les plus fines, de charmants petits crochets... Vous verrez, c'est amusant comme tout ! Demandez donc l'adresse pour en acheter un à votre professeur de couture...

Interdite, Régine n'avait pas insisté. Ce diable d'homme, toujours confit dans l'histoire des siècles révolus et qui, cependant, vous parlait couramment quarante-quatre fins et remmailleur de bas de soie, la démontait complètement.

Était-il possible qu'il s'intéressât à de telles futilités ? Pour la première fois, peut-être, elle comprenait enfin que pour la véritable intelligence il n'y a pas de barrières et que le monde entier devient un champ d'intérêt infini.

Elle qui s'était crue supérieure jusqu'ici, ne s'intéressant qu'aux sports et aux mondanités... était-elle donc incomplète ? Inférieure en réalité ? L'idée ne faisait que l'effleurer ; mais, fulgurante, elle revenait par instant traverser son cerveau.

— Nous ne sommes tout de même plus au temps où on mettait les filles au couvent pour une peccadille !

— Non, mon enfant ; mais non... mais, heureusement, la loi est toujours là pour préserver les imprudentes contre elles-mêmes...

Ce rappel de la loi tomba comme une douche sur les espérances de Gyne. "Ma maison ou la pension", voilà ce que signifiait sous son apparente bonhomie le discours de Maxime Lobeau. Il n'y avait pas à s'y tromper. Avec une violence extraordinaire, elle éclata :

— Ah ! le couvent ! Cent fois le couvent plutôt que cette maison où j'étouffe !

— Eh bien ! nous y aviserons, fit-il toujours aussi tranquille. Mais en attendant vous voudrez bien continuer à vous conformer à notre programme...

VI

Le fameux programme comportait pour le lendemain mercredi, l'après-midi entier consacré au dispensaire populaire.

NOTRE ROMAN COMPLET

de la semaine prochaine :

Le Mariage de Mademoiselle... par MAGALI

Un abonnement d'une année au magazine "Le Samedi" représente, en plus des grands feuilletons, nouvelles, articles de toute sorte, l'acquisition de 52 romans intéressants.

Cependant l'existence qu'on lui faisait mener commençait à peser atrocement sur ses nerfs. Séparée de tous ceux qu'elle connaissait et aimait... car Régine comprenait fort bien que si Mlle Grénetier ne revenait pas plus vite, c'était par ordre de Maxime Lobeau, isolée, contrainte à toutes sortes de corvées qui lui déplaisaient, elle n'avait pas l'impression de vivre, mais d'étouffer littéralement.

Aussi résolut-elle au bout de trois jours de mettre un terme à son martyre en demandant à son conseil de famille de l'émanciper.

Mais la réponse de Maxime Lobeau acheva de la dérouter :

— Je ne demande pas mieux que de réclamer une réunion du conseil de famille, cela déchargera ma responsabilité. Mais quant à l'émancipation, n'y comptez pas ! Vous avez donné des preuves trop évidentes de votre incapacité de gérer vous-même une fortune aussi importante pour que le conseil vous émancipe ! Non, la seule chose que vous pourriez peut-être obtenir, c'est qu'il vous place... si la vie ici vous est vraiment trop pénible... dans une pension...

Elle éclata :

Régine voyait arriver cette déchéance avec horreur. Elle avait des malades, des blessés et de tout l'appareil qui les entoure une sorte de phobie, de répulsion irrésistible. La vue du sang eût fait évanouir cette intrépide qui risquait mille blessures, elle-même, chaque jour.

Rien que l'idée d'une salle d'hôpital, avec des lits de douleur, les appareils opératoires, la troublait au point de lui soulever le cœur.

— Je n'irai pas ! répétait-elle obstinément, je n'irai certes pas !

Cependant, il y avait la volonté de son tuteur avec laquelle il fallait compter maintenant... cette volonté qui, peu à peu, se substituait à la sienne. Qu'inventerait-il bien pour l'obliger, même si elle trouvait un moyen pour esquiver cette corvée la première fois ?

— Il serait capable, ragea-t-elle, de se blesser lui-même pour m'obliger à le soigner !

Non, le mieux était encore de faire comme pour toutes les autres obligations qu'il lui imposait, et faire semblant d'obéir sans rien regarder, rien entendre, rien apprendre...

Elle se rendit donc au dispensaire avec la ferme volonté d'y rester inerte et inactive, comme à tous ses autres cours.

Mais en arrivant, elle se trompa, et au lieu d'entrer par la porte réservée au personnel, elle vint se ranger dans la foule qui faisait queue à l'entrée principale.

Hostile, raidie, vaguement écœurée à l'idée des déchéances physiques qu'elle coudoyait, Régine attendait son tour d'entrer, raide, les yeux vagues et lointains.

Cependant, comme elle s'absorbait dans ses réflexions qui n'étaient pas bien souriantes, elle se sentit soudain tirée en arrière par une des cornes de feutre qui ornaient son petit chapeau.

Furieuse, elle se retournait ; mais soudain elle demeura interdite, un vague sourire aux lèvres.

L'importun qui se permettait de la tirer ainsi n'était qu'un tout petit enfant de six mois peut-être ; mais, qui remarquablement éveillé, cherchait à prendre tout ce que ses petites menottes pouvaient attraper.

La jeune femme qui le tenait sur ses bras s'excusa vivement devant l'air courroucé de Régine ; mais la frimousse du bébé était si drôle et elle avait pris pour rire à la jeune fille un petit air si engageant, qu'instinctivement, elle répondit aussi par un sourire.

Alors, ce fut un déchainement d'amabilités de la part de la poupée vivante qui paraissait douée du plus aimable caractère. Elle riait aux éclats avec ce rire spécial des tout-petits qui semble rouler des perles dans la gorge minuscule et qui possède une remarquable propriété de contagion. Elle frappait l'une contre l'autre ses menottes et son petit nez se fronçait de si comique façon qu'il eût fallu être en bronze pour résister à ses provocations bien longtemps.

Régine n'était pas en bronze. Mais, jusqu'ici, elle ne s'était jamais donnée la peine de regarder un bébé, les jugeant encombrants et sales.

Le rire, la voix et les mines de la petite lui semblaient du plus haut comique. Sans vouloir rire encore, elle dit :

— Elle est drôle, cette gosse !

La mère dit avec une nuance de considération :

— Ah ! c'est que vous lui plaisez...

— Très flattée, dit Régine pincée. Quel âge a-t-elle ?

— Six mois, dit fièrement la mère.

D'un œil stupéfait, elle inventoria la petite boule ronde, les mains fragiles, les petits pieds nus qui râpaient de leurs ongles invraisemblables la robe de la maman, et elle traduisit maladroitement l'impression d'effroi et d'attendrissement que lui causait tant de fragilité :

— Il n'y en a pas lourd !

Mais la jeune femme se redressa, indignée :

— Pas lourd ! Ah bien ! Par exemple... le docteur me disait encore que c'est le plus beau bébé de sa... comment dit-il déjà ? De sa promotion ? Quelque chose comme ça, enfin... Ah ! on voit bien que vous ne vous y connaissez pas !

— Mais, dit Gyne surprise, puisqu'il est si beau, pourquoi l'amenez-vous ?

— Ah ! voilà, fit-elle, c'est pour qu'on me le pèse, d'abord... et puis que le docteur dise si elle continue à bien progresser... Dame, si ça n'allait plus tout d'un coup, c'est pas moi qui m'en apercevrais ! Tandis que ces dames-là qui s'y connaissent si bien, tout de suite elles voient d'un coup d'œil ce qui cloche... Et puis, je vais vous dire... ça m'apprend ! Eh bien ! oui, vous avez l'air drôle. Ça m'apprend à la soigner comme il

(Lire la suite page 18)



Bonne Fête, Petite Shirley!

Nous savons faire plaisir à toutes nos lectrices, mamans ou jeunes filles, en souhaitant de leur part à Shirley Temple une bonne et heureuse fête.

Cette ravissante enfant, qui joue ses rôles avec un naturel si parfait que cela tient du prodige, a eu sept ans le 23 avril dernier, étant née en 1929, à Santa Monica, en Californie, de George et de Gertrude Temple.

Les revues de cinéma françaises nous disent que la vie des petites étoiles américaines est un paradis de délices comparée à celle de leurs jeunes confrères français. Car Shirley Temple n'est pas seule à mener une vie agréable à Hollywood. Baby Le Roy, Cora Sue Collins, David Holt, Freddie Bartholomew, Jackie Cooper et bien d'autres mènent une existence analogue. Mais si nous parlons surtout de la petite Shirley Temple, c'est qu'en plus d'être la plus riche, elle est aussi la plus justement célèbre.

Mais c'est aussi une vie de travail, ne l'oublions pas, et une vie d'étude. Elle comprend et parle un peu le français et travaille sa diction une heure par jour avec les maîtres les plus réputés. Une autre heure est consacrée à la danse, etc.

Une façon bien agréable de s'instruire, pour Shirley, est de visiter les décors des studios de la Fox Film. Elle apprend ainsi la géographie, et sait reconnaître un rickshaw hindou d'un pousse-pousse chinois. Elle connaît à fond toutes les parties d'un transatlantique — il y en a un, modèle réduit, aux studios — et peut, sans hésiter, distinguer un costume Louis XVI d'un costume Renaissance. Toutes ces connaissances sont évidemment un peu hétéroclites, mais

elles donnent à Shirley des idées générales que n'ont pas les autres petites filles.

La petite vedette jouit d'une santé excellente. Mais, pour veiller sur un bien aussi précieux, deux ou trois spécialistes sont nécessaires. Sa nourriture, l'exercice qu'elle prend, ses conditions de vie sont étudiés soigneusement par ces experts. Ses menus pourraient être le modèle de tous les menus d'enfants. Elle mange beaucoup de fruits et de légumes, et presque jamais de sucre et de bonbons. On l'a habituée à manger lentement et à bien mâcher ses aliments.

Ses sports aussi sont remarquablement dosés. Elle nage déjà très bien pour son jeune âge, et montre quelque intérêt au tennis. Elle apprend à monter à cheval. Mais tous ces sports de grandes personnes ne l'empêchent nullement de se mêler aux jeux des enfants de son âge.

Tous les trois mois, elle subit un examen physiologique complet. Son temps de sommeil et le nombre des bains qu'elle doit prendre ont fait l'objet de calculs savants, et tout a été si bien pesé, en ses moindres détails, que si vraiment Shirley tombait malade, nous devrions désespérer de la science médicale.

Moralement aussi, on a pris toutes les précautions nécessaires pour qu'elle conserve longtemps encore son naturel et sa spontanéité. Elle n'est jamais en contact avec des grandes personnes en dehors des studios, et ses petits camarades de jeux sont toujours soigneusement choisis. Les meilleurs sont les enfants de Harold Lloyd, qui ne sont pas des acteurs, et qui la traitent comme une petite fille ordinaire.

UN FILM D'UNE MINUTE *présentant* DICK POWELL RUBY KEELER

VEDETTES DE "COLLEEN"

SUCCÈS MUSICAL DE WARNER BROTHERS-FIRST NATIONAL

THE SINGING MILLIONAIRE
présentant les Vedettes de "COLLEEN"
SUCCÈS MUSICAL DE WARNER BROTHERS-FIRST NATIONAL



Le Blé Soufflé Quaker a les calories, protéines et minéraux qui font la valeur du Blé entier! La qualité, la saveur croustillante ne peuvent pas s'échapper — la fraîcheur est gardée par le TRIPLE CACHETAGE du Paquet!

GRATIS Photo Statuettes

AVEC DEUX DESSUS DE BOÎTES

Voici ce que les vedettes d'Hollywood signent et adressent à leurs amis!... De grandes photos de luxe découpées et arrangées pour se tenir debout! Imaginez-les sur votre table ou votre bureau. Soyez le premier de votre groupe à vous procurer une série complète de ces bustes uniques de vedettes de l'écran. Rappelez-vous que ces photos ont plus de 7 pouces de hauteur! Voyez la liste ci-dessous de vos vedettes de l'écran et en-



voyez seulement deux dessus de boîtes de Blé Soufflé ou de Riz Soufflé Quaker pour chaque statuette que vous voulez.

SIGNÉES DE VEDETTES DE L'ÉCRAN

HÂTEZ-VOUS METTEZ CE COUPON A LA POSTE

The Quaker Oats Co., Dept. G-66
Peterborough, Ont.

Veuillez m'envoyer des photo-statuettes des vedettes indiquées ci-dessous. J'inclus deux dessus de boîtes de Blé Soufflé ou de Riz Soufflé Quaker

- | | |
|--|--|
| ☐ Binnie Barnes | ☐ Buck Jones |
| ☐ Joan Bennett | ☐ Ruby Keeler |
| ☐ Joan Blondell | ☐ Carole Lombard |
| ☐ George Brent | ☐ Fred MacMurray |
| ☐ James Cagney | ☐ Dick Powell |
| ☐ Claudette Colbert | ☐ George Raft |
| ☐ Gary Cooper | ☐ Randolph Scott |
| ☐ Bing Crosby | ☐ Margaret Sullivan |
| ☐ Bette Davis | ☐ Mae West |
| ☐ Marlene Dietrich | ☐ Warren William |

Envoyez 2 dessus de boîtes pour chaque photo statuette désirée.

Nom
Rue
Ville Prov.
Ne manquez pas de bien affranchir votre enveloppe
Cette offre expire le 1 Sept. 1936

CHERCHER LES PAQUETS ROUGES ET BLEUS

SAC INTÉRIEUR CIRÉ

CARTON CACHETÉ

ENVELOPPE EXTÉRIURE CIRÉE



LE RIZ SOUFFLÉ QUAKER EST ÉGALEMENT DÉLICIEUX — ESSAYEZ-LE!

(Suite de la page 16)

faut ! Dame, c'est que les premiers temps on fait des bêtises, vous savez, les femmes comme nous qui n'y connaissent rien ! Figurez-vous, le premier mois, je l'avais brûlée, une fois dans un bain trop chaud... et une autre fois j'avais failli l'étrangler en serrant trop sa brassière. Ici, on m'a appris à faire tout ça comme il faut ! Elles sont si chic toutes ces dames et ces demoiselles... Ah ! c'est pas elles qui doivent être embarrassées quand elles ont des mioches à elles !

Stupidement muette, Régine écoutait. Elle écoutait tout en riant à la petite fille qui, décidément, lui faisait des agaceries... et elle ne s'était pas aperçue qu'on avait ouvert les portes et qu'elle entraînait dans cet antre tant redouté...

Mais tout de suite, avant qu'elle eût pu jeter les yeux autour d'elle, une exclamation amicale l'accueillait :

— Ah ! Régine, par exemple ! Quel bon vent vous amène ?

Effarée, elle considérait avec attention le grand gaillard enveloppé d'une blouse blanche, coiffé d'une drôle de petite calotte qui se penchait vers elle avec un bon sourire.

Il lui semblait bien reconnaître la voix et le regard ; mais sa surprise était telle et aussi l'espèce d'autorité de supériorité dont cet homme en blouse semblait jouir ici, qu'elle hésitait.

Mais déjà le jeune docteur Glorieux, sans lui laisser le temps de placer une parole, l'entraînait un peu à l'écart, et d'un ton joyeux :

— Vous êtes venue voir votre fameux tuteur, je parie, pour tâcher de gagner votre cause ? Et comme vous saviez que je reprenais mon service aujourd'hui, vous êtes venue me rendre une petite visite ! Ça, c'est gentil, par exemple ! Comme vous me faites plaisir !

Interdite, Régine ne trouvait rien à répondre. Était-il possible qu'à la Baule rien n'ait été su au sujet de son brusque départ pour le Mans et qu'on l'ait cru volontaire ? Après tout, cette solution épargnait son amour-propre ! Elle préférait qu'Alain Glorieux puisse croire qu'elle était ici de son plein gré, en mission diplomatique auprès de son tuteur que contraindre par lui. Elle dit donc, d'une façon évasive :

— Mais oui... seulement, un peu plus je ne vous reconnaissais pas ! Que vous êtes drôle en tenue de travail !

Il sourit avec cet éclair très doux de ses yeux gris :

— Vous tombez bien, vous savez, pour voir fonctionner mon organisation. Pensez, j'étais en vacances depuis un mois... Aujourd'hui, tous mes habitués affluent... Vous allez voir comme tous ces braves gens sont sympathiques et... attachés ; mais oui, attachés... Quoi ? Qu'y a-t-il ?

Subitement, le ton avait changé et se révélait impérieux, presque sec, s'adressant à une jeune femme en tenue d'infirmière qui s'approchait comme pour lui parler.

— Docteur, c'est le petit Monnier, vous savez, celui qui a eu de l'entérite... il est là et sa mère a peur que cela recommence... Il...

— Bon, c'est bon, coupa-t-il autoritaire, je viens...

Joyeusement, il se tourna vers Régine qui ne savait toujours quelle contenance tenir, et la prenant sous le bras :

— Venez avec moi, dit-il avec entraînement. D'ailleurs, la pouponnière vous intéressera certainement beaucoup plus que le dispensaire des grandes personnes ! Hein ? Voilà qui va vous passionner, vous, la sportive, de voir fonctionner de près une de ces œuvres sociales qui font si grand bruit

et de la voir... je pourrais presque dire du côté des coulisses !

Elle se laissait faire, étourdie, ahurie ; mais reconfortée un peu de retrouver une de ses anciennes camaraderies dans cette ville où elle se sentait tellement isolée jusqu'ici.

Ils traversaient une grande pièce, sorte de vestiaire qui séparait le dispensaire de la pouponnière. Alain s'arrêta, et, ôtant, d'un geste gamin, le petit chapeau de Régine.

— Par exemple, dit-il, vous allez me faire le plaisir de déposer ici cette "vesture" infectée de tous les microbes de la rue et d'enfiler une blouse pour pénétrer dans le domaine de mes "petits".

Son entraînement si communicatif, sa joie de vivre au milieu de ceux qu'il appelait "ses petits", était telle que Régine se sentait gagnée. Elle accepta en riant :

— Allons-y ! Revêtons l'uniforme !

— Il vous va d'ailleurs joliment bien ! s'exclama-t-il devant le fin visage encadré du voile blanc. Et maintenant, au travail !

Derrière lui, elle pénétra dans la salle blanche, si blanche qu'on en était ébloui. Rien ici ne rappelait l'hôpital. Tout était gai, accueillant, pimpant, depuis ces murs immaculés jusqu'au visage des jeunes femmes vêtues de blanc aussi. Et on se sentait envahi de confiance, joyeuse rien qu'à y pénétrer.

Quelques jeunes mamans étaient déjà là avec leurs tout-petits. Tout de suite, le jeune docteur courut à celle qui attendait derrière Régine, et enlevant dans ses bras la poupée vivante qu'elle tenait :

— Ah ! s'écria-t-il joyeusement avec cet accent de vie intense que jamais la jeune fille ne lui avait connu avant, voilà mon plus bel échantillon ! Mademoiselle Josette, avez-vous encore grossi ? Oui, je sens ça... et vous êtes toujours aussi rose ! Pas encore de dent ? Qu'est-ce qu'elle prend maintenant... Allez, assez rire, à la balance !

Gaîment, presque au vol, il passait le bébé à une assistante qui, rapidement, eût déshabillé le mignon corps potelé pour le poser dans la corbeille de la balance. Intéressé, le docteur suivait le fléau...

— Parfait ! Il faudrait corser la nourriture maintenant... Voyons ces gencives ?

Rapide et précis, il palpa le petit ventre, retroussait les lèvres roses pour scruter la mâchoire, souriait, repassait le corps satiné et rond à l'infirmière pour qu'on le rhabille... et passait à un autre.

Autour de lui, les assistantes s'affairaient, préparaient les enfants, les pesaient, expliquaient aux mères inexpertes comment exécuter les prescriptions du docteur, conseillant certains produits alimentaires.

Régine, les bras ballants, captivée par la vie intense de ce petit coin du monde où chacun s'occupait de tous, ne quittait guère le jeune docteur du regard.

Soudain, il se tourna vers elle, et, avec un bon sourire :

— Ça vous embête, hein, de ne rien faire comme ça ? Vous, la femme d'action ! Eh bien ! donnez-nous un coup de main, ça ne sera pas de trop, car nous sommes débordés ce matin. J'ai une de mes assistantes malades. Voulez-vous prendre la balance ? Cela ne demande pas de connaissances spéciales... Attention au poids juste, hein ?

Un peu effarée, elle prit le poste qu'on lui indiquait, préférant, en effet, n'importe quelle occupation à l'inaction au milieu de toute cette activité. Et, toute la matinée, ce fut l'énoncé mathématique des activifiches qu'on

lui passait en mettant l'enfant sur la balance.

— Gilbert Moni, un mois, sept livres. Suzanne Ollier, six mois, treize livres. Huguette Murgier, quatre mois et demi...

Le monotone défilé était interrompu par les exclamations, les observations du docteur :

— Dix livres à six mois ? Mais c'est insuffisant ! Il a maigri ! Voyez sa fiche ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Il venait bien ce gosse-là ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Effarée, la mère protestait.

— Mais si, je vous dis, il n'a rien, absolument... Alors ? Vous lui avez changé sa nourriture, malgré la chaleur, hein ?

Passionnées, toutes les infirmières s'approchaient et Régine, intéressée malgré elle, attendait aussi la réponse de la mère qui éclairerait le diagnostic du docteur.

Ce fut avec surprise qu'elle entendit la voix d'Alain proférer :

— Ah ! quatre heures. Voici la fin ! Vive la liberté !

Lestement, il se débarrassa de sa blouse, serrait les mains de ses assistantes et, à Régine, toujours silencieuse et interdite :

— Vous êtes prête ? Bon, nous partons ensemble, alors ? Voyons, qu'avez-vous à faire ce soir ? Êtes-vous libre ?

— Je suis libre, dit-elle délibérément, envoyant au diable le programme Lobeau.

— Alors, je vous emmène faire un tour dans la ville ! Je veux vous la faire connaître... car vous êtes pour quelques jours ici, je pense ?

— Heu... Oui, certainement, dit-elle sans mentir.

— Parfait ! On va se revoir. Très curieux, le Mans, vous savez... Mais il est vrai que votre tuteur est mieux qualifié que moi pour vous faire connaître ses curiosités archéologiques.

Elle pensa avec un ricanement intérieur :

— Oui, le dimanche et le jeudi après-midi !

Et elle acheva tout haut, sincère :

— Oh ! vous me connaissez ! Très peu pour moi les conférences savantes. J'aime mieux votre façon directe et pratique de voir les choses...

Le bon sourire plein de confiance revint sur le visage énergique :

— All right ! Donc, en route. Je ne veux d'ailleurs que vous faire connaître quelques petits coins de la Sarthe qui sont parfaitement délicieux ! Mais, dites-moi, nous n'avons pas eu le temps de causer. L'accueil de ce tuteur-ogre, a-t-il été satisfaisant ? Vous a-t-il bien reçue au moins ?

Une légère envie de rire saisit Régine tandis qu'elle répliquait :

— Oh ! à bras ouverts...

— Oui, vous lui avez plu, naturellement ! Et lui, qu'est-ce que vous en pensez ? C'est un homme supérieur, n'est-ce pas ?

Elle fronça ses sourcils, cependant la réponse partit d'elle-même :

— C'est surtout "un homme" ! Et vous savez que, pour moi, ce n'est pas un mince éloge ! Je dirais même, c'est un "monsieur" ! Vrai, Alain, ce tuteur, je le déteste ; mais avec vous, cela fait la seule paire de types remarquables que je connaisse !

— Pas possible ! fit-il mi-rigoureux, mi-sérieux. J'ai l'honneur de vous le dire dans votre estime avec l'éminent historien ? Mais, très flatté...

— Ne riez pas ! C'est plus sérieux que vous ne croyez ! Et vous avez en plus, vous... mon amitié et ma confiance !

Ils étaient descendus maintenant le long de la Sarthe, dans ce coin pittoresque et charmant où la verdure enlance les vestiges de la forteresse gal-

lo-romaine. Isolés du reste du monde, ils se sentaient plus libres. Il pencha vers elle un regard surpris et comme hésitant.

— Mais oui, Allain, dit-elle sincère, vous ne pouvez pas comprendre ; mais ce matin seulement j'ai mesuré, à ma joie de vous revoir dans ce pays hostile et étranger pour moi, l'affection réelle que je vous portais sans le savoir moi-même !

Sans répondre, toujours avec le même regard qui interrogeait et encourageait à la fois, il lui serra simplement la main.

Alors, elle éclata :

— Alain, Alain ! Si vous saviez comme je suis malheureuse !

Avait-il prévu la confiance et choisi ce décor romanesque pour elle ?

Il fit simplement asseoir l'enfant en pleurs qui se confiait à lui sur un banc au bord de l'eau vert émeraude :

— Ma pauvre petite amie !...

Alors, pêle-mêle, dans un désordre effarant, elle lui jeta tous ses malheurs, tous ses griefs, toutes les vexations qu'on lui faisait subir et les mille inventions de son tuteur pour la mortifier.

Il écoutait, compréhensif et apitoyé, une main posée sur l'épaule frêle que secouaient des sanglots contenus. Quand elle se tut, ayant épuisé le chapelet de ses chagrins, il hocha la tête et dit doucement :

— Ma pauvre petite amie ! Qu'allez-vous décider ?

Elle releva, vers lui un regard effaré. Décider quelque chose, elle était bien en état de le faire, vraiment ?

— Cependant, dit-il d'un ton mesuré et doux, cette situation ne peut s'éterniser... Il faut choisir : ou vivre ici en vous pliant au mode d'existence choisi pour vous par votre tuteur... ou le couvent !

Elle frémit toute :

— Vous avez une façon de dire : le couvent ! qui sent le cloître d'une lieue ! Voyons, il ne s'agit pas d'un enterrement inexorable, Alain ! Ce serait, sans doute, une sorte de pension de famille pour jeunes filles étrangères où on demeure indépendante tout en...

Mais il secouait la tête doucement :

— Nous ne connaissons pas cela par ici, fit-il. Et comme je gage que votre tuteur veut vous garder à proximité... Je ne connais que quelques établissements très rigoureux, très austères où vous vous sentirez diablement dépaysée et étouffée, ma pauvre Régine !

Elle ploya les épaules :

— Vous êtes encourageant ! — Il vaut mieux envisager les réalités que se leurrer avec de vains espoirs, dit-il fataliste.

— Alors ? Vous me conseillez de rester ici ?

— Vous pensez bien que je me garderais de conseiller jamais rien à une jeune personne aussi décidée et énergique que vous ! A une autre, peut-être, je conseillerais, en effet, entre deux maux de choisir le moindre et d'adopter cette solution, mais...

— Mais ?

— Mais, il ne faut pas se le dissimuler, cela comporterait nécessairement votre capitulation ! Oui, vous vous rendez compte que cette opposition, cette espèce de sabotage du programme Lobeau, comme vous dites, ne peut se prolonger ? Vous ne pourriez vivre ici sans trop souffrir qu'en acceptant justement les distractions relatives que ce programme vous offre...

— Jolies distractions ! — Ma petite, on se distrait toujours en apprenant quelque chose ; même si ce quelque chose vous déplaît ! D'ailleurs, vous pourriez opter, je pense, pour une sorte d'études

au détriment des autres, sans que M. Lobeau puisse y trouver un inconvénient? Pourquoi ne demandez-vous pas à venir au dispensaire chaque matin? On travaillerait ensemble et vous ne vous ennuierez pas, je vous le jure bien!

Il la vit troublée, hésitante; alors, ne voulant pas forcer la victoire, il parla d'autre chose.

— Vous voyez comme ce coin sarthois est charmant! Il faudra que je vous fasse connaître la maison de la reine Bérengère sur laquelle circulent ici toutes sortes de légendes...

— Cette Bérengère, c'est...?

— L'infante de Navarre qu'épousa Richard Cœur de Lion à Limisso, en Chypre, comme il se rendait en Terre Sainte! Cette Bérengère vécut longtemps en Palestine, puis, après la mort de Richard Cœur de Lion, elle revint en France finir ses jours au Mans... elle y apportait un parfum d'exotisme et de chevalerie qui embaume tout le passé de notre ville.

— Mais, fit-elle, admirative, vous êtes presque aussi savant que mon tuteur!

— J'aime cette ville... et ce que j'aime je veux le connaître!

Elle secoua la tête avec entêtement:

— Je ne crois pas que jamais j'aimerais cet endroit où on me force à vivre malgré moi!

— Qui sait! dit-il doucement.

Et lui tendant la main:

— En tout cas, à demain! dit-il avec énergie comme pour chasser toutes ses hésitations.

VII

— EH BIEN! ma chère pupille, voici un savarin parfaitement réussi, il me semble! Vous devenez un as en pâtisserie... vous m'en voyez charmé, aimant beaucoup les bonnes choses!

— Tiens! fit-elle, moqueuse, je croyais que votre ordinaire était fort simple?

Mais rien ne démontait Maxime Lobeau. Il riposta toujours avec sa courtoisie raffinée:

— Avant votre venue, certes. Mais il m'a bien fallu apprendre à goûter les sucreries et à les apprécier puisque, de votre côté, vous consentiez à apprendre leur confection!

Car, ainsi que l'avait conseillé Alain, l'espèce de sabotage, d'opposition de Régine au "programme Lobeau", n'avait pu tenir plus de deux semaines! Il était impossible à la fille intelligente et active qu'elle était de se confiner dans l'inaction... même par esprit de révolte. Peu à peu, elle avait fait ce qu'on lui demandait... tout d'abord "pour faire quelque chose"... et ensuite parce qu'il lui était impossible de ne pas aimer ce qu'elle faisait.

Par gourmandise peut-être, elle était devenue pâtissière hors ligne. Par énervement, elle avait appris à ses doigts à pousser l'aiguille... Par tendresse, par dévouement, par goût inné... elle s'était attachée plus qu'à toute autre, à sa tâche de la pouponnière!

Et maintenant c'était son but, sa récompense de tous les autres efforts que ces heures passées aux côtés du jeune docteur Glorieux, penchée sur les corps fragiles et dodus, sur les minois souriants ou grimaçants auxquels bien vite on s'attache!

Maladroite les premiers temps devant ces boules de chair fondante qui semblent toujours échapper aux doigts craintifs qui les serrent, Régine, bientôt, s'était accoutumée au délicieux maniement des petits êtres si doux!

Les baigner, les habiller, jouer avec eux dans les parcs blancs de la nur-

sery où on gardait ceux dont les mères travaillent, était devenu, pour elle, si naturel et instinctif qu'on l'eût bien surprise en lui disant qu'elle n'avait pas fait cela toute sa vie.

A Mlle Grénétier qui s'extasiait, elle répondait d'un ton bourru qui voulait masquer son émotion:

— Oui, j'aime les petits... tous, sans exception! Je me sens pour eux une âme universelle et inépuisable! Que voulez-vous, ma bonne Grénétier, j'étais une mère Gigogne sans le savoir!

A vrai dire, le résultat dépassait les espérances de Maxime Lobeau. Prenant son parti de l'aventure ou plutôt du manque d'aventures, l'activité de Régine s'était jetée à corps perdu dans ses nouvelles occupations. Peut-être la direction, imperceptible à force d'adresse, que lui indiquait Alain Glorieux y était-elle pour quelque chose; mais jamais on eût pu espérer faire aussi rapidement de l'indépendante sportive une femme d'intérieur et une infirmière aussi accomplie!

Et la bonne humeur avec laquelle maintenant elle acceptait ce changement de vie n'était pas pour rien dans la satisfaction de Maxime Lobeau. Cependant ce soir, pendant tout le dîner, sa pupille s'était montrée un peu morose. Il s'en était aperçu et, légèrement, avec infiniment de tact, il tentait de ramener sur son visage l'expression enjouée à laquelle il était accoutumé maintenant.

— Vous êtes allée à la pouponnière, aujourd'hui? demanda-t-il sachant que c'était maintenant le sujet le plus intéressant pour sa pupille.

— Oui, dit-elle du bout des lèvres.

— Vos "petits" sont tous en forme?

— Il y a la petite Morand qui me donne du tourment! Je ne sais pas ce que ça veut dire; mais il paraît que cette gamine ne peut supporter la farine lactée... c'est extrêmement rare. Il faudra que j'en parle au docteur.

En dodelinant la tête comme quelqu'un qui pense à toute autre chose, il fit distrairement:

— Oui...

— J'ai peur, continua-t-elle avec sérieux, que cela tourne en entérite, vous comprenez... et avec les petits, c'est toujours grave... Enfin, je verrai avec Alain...

Cette fois, il eut l'air d'entendre et, un peu sèchement:

— C'est le docteur Glorieux que vous voulez dire?

Elle le regarda de travers:

— Naturellement... Vous savez bien que c'est un ancien camarade...

Mais, nerveusement, son tuteur coupait déjà:

— Peut-être... En tout cas, sa situation ici ne souffre guère cette familiarité de la part d'une... d'une... personne qui a des rapports avec lui... des rapports... en quelque sorte professionnels!

Il cherchait ses mots et cela lui était si peu habituel que, surprise, Régine leva la tête.

— Oh! soyez tranquille... là-bas je ne l'appelle que docteur!

— Eh bien! il me semble que ce serait une excellente habitude à garder dans la vie courante?

Et tandis qu'elle le regardait avec des yeux arrondis, il expliqua non sans une sorte de gêne:

— Oui, vous n'êtes pas encore habituée à la vie de province, ma chère enfant. On est forcément plus... plus enclin à tirer des déductions de toutes choses qu'à Paris et surtout dans le milieu où vous évoluez.

— Oh! certainement, dit-elle sèchement à son tour. Ainsi, savez-vous ce qu'on a inventé, dimanche, sur les Jacobins à notre propos?

UN Bon temps POUR UN LIFE SAVER

"LES ENFANTS
LES AIMERONT"



Ne manquez pas d'avoir des Life Savers... lorsqu'ils vous recevront à la porte. Tout saveur sera bien reçue, mais la plupart des enfants aiment Wild Cherry. Sa douce et délicieuse saveur rendra les enfants heureux et sages... toute la soirée.

Rappelez-vous que s'il n'y a pas de trou ce n'est pas un Life Saver!



P.S. N'oubliez pas d'essayer la dernière sensation savoureuse de Life Savers. Cinq fameuses saveurs de fruits frais... dans un même paquet. Demandez FIVE FLAVOR Life Savers au prochain comptoir de bonbons.

Cette Réelle
Saveur de
Hollande
40 ONCES,

\$2.65

GIN 26 ONCES, FLACON PLAT,
\$1.90 85¢
de KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande — Maison fondée en 1695, 149F

EN VENTE AU
CANADA DEPUIS
PLUS DE 100 ANS

COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM, 50 cents pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom

Adresse

Ville

Prov.

Poirier, Bessette & Cie, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.



— A notre propos ? répéta-t-il stupéfait.

— Oui, enfin à propos de ma présence sous votre toit... Eh bien ! les fines observatrices ont décidé qu'elle devait déceler des fiançailles cachées ! C'est charmant !

Il la regarda un instant avec surprise, puis il s'exclama et son ton enjoué contrasta avec l'amertume des paroles de la jeune fille :

— Des fiançailles entre nous... Vous et moi ? Oh ! que c'est curieux !

Froidement, rageuse, elle protesta :

— Curieux ? Je me demande bien pourquoi ?

— Mais, fit-il toujours gaiement, parce que ce penchant de l'espèce humaine à marier ensemble tous les échantillons des deux sexes qui se coudoient est infiniment réjouissant !

Elle haussa les épaules :

— Oui, enfin, quand il s'agit de vous, il vous est infiniment plus indifférent que je sois compromise que s'il s'agissait d'un autre !

— D'un autre ? Et de quel autre ?

— Mais, du docteur Glorieux, par exemple... dont vous me parliez tout à l'heure ?

Un instant, Maxime Lobeau resta silencieux. Tout le visage envahi par une rêverie soucieuse. Enfin, il leva les yeux et déclara :

— Evidemment !

— Je ne vous le fais pas dire !

— Evidemment, reprit-il comme quelqu'un qui pèse ses mots ; parce que lui serait incapable de réparer le dommage que cela peut vous causer.

Il laissa tomber un silence pendant lequel Régine le considéra, effarée, les yeux fous, puis il acheva lentement :

— Tandis que moi je ne demanderais pas mieux !

Comme quelqu'un qui comprend mal, elle répéta :

— Vous ne demanderiez pas mieux de... de quoi ?

— Mais, de réparer dans la mesure où cela vous conviendrait, le tort que tels clabaudages pourraient vous causer, ma chère Régine.

— Excusez-moi, mais... je ne vois guère comment

Il se leva et sa haute stature se développa dans toute sa virile élégance :

— En vous épousant, si tel était votre bon plaisir, mon enfant.

Le ton, volontairement badin excluait toute idée de gravité.

Elle cilla et dit, avec gaieté, elle aussi :

— C'est très aimable à vous ; mais nous n'en sommes pas là, heureusement. Les commérages m'importent peu et, d'ailleurs... je crois avoir trouvé le meilleur moyen pour y échapper !

Une ombre imperceptible avait glissé sur le visage de l'historien. Il toussa légèrement et questionna d'un air intéressé :

— Voyons, ce moyen ?

— Eh bien ! voilà ! Jadis, vous m'avez reproché, mon cher tuteur, de risquer et ma vie et ma fortune sans but alors que je pourrais les employer toutes deux beaucoup mieux et pour des causes sacrées. Vous aviez raison ! J'ai compris le reproche comme j'ai compris l'enseignement que vous avez voulu me donner. Aujourd'hui, après l'apprentissage que vous m'avez imposé, je trouve une occasion unique d'utiliser cette fortune, mon énergie, mon goût du risque et de l'aventure, et les connaissances que vous m'avez obligée d'acquérir... pour le bien de l'humanité. Je ne doute pas de votre consentement, mais c'est surtout votre approbation que j'espère !

Lentement, le visage de Maxime Lobeau s'était rembruni. Les sourcils froncés, les bras croisés, il s'assit comme pour écouter un plaidoyer :

— Voyons, au fait ? De quoi s'agit-il ? demanda-t-il sèchement.

Régine s'assit, à son tour, avec aisance :

— Mon cher tuteur, vous n'êtes pas sans savoir qu'une épidémie de typho-bacillose sévit actuellement en Indochine, décimant surtout les Européens et particulièrement les enfants de ceux-ci... Les pauvres petits meurent comme des mouches. Les médecins manquent, les infirmières aussi... Ce qu'il leur faut comme principale médication, c'est un dépaysement aussi rapide que possible. Les arracher à ce sol meurtrier, à ce climat pernicieux. Mais les paquebots obéissent à des horaires... Ce qu'il faudrait, ce sont des éditions multiples du navire-hôpital envoyé par la ville de Lorient. Seules les initiatives privées peuvent arriver à ce résultat magnifique. Si l'Etat s'en mêle, ce sera prêt dans deux ans... et il ne faut pas attendre deux mois ! Comprenez-vous, mon cher tuteur, il y va de centaines de petites vies humaines...

Nerveux, il la coupa, ce qui ne lui arrivait jamais :

— Enfin, où voulez-vous en venir ?

— A ceci : Il y a ici des dévouements qui ne désirent que s'employer. J'ai réuni un faisceau de bonnes volontés qui me permettrait de transformer la Nèva en ambulance rapide d'ici quelques jours. Pourquoi ne m'emploierais-je pas, ainsi que ma fortune, à cette œuvre ?

— Pardon ? fit-il avec effort. Vous voulez... partir là-bas ?

— Parfaitement, en qualité d'infirmière à mon bord.

— Vous ne pensez tout de même pas être capable de diriger cette expédition ? dit-il froidement, cinglant.

— Oh ! non ! J'emmène des infirmières plus qualifiées que moi et surtout nous aurons la chance d'être dirigées par l'intelligence audacieuse du docteur Glorieux.

Cette fois, il éclata violemment :

— Le docteur Glorieux ! J'attendais le docteur Glorieux !

— Dame, fit-elle interloquée, vous m'avez défendu de l'appeler Alain !

— D'abord, je ne vous ai rien défendu du tout ! Ne déformez pas mes paroles, s'il vous plaît !

— Mon tuteur, je ne vous reconnais plus !

— Et moi, je vous reconnais bien, toujours la même, malgré mes efforts, ne songeant qu'à chercher le risque, l'aventure... avec le besoin d'étonner les foules, de forcer l'admiration !

— Voyons, voyons, fit-elle interdite ; vous m'avez mal comprise ! Il ne s'agit pas, cette fois, d'une croisière de plaisance : mais plutôt d'une croisière pour l'enfance souffrante... Rien que le nom du docteur Glorieux...

— Rien que ce nom est bien fait pour m'opposer irréductiblement à ce projet, justement... Que veut-il cet homme, que fait-il, si ce n'est chercher à vous accaparer, à vous enlever à votre milieu social, à ceux qui s'intéressent à vous ? Tout Glorieux qu'il est, il cherche à se tailler une gloire dans votre fortune, votre cher docteur... voilà tout !

— Oh ! dit-elle suffoquée, Alain est incapable...

— Mais savez-vous seulement ce dont il est capable ? cria Maxime, absolument démonté. Savez-vous seulement que cet "être abominable" qui avait vendu votre projet... celui qui m'a averti que vous vouliez aller au Groenland et qui m'a conseillé de m'y opposer... c'est lui ?

— Lui ?

— Oui, il était convenu que le secret de son intervention serait gardé ; mais je vois clair dans son jeu, maintenant... et je n'ai plus de ménagements à garder.

Effarée, tremblante, Régine répétait :

— Lui ? C'est lui ? Oh ! il a fait ça ! Il a fait ça...

Et, sans ajouter un mot de plus, elle courut s'enfermer dans sa chambre.

VIII

TOUTE la journée, Régine fut occupée et soucieuse. Prétextant une migraine terrible, elle évita de se retrouver en face de son tuteur qui, de son côté, semblait particulièrement absorbé.

L'excellente Mlle Grénétier, habitée à une atmosphère plus sereine, se demandait avec angoisse comment tout cela finirait, lorsqu'elle vit paraître son élève, chapeauté et gantée à l'heure où elle se rendait au dispensaire chaque jour.

Perdue en conjectures, elle la regarda s'éloigner dans la rue de la Préfecture avec cette élégance de marche, ce balancement souple et retenu qui faisait sa silhouette si gracieuse.

— Où va-t-elle, seigneur ? Où peut-elle aller ?

C'est qu'elle la connaissait assez pour tout redouter après la révélation que son tuteur lui avait faite de la petite trahison d'Alain Glorieux !

Cependant, malgré toutes ses craintes, c'était bien au dispensaire que Régine se rendait, simplement, comme de coutume.

Tout l'après-midi, elle y fut soucieuse et préoccupée, accomplissant sa tâche dans la nursery sans l'entrain habituel, à tel point que la petite Simone, un adorable bébé de dix-huit mois, tout blond et rose, lui en fit le reproche.

— Tu ris pas, mazelle ? Ris, dis... Ris...

Essayant de chasser sa préoccupation, Régine secoua la voile blanc qui encadrait son fin visage ; mais le souci restait marqué en deux rides profondes entre ses yeux bleus. Alors, la bambine voulant effacer à tout prix cette marque pénible, se hissa sur la pointe de ses petits pieds et mit un gros baiser bien sonore sur le front de la jeune nurse.

— Là ! Plus de chagrin, mamzelle ! Ris...

Touchée, bouleversée, Régine enleva la petite dans ses bras :

— Oh ! mon cher petit ange ! murmura-t-elle d'une voix étranglée. Tu vois, je ris...

Mais, tenace comme les tout-petits, l'enfant éloignait à deux menottes, le visage qui se pressait dans son cou :

— Pas vrai ! Tu pleures... C'est chaud, là...

Elle désignait son petit cou où, une à une, les larmes avaient glissé tièdes et amères et le visage qu'elle montrait à tous, d'un air navré, en était encore sillonné.

— Vous pleurez, Régine ?... Qu'y a-t-il ?

Elle tressaillit, honteuse, à la voix du docteur qui arrivait à cet instant et, posant précipitamment l'enfant, elle chercha à s'esquiver.

— J'ai baillé, simplement... et puis je suis enrhumée...

Déjà, elle ravalait ses larmes, dominant sa faiblesse passagère.

— Vous, dit Alain en la retenant par le bras, vous avez quelque chose ? Trop de fatigue, peut-être ? Vous ne comptez jamais avec vos forces...

— Oui, fit-elle avec un peu d'égarement. J'ai mal à la tête !

— Eh bien ! sortons. C'est l'heure. L'air vous fera du bien...

Elle le regarda bien droit dans les yeux.

— J'allais vous le demander. J'ai besoin de vous parler, Alain.

Dehors, il ne sollicita pas la confiance. Lentement, il régla son pas sur le sien et se laissa conduire.

C'était le commencement d'octobre, et le jour commençait déjà à déchoir dans une gloire pourprée. Doucement, Régine l'entraîna à travers toute la ville, comme si elle voulait repasser avec lui partout où leurs promenades les avaient entraînés jusqu'ici.

Dans le vaste mélancolique du couchant, elle revit les vieilles murailles de la forteresse gauloise, traversa les "Jacobins", cette promenade historique où, sur la piste et les degrés herbus d'une ancienne arène, les potins s'échangent le dimanche autour du kiosque à musique... elle revit la délicieuse fontaine autour de laquelle se pressent les degrés conduisant à la Cathédrale et à l'Evêché. En haut, son regard erra un instant sur les maisons chenues, polies par le temps, sur l'admirable hôtel où fut transporté l'Evêché, tout ce vieux coin manseau qu'elle aimait passionnément pour le parfum d'histoire qui s'en dégage.

Son visage, rosé par les lueurs du couchant, avait une tristesse mélancolique d'adieu. Silencieux, Alain la regardait sans oser lui parler.

Doucement, elle poussa un des lourds vantaux de la porte de la cathédrale et pénétra dans l'ombre fraîche.

— Je voudrais, expliqua-t-elle alors, seulement, en se retournant pour l'inviter à la suivre, revoir la pierre tombale de la reine Bérengère.

Toujours en silence, il la suivait et soudain dans la paix impressionnante des voûtes si hautes, qu'elles semblaient s'élever directement vers l'infini, il lui sembla que le bruit discret des petits talons de Régine était celui des battements de son cœur et qu'il retombait sur lui, Alain, comme pour le marteler cruellement.

Et, soudain, cet homme si calme et si résolu, ne fut plus maître de ses nerfs. Comme elle s'immobilisait devant la dalle de pierre où Bérengère repose dans ses habits de pierre si intacts qu'ils semblent éternels, il posa brusquement sa main sur le bras de Régine.

Saisie, arrachée à sa contemplation, elle se tourna vers lui :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien. Partons ! fit-elle l'esprit en déroute.

Sans explications, elle se laissa guider vers la sortie qu'on apercevait à peine dans l'ombre épaissie maintenant. Comme ils sortaient, les premiers coups de l'Angelus tintèrent et ce fut, pour Alain, comme une délivrance.

A grands coups, comme un asphyxié qui renaît, il aspira, avec l'air léger du soir, la mélodie de foi, d'amour et de confiance qu'exhalait là-haut, l'âme vibrante des cloches.

Il revenait à la vie après avoir eu, dans cette ombre, devant le tombeau de la reine d'antan, l'impression atroce que Régine, elle aussi, mourait pour lui à jamais.

Repris par son énergie et sa vigueur, il se ressaisit et, prenant le bras de la jeune fille :

— Venez, dit-il, dirigeant leur promenade à son tour.

Lentement, comme à regret, elle descendait contre lui les degrés qui l'éloignaient du vieux Mans, et elle soupira soudain :

— Cette Bérengère... je pensais devant son tombeau, tout à l'heure, combien sa destinée avait été plus douce que la mienne... Après une vie comblée d'aventures et d'amour, elle était venue se fixer dans cette ville pour pleurer la perte de son unique tendresse. Et elle a pu y mourir, comme elle le souhaitait...

Un peu plus loin, elle murmura encore :

— Moi aussi, je m'étais mise à aimer tendrement votre ville et je rêvais d'y revenir après la belle aventure qui nous tente, comme au havre de paix et de repos... et voilà qu'il me faut perdre cet espoir !

Doucement, se penchant vers elle, il demanda :

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Je suis à la veille d'une rupture totale avec mon tuteur, Alain.

Comme une objection prévue, il avança :

— Il réprouve notre projet en Indochine ? Il s'oppose à votre départ ?

— Absolument et avec une violence inouïe. Mais comment aviez-vous deviné cela, vous ? Cette entreprise me semblait à moi combler, au contraire, tous les desirs de cet homme intelligent et dévoué...

— Pauvre petite ! dit-il mélancoliquement. Vous n'avez donc pas compris ?

— Compris, quoi ?

— Mais que ce qu'il réprouve ce n'est pas le projet en lui-même, mais votre départ ! Votre éloignement de lui ! Maxime Lobeau ne veut pas que vous partiez, que vous le quittiez, comprenez-vous, maintenant ?

Il avait parlé avec une violence contenue, elle leva vers lui un regard effaré :

— Vraiment, Alain, je... je...

Mais soudain, comme dans un éclair, elle revit le visage de Maxime Lobeau, la veille au soir ; elle entendit à nouveau sa voix, et surtout, elle se souvint de ce qu'il lui avait dit, de ce qu'il lui avait offert pour calmer les commérages possibles...

Elle baissa la tête. Elle comprenait :

— Ce n'est pas une raison, dit-elle comme se répondant à elle-même, pour vouloir m'empêcher de partir !

Ils étaient arrivés maintenant à l'endroit où il l'avait conduite le premier soir. Là, où les berges de la Sarthe sont poétiquement envahies de verdure câline au pied des vieux remparts. L'étroit ruban d'argent luisait à leurs côtés. Tout semblait immobile et en attente. Alain dit les mots qui lui brûlaient les lèvres :

— Ce n'est pas une raison, parce qu'il vous aime, pour vouloir vous retenir près de lui ? Pour vous empêcher à tout prix et par n'importe quel moyen de vous en aller, de vous exposer ? Mais, c'est la seule et l'unique, au contraire...

Sous le bras du jeune docteur, le bras de Régine s'était mis à trembler.

— Vous... vous croyez ? demanda-t-elle avec effort.

— Mais j'en suis certain, dit-il avec passion. Un grand auteur a nettement défini l'amour ainsi : le besoin continu de la présence d'un être ! Oui, l'amour véritable, c'est le besoin perpétuel et tenaillant, cette soif de la présence, de la voix... cette horreur de l'éloignement, de l'absence.

Ils étaient devant le banc où elle avait sangloté le premier soir.

Soudain, elle quitta son bras, et, droite devant lui, elle demanda d'une voix tremblante en regardant son visage :

— Alain !... Pourquoi avez-vous voulu m'empêcher de partir au Groenland, il y a trois mois ?

Sous le regard soudain clairvoyant il perdit la tête, inclina le front honteusement, et d'une voix imperceptible, murmura seulement :

— Oui !

IX

COMME il avait la tête inclinée, il ne vit pas son geste éperdu et il sentit seulement deux bras tendres noués

à son cou, tandis que la tête confiante roulait sur son épaule.

Eperdu de joie, il étreignit le petit corps confiant qui avouait sa défaite :

— Chérie ! Chérie ! Est-ce vraiment possible ? Vous aussi ?

Elle soupira au milieu de larmes et de sourires :

— Je ne savais pas, je ne savais pas... Comment aurais-je pu savoir ? C'est si nouveau et merveilleux...

Mais hier, quand mon tuteur m'a révélé votre intervention pour empêcher mon départ, j'ai été inondée comme d'un espoir fou, puis d'une grande crainte ! Et j'ai compris que je ne pouvais plus que vous haïr... ou vous aimer !

— Mon cher amour !

— Méchant, soupira-t-elle, pourquoi ne pas avoir parlé ! Cela aurait empêché bien des choses...

— Non, dit-il tout bas, vous étiez trop riche pour moi, Régine.

Quelques moments plus tard, comme ils se dirigeaient bras dessus, bras dessous, vers la demeure de Maxime Lobeau, Régine exprima sa dernière crainte :

— Et s'il ne veut pas, Alain ! Il en a encore le droit pendant deux ans.

Mais Alain secoua la tête doucement :

— Je n'ai pas peur ! Un homme de sa trempe, de son âge surtout, ne subit pas honteusement l'amour. Il le supporte, lorsque celui-ci fond sur lui à l'improviste : mais il est impossible qu'il se laisse conduire par lui à des bassesses... Au contact de votre jeunesse, de votre charme et de votre beauté, il a pu être troublé, ébloui... C'est comme un enchantement... qui cesse lorsque la baguette de la fée se lève... Quand votre regard se sera détourné de lui, il sera exorcisé !

Tendrement, elle se serra contre lui :

— Mais vous, Alain, n'espérez pas l'exorcisme... Pour vous la baguette de la fée veillera à ce que l'enchantement dure toute la vie...

— Et toute l'éternité ! murmura-t-il sur ses lèvres.

X

DANS le cabinet de travail où Maxime Lobeau peinait sur un chapitre de son histoire des Bagaudes aux premières années de l'ère chrétienne, Mlle Grénétier fit irruption, rayonnante :

— Monsieur ! Monsieur... le jeune docteur Alain et la petite viennent de rentrer... ils voudraient vous parler parce qu'ils viennent de se fiancer !

Il se dressa violemment, reculant son fauteuil ; mais la vieille gouvernante poursuivit en joignant les mains avec une face extasiée :

— Ma petite, fiancée ! Enfin, une vie normale, régulière... Finies les excentricités et les folies maintenant qu'elle va avoir un mari, un foyer, des enfants !... Quel bonheur !... Croyez-vous, monsieur, quel bonheur !

En silence, un instant, Maxime écouta dans son cœur troublé, l'écho de ces paroles de véritable tendresse. Oui, maintenant, au moins, elle ne songerait plus à partir, à risquer sa vie... elle serait heureuse !

Qu'importait le reste ?

Il inclina un peu la tête :

— Oui, vous avez raison, mademoiselle Grénétier, dit-il lentement, pour nous deux qui l'aimons, c'est un grand bonheur !

Et allant ouvrir lui-même la porte à deux battants :

— Entrez, mes enfants, dit-il généreusement.

LÉO DARTEY



L'AGENT DE CIRCULATION :

"Passez Sweet Caporal. Vous êtes l'élue du peuple!"

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."—Lancet



NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies

175 ILLUSTRATIONS

Prix \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent de Paul (Comté de Laval P. Q.)

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province



Bon Marché et Distrayant !

... ce que nos charmantes lectrices nous réclament depuis longtemps : de quoi faire de la broderie et du piqué.



Il nous fait plaisir de pouvoir offrir cette aubaine à toutes les lectrices de notre magazine LE SAMEDI — à toutes sans distinction, abonnées ou non. Une boîte de 800 PATRONS de broderie de tous les genres imaginables, pour 44 cents, — plus 12 cents pour emballage et les frais d'expédition par la poste dans toutes les provinces du Canada.

Un procédé tout nouveau de patrons décalquables à l'eau — et non pas au fer chaud

Tout ce que vous avez à faire, c'est d'appliquer sur votre tissu le dessin que vous voulez décalquer, d'humecter un linge avec une petite éponge et de l'appliquer sur le dos du patron ; ensuite de passer sur ce linge avec le dos d'une cuiller en argent. Le dessin ou motif se reproduit immédiatement sur votre tissu.

Les patrons ordinaires ne servent généralement qu'une fois. Ceux-ci peuvent durer très longtemps et vous servir plusieurs fois. Ces 800 patrons sont présentés sur de grandes feuilles de 24 par 36 pouces.

Nous recommandons tout particulièrement à nos lectrices d'acheter, pour leurs travaux de broderie, les fils à broder et tous autres produits des annonceurs du *Samedi*.

PROCUREZ-VOUS SANS TARDER VOS

800 PATRONS

par la poste ou à nos bureaux

C'est pour répondre aux demandes pressantes de ses nombreuses lectrices que LE SAMEDI a décidé de se procurer ces patrons et de les mettre à la portée de toutes, à un prix vraiment exceptionnel.

Découpez le coupon ci-dessous, que vous présenterez à nos bureaux ou nous expédierons par la poste, avec l'argent.

COUPON À PRÉSENTER

J'accepte avec plaisir votre offre spéciale d'un étui merveilleux contenant plus de 800 Patrons de Broderie, décalquables à l'eau. Cet étui me coûtera 44 cents si je passe le prendre à vos bureaux, avec ce coupon.

NOM

ADRESSE

LOCALITE

Aux personnes qui ne peuvent passer à nos bureaux, nous expédierons ces 800 patrons par la poste, sur réception du présent coupon et de 56 cents, — 44 cents pour les Patrons et 12 cents pour les frais d'emballage et d'expédition.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

NOTRE FEUILLETON

(Numéro 20)

Le Suprême Amour

par Émile Richebourg

Illustration de J. PERRET

— Vous préviendrez la Tamirel.
— Je lui ferai sa leçon, et elle ne bronchera pas.
— Voilà pour la folle.
— Maintenant j'ai autre chose à vous dire.

— J'écoute.
— Il s'agit de Florentin Broussel.
— Ah !
— Cet homme est dangereux ; il se dresse en face de vous autres et de moi-même comme une menace.

— Comment cela ?
— Mourillon, qui lui a rendu autrefois, paraît-il, un grand service, est son ami et il a pris en affection la fille de Mourillon.

— Nous savons cela.
— Oui ; mais ce que vous ignorez et ce que je sais, moi, c'est que Florentin Broussel est immensément riche, et que, grâce à sa fortune, il peut remuer ciel et terre pour arriver à découvrir toute l'histoire du vol de bijoux de la comtesse de Merey. Voyez-vous le danger ?

— Oui.
— Vous êtes sûr de Pignolet, qui s'est vendu dix mille francs ; mais Pignolet est un repris de justice, un malfaiteur de bas étage qui, pour de l'argent, vendrait son père et sa mère. Il a reçu dix mille francs pour vous servir, Jacques ; qu'on lui en offre le double pour vous trahir et il le fera gaiement.

Enfin, Jacques, il ne faut pas laisser à Florentin Broussel le temps d'agir.

— Il n'est pas à craindre en ce moment.

— Pourquoi ?
— Ne vous ai-je pas dit qu'il est en voyage ?

— Il a pu faire un voyage, mais il est revenu.

— Vous êtes sûre ?

— Oui.

— Depuis quand ?

— Je l'ignore ; ce que je sais, c'est qu'il est à Paris.

— Depuis quatre jours, alors, car mardi soir nous sommes encore allés à Saint-Mandé, François et moi, et le Florentin Broussel n'était pas de retour.

— C'est votre camarade François qui a découvert la demeure de Florentin Broussel ?

— Oui, en suivant un jour Mourillon.

— François a examiné la maison, les murs qui entourent le jardin ?

— Il a tout examiné.

— Ne vous a-t-il pas dit qu'il serait facile de s'introduire la nuit chez

Florentin Broussel, si l'on était sûr d'y trouver de l'argent ?

— Oui, il m'a dit cela.

— N'aurait-il pas déjà conçu un plan dans le cas où il y aurait là un coup à faire ?

— C'est sa manie ; il voit toujours ce qui pourrait être fait, mais il en reste là ; François n'est pas un homme d'action.

— Soit ; mais il vous a communiqué ses idées au sujet d'un coup à faire à Saint-Mandé, et il a dû vous faire connaître ses moyens d'exécution.

— Il m'a en effet raconté cela.

— Jacques, je n'aime guère, vous le savez, me trouver avec votre camarade François et moins encore causer avec lui, dites-moi donc vous-même quels moyens il a trouvés pour s'introduire dans la demeure de Florentin Broussel.

Publié en vertu d'un traité avec
La Société des Gens de Lettres.
Commencé le 22 décembre 1935.



NITICKS VIT L'IMPÉRATRICE...

—D'après lui, rien ne serait plus facile, les caves ayant une porte extérieure derrière la maison. On pénétrerait d'abord dans le jardin, en escaladant le mur qui n'est pas très élevé, et on s'introduirait ensuite dans la cave après en avoir croché la porte.

Une fois dans le sous-sol, on allumerait une bougie filée, et, l'ayant trouvée, on monterait l'escalier conduisant à la porte intérieure de la cave, qu'on ouvrirait avec un passe-partout, si elle se trouvait fermée à clef. Tout cela pourrait se faire sans bruit et sans attirer aucunement l'attention de la servante, une femme âgée qui couche au rez-de-chaussée, dans une chambre contiguë à la cuisine.

On entrerait dans la cuisine, puis dans la chambre de la femme, et, avant qu'elle ait eu le temps de

pousser un cri, on se jetterait sur elle, et comme on aurait des cordes dans ses poches, en un clin d'œil elle serait bâillonnée, garrottée, mise dans l'impossibilité de crier, d'appeler et de sortir de sa chambre où, d'ailleurs, par surcroît de précautions, on pourrait l'enfermer à double tour.

Alors, me disait François, on n'aurait plus qu'à se promener tranquillement, comme chez soi, dans les appartements, et à prendre tout ce qu'on trouverait à sa convenance.

Voilà ce qu'il avait combiné, mais quand la vieille servante était seule gardienne de la maison. Maintenant que le maître est revenu, ce ne serait plus la même chose.

— Pourquoi?

— Dame! il faudrait compter avec lui.

(Lire la suite page 28)

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES NOMS DES DIX GAGNANTS SOLUTION DU PROBLÈME No 229

(Problème No 228)

DIX JEUX DE CARTES

M. George Boivin, 3300 Boul. Gouin O., Montréal, P. Q.; Mlle Eugénie Colas Ver-vaecke, 5812, rue Beaulieu, Ville Emard, Montréal, P. Q.; M. Robert Corbeil, 572 Des Forges, Trois-Rivières, P. Q.; M. Jean Thériault, Estcourt, comté de Témiscouata, P. Q.; M. André Blais, Boîte Postale 146, Sorel, P. Q.; Mlle Yvette Michaud, 354, rue St-Laurent, Lévis, P. Q.; Mlle Marie Huguet, Boîte Postale 16, Valleyfield, P. Q.; M. Rodolphe Turgeon, St-Laurent, Ile Orléans, comté de Montmorency, P. Q.; Mlle Jeanne Hébert, Montmagny, P. Q.; Mlle Marie-Ange Houde, 17, rue St-Réal, Québec, P. Q.

L	C	R	I	N	O	L	I	N	E	B
T	U	B	U	N	A	N	I	M	E	F
C	A	L	O	N	D	E	E	F	I	N
P	L	I	S	T	I	N	B	O	L	P
O	N	T	E	L	N	C	R	U	P	O
S	A	C	S	A	S	M	O	U	C	A
T	U	R	C	C	A	N	A	L	B	O
E	C	A	R	T	I	O	N	G	I	L
R	O	S	I	A	G	N	E	L	S	I
I	R	E	A	N	A	S	O	I	S	E
T	E	A	M	E	P	T	R	I	E	S
E	E	P	I	H	U	E	F	E	R	E
A	M	I	F	O	R	L	I	B	L	I
E	N	S	C	O	R	O	L	L	E	A
S	P	O	I	N	T	I	L	L	E	I

LES MOTS CROISÉS DU "SAMEDI" — Problème No 230

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	D	A	M		F	A	I	A	N	C	E		P	A	Y
2	E	M	I	R		S	O	R	I	E		M	A	R	E
3		E	T	A	U		S	U	D		P	A	T	E	
4	O		R	I	V	E		I		P	O	R	T		L
5	C	R	A	N	E		O	T	E		U	N	I	T	E
6	T	A	I	E		E	V	E	N	T		E	N	O	S
7	O	I	L		A	V	E	R	T	I	E		S	U	E
8		E	L	A	T	E	E		A		V	O	T		
9	B		F		H	I				O	S		N		A
10	E	M	U	E		L	A		A	U		A	N	E	T
11	C	A	S	T	E		B	A	U		O	V	A	L	E
12	A	L	E	A		F	R	E	N	E		E	G	A	L
13	R	O	S		O	U	I		E	T	E		E	P	I
14	R	U		O	B	I			A	M	S		S	E	
15	E			F	R	A	T	E	R	N	I	S	E	R	R

(Les réponses seront reçues jusqu'au 8 mai à midi)

NOM (M., Mme ou Mlle) _____

ADRESSE (ou Boîte Postale) _____

VILLE (ou village) _____

PROVINCE _____

Adressez : LES MOTS CROISÉS Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Préjudice. — Poterie de terre. — Terme du jeu d'échec.
2. Titre des descendants de Mahomet. — Sorte de laine d'Espagne. — Amas d'eau dormante.
3. Instrument pour serrer. — Point cardinal. — Pâtisserie.
4. Bord d'un fleuve. — Retrait d'une côte maritime.
5. Boîte osseuse. — Enlève. — Principe de tout nombre.
6. Tache sur l'œil. — Air libre. — Ville de Turquie.
7. Ancienne forme de oui. — Qui a reçu avis (fém.). — Auteur du *Juif Errant*.
8. Ville de l'ancienne Phocide. — Membrane interne.
9. Interjection. — Partie dure du corps.
10. Troublée. — Etang d'eau de mer. — Synonyme de fenouil.
11. Race non mélangée. — Appareil employé au lancement d'un navire. — Courbe symétrique.
12. Hasard. — Genre d'oléacées. — Semblable.
13. Peigne. — Particule affirmative. — Saison. — Tête d'une tige de blé.
14. Ruisseau. — Fleuve de Russie. — Vieillesse. — Pronom personnel.
15. Faire acte de concorde.

VERTICALEMENT

1. Petit cube. — Préfixe. — Signe accidentel de musique.
2. Principe de la vie. — Poisson plat. — Politicien belge né à Ypres.
3. Engins de guerre.
4. Ancien nom des grenouilles. — Lettre grecque. — Métal.
5. Pommade de blanc de plomb. — Ville de Belgique sur la Dendre. — Manguiers du Gabon.
6. Unité de monnaie. — Alarme. — S'éloigne.
7. Une des cyclades. — En forme d'œuf (fém.). — Refuge.
8. Bruit de la bouche. — Fils de Pandion.
9. Habitation. — Greffe. — Fleuve de France.
10. Adjectif dém. — Pièce d'une voiture. — Gros cordage.
11. Insecte hémiptère. — Ville d'Autriche. — Affluent du Danube.
12. Terre calcaire. — Salutation. — Pronom personnel.
13. Traitement au moyen duquel on sépare l'argent du plomb.
14. Unité de mesure. — Exprime l'universalité. — Genre de reptile.
15. Règle. — Qui indique que la chose a été violée. — Lieu où travaillent les artistes.

ULTRA-MODERNE

— J'ai deux cavaliers, ils sont charmants tous les deux et cela me met dans l'embarras pour la question du mariage.

— Tu ne sais pas lequel choisir ?

— Ce n'est pas précisément cela; je les choisis tous les deux mais je ne sais pas lequel je veux épouser le premier.

COMMENT IL COMPREND LA CHOSE

Le juge. — Vous avez donné une volée à votre voisin parce qu'il vous a traité de citrouille à pattes et de petits noms d'oiseaux qui ne vous ont pas fait plaisir, vous avez eu tort; nul n'a le droit de se faire justice soi-même et le juge a seul le droit de punir.

L'accusé. — Je n'en savais rien, Votre Honneur, mais je vous promets que, lorsque mon voisin recommencera, c'est vous que je viendrai chercher pour lui donner la volée.

LE PRECEPTEUR



— Votre fils est assez intelligent, mais affreusement menteur...

— Je sais, il a un peu de moi et beaucoup de sa mère...

ECONOMIE

L'artiste. — Je viens de terminer le tableau de votre femme et je crois qu'il vous plaira; cependant pour que cela paraisse mieux, j'ai bien envie d'ajouter une bague avec un gros diamant au doigt de votre femme.

Le bourgeois. — Pas de ça, mettez-en un tout petit, mes moyens financiers ne me permettent pas les dépenses folles.

L'ADDITION

Un maître d'école enseigne à ses élèves les mystères de l'addition, mais l'un d'eux déclare tout net qu'il ne comprend rien du tout.

— Voyons, dit le maître, nous allons faire une addition ensemble et vous allez voir que ça ira tout seul. Je suppose que votre papa gagne vingt-cinq piastres dans une affaire, dix dans une autre, cinquante dans une autre encore et vingt dans une quatrième; qu'est-ce qu'il aura avec tout ça ?

— Un beau radio.

UNE REPONSE

Le jeune homme. — Moi, quand on me dit une bêtise, je réponds toujours par un mot aimable, tellement j'ai bon caractère.

Le vieillard grincheux. — J'en suis bien étonné car, à votre âge on ne connaît pas encore les belles manières; ainsi, moi, quand j'étais jeune homme j'étais bête comme une oie.

Le jeune homme. — Vous êtes vieux aujourd'hui, c'est vrai, mais vous êtes bien conservé.

SIMPLE ERREUR

Gueulente se réveille un matin avec la bouche pâteuse d'un homme qui ne s'est pas contenté de sucer de la glace la veille; il se lève et prend le miroir à main pour se regarder le visage.

— Diable! dit-il, j'ai grand besoin de me raser, c'est étonnant comme ma barbe a poussé cette nuit!

— Idiote! lui dit sa femme, tu ne t'aperçois pas que tu te regardes dans une brosse à cheveux?

NOS PAGES



— Excusez-moi, chère madame, si je n'ai pas assisté aux obsèques de votre cher mari...

— Ne vous désolerez pas, cher ami, ce sera pour la prochaine fois!

LA DIFFERENCE

— J'ai su que votre cousin s'était présenté aux élections législatives; est-ce qu'il a réussi à gagner son siège?

— Presque; il s'en est fallu d'une seule lettre.

— Comment cela? je ne comprends pas...

— C'est pourtant bien simple; il espérait être député et il a été simplement député.

PROMOTION

Madame appelle sa servante; il faut dire que celle-ci, quoique bonne fille, est d'une maladresse notoire et casse de la vaisselle comme si elle aspirait à être championne dans ce genre de sport. Comme elle vient justement de laisser choir un beau saladier qui s'est brisé en trente-six morceaux, elle se dit qu'elle va recevoir tout autre chose que des compliments. Aussi, elle reste franchement épatée devant le beau sourire que lui fait madame.

— Caroline, dit celle-ci, vous n'avez cassé que soixante-quinze morceaux de vaisselle ce mois-ci, c'est un beau progrès sur le dernier où vous étiez allée jusqu'à cent, j'ai fait le compte exact. Alors, je veux vous récompenser, j'augmente vos gages d'une piastre par mois.

Caroline en est encore plus épatée.

— Seulement, ajoute madame, c'est vous qui paierez désormais toute la vaisselle que vous casserez.

Là-dessus, Caroline a demandé cinquante piastres d'augmentation, mais l'histoire ne dit pas si elle les a eues.

UN PEU DE CHIMIE

— Elève Crétinot, dites-moi ce que c'est que la liquéfaction?

— Sais pas, m'sieu.

— Vous êtes aussi bête que votre nom! la liquéfaction c'est l'état de quelque chose qui devient liquide comme de l'eau, du plomb que l'on fait fondre, par exemple. Avez-vous compris.

— Oui, m'sieu.

— Bon; alors citez-moi un autre exemple?

— Les chagrins, m'sieu.

— Ah ça, vous êtes fou!

— Mais non, m'sieu; les chagrins, ça se liquéfie en larmes.

LES DEUX EXTREMES

Guibollard a une belle propriété à la campagne et il décide d'y mettre un chien de garde; il en achète un, mais la semaine suivante, il revient chez le marchand.

— Je voudrais un autre chien de garde, lui dit-il.

— Un seul ne suffit pas? demande le marchand.

— C'est pas ça, mais on me l'a volé.

Notre homme achète donc un autre chien et cette fois, le marchand le lui a garanti; celui-là ne se laissera pas voler comme une simple poule.

Huit jours plus tard, Guibollard apparaît de nouveau.

— Je voudrais un autre chien, dit-il.

— Il n'est pas bon, le deuxième que je vous ai vendu?

— Au contraire, il est trop bon! Imaginez-vous que cet animal-là ne veut pas me laisser entrer dans ma propriété de campagne!

UN CONSEIL



— Docteur... En quoi me conseillez-vous de me faire faire un dentier?

— En caoutchouc, mon général... Vous ferez moins de bruit en mangeant!

AMUSANTES



— Il donne un million de dot à chacune de ses filles. Ce n'est pas mal. Qu'est-ce que tu en dis ?
— Je dis qu'il y a des cas où la bigamie devrait être permise.

CONSEQUENCE

— Vous me dites qu'il n'y a pas de docteur dans ce pays, mais quand une personne est bien malade, que devient-elle ?
— Elle meurt de mort naturelle, voilà tout.

NOUVEAU METIER

— Il y a longtemps que je n'ai vu votre mari, que devient-il ?
— Il est neurasthénique.
— Mes félicitations, ça doit être un beau métier avec un nom savant comme ça ; gagne-t-il beaucoup d'argent avec ça ?

CE QUI L'EMBETE

Le bonhomme Crapet et sa digne épouse se trouveraient parfaitement heureux en ce bas monde s'il ne manquait pas une chose à leur bonheur : ils n'ont pas d'enfant et cela fait souvent l'objet de leurs conversations. Un jour, madame Crapet n'y tient plus, elle file à la Crèche et en revient avec un joli bébé, une toute petite fillette de trois mois.
— Regarde comme elle est gentille !
— Oui, bougonne le père Crapet, c'est une petite Russe !
— Oui, bougonne le père Crapet, c'est une belle petite fille, mais c'est une Russe !
— Et puis après ?
— Eh bien, plus tard, quand elle parlera, nous allons être obligés d'apprendre le russe pour lui tenir conversation !

LA QUESTION IDIOTE

— L'aviateur Untel n'a décidé ment pas de chance ; il est arrivé déjà plusieurs accidents et ce matin il vient de tomber de son aéroplane à cinq mille pieds de hauteur.
— Le pauvre garçon ! Est-ce qu'il s'est fait mal ?

RAISON FORMELLE

— Prête-moi dix piastres ?
— Pas même cinq cents !
— Tu n'es pas chic ; tu sais bien pourtant qu'on doit s'aider les uns les autres.
— C'est possible mais, malheureusement, tu es toujours du côté des autres.

CE QU'IL DEMANDE

Un quêteux rencontre un couple de promeneurs qui attire son attention. La femme est une grosse comère qui n'a pas l'air commode mais le bonhomme est un petit gringalet à l'air timide et doux qui ne doit savoir rien refuser de ce qu'on lui demande. Le quêteux s'adresse à lui.
— Monsieur, lui dit-il, donnez-moi cinq cents pour aller prendre un verre de bière... euh ! je veux dire manger une "bean" et je prierai pour que vous alliez plus tard au paradis avec votre femme.
— Tiens, mon ami, dit le petit bonhomme, voilà vingt-cinq cents pour prendre la bouteille tout entière, mais prie pour que j'aie au paradis tout seul.

DOCUMENTATION



Lui.— Il y a une quantité de jeunes filles qui hésitent à se marier...
Elle.— Sur quoi vous basez-vous pour dire ça ?
Lui.— Hélas ! Sur mon expérience personnelle, chère amie !

LE SECRET

— Mon amie Jacobinette ? ah, ne m'en parlez pas ! en voilà une à qui il n'y a pas du tout de plaisir à confier un secret.
— Je vois ça, elle ne peut pas le garder pour elle seule.
— Bien au contraire, elle ne le raconte à personne !

LA CHOSE URGENTE

— Marie, le feu est à la maison, sors bien vite !
— Une petite minute, mon chéri, j'essaie mon nouveau chapeau.

LA LEÇON

La maîtresse d'école.— Bob, est-ce que ça serait correct si tu disais : mon petit frère "sont" venu en promenade avec moi ?
Bob.— Non madame.
La maîtresse.— C'est bien ; explique-moi maintenant pourquoi ça ne serait pas correct.
Bob.— Parce que je n'ai pas de petit frère.

POUR VIVRE VIEUX

— Quel est le pays où l'on vit le plus vieux ?
— C'est sûrement en Italie.
— Pourquoi cela ?
— Eh bien, là-bas, tous les gens peuvent facilement aller jusqu'à mille ans (Milan).

CŒUR COMMERCIAL

— Moi, ça me crève le cœur quand je vois des enfants qui marchent pieds nus.
— Vous avez, je le vois, des sentiments charitables.
— Non, mais je suis marchand de chaussures.

LES PETITS PROPOS

Elle (bâillant à se décrocher la mâchoire).— Te souviens-tu du jour où tu m'as rencontrée pour la première fois ? Il n'y a pourtant qu'un an et cela me paraît déjà un siècle !
Lui (avec un soupir).— Oui, je m'en souviens ; le matin même j'avais renversé la salière et passé sous une échelle.



UNE FEMME NE
DEMANDE JAMAIS
CONSEIL À UNE
AUTRE FEMME,
SUR SA TOILETTE,
PARCE QUE L'ON
NE DEMANDE PAS À
L'ENNEMI COMMENT
GAGNER LA GUERRE.

SANCTION TARDIVE

— Le viens de mettre la servante à la porte.
— Qu'a-t-elle fait encore ?
— Cette fois-ci ça dépasse tout ! elle s'est sauvée avec l'argenterie !

MALADIE NOUVELLE

Duchenoque sort de chez le médecin et il a l'air tout bête ; ça ne le change pas beaucoup, il est vrai, mais disons qu'il a l'air encore plus bête que d'habitude. On devine qu'il est plongé dans des réflexions qui ne sont pas couleur de rose et qu'il a quelque chose qu'il ne comprend pas. Il rencontre un ami et il veut lui expliquer que le docteur lui a dit que, s'il ne suivait pas un régime, il serait menacé d'ataxie locomotrice, ce qui est une sorte de paralysie.
— Dis donc, fait-il, je crois bien que le docteur s'est moqué de moi.
— Pourquoi donc ?
— Eh bien, il m'a dit que si je ne suivais pas un régime, je serais menacé d'accident par un taxi et une locomotive.

LE PETIT CURIEUX

Totor est depuis un quart d'heure devant le miroir et sa maman lui demande :
— Si tu veux te regarder, pourquoi fermes-tu les yeux ?
— Tiens ! répond Totor, c'est pour voir la tête que je fais quand je dors.

MOTIF DURABLE

— Vous m'avez demandé un congé le mois dernier sous prétexte que votre vieille tante était morte et voici que vous me donnez encore la même raison !
— Mais, monsieur ma vieille tante est toujours morte.

UNE DEFINITION

— Quand une personne parle seule, comment appelez-vous ça ?
— Un monologue.
— Bien. Et quand ce sont deux personnes qui parlent ?
— C'est un dialogue.
— Très bien ; mais s'il y a quatre personnes ?
— Oh alors, c'est un catalogue.

Un beau choix d'ensembles

8337 — Robe avec gilet. Gr. 12 à 20. Pour un 16 : la robe, $3\frac{1}{4}$ v. de 35" ou $3\frac{1}{8}$ v. de 39". Le gilet, $2\frac{5}{8}$ v. de 35" ou $2\frac{1}{2}$ v. de 39". La robe peut être aussi à jupe très longue, pour le soir. 30 cents.

1993 — Un élégant costume pour gr. 12 à 20 et 40. Un 16 requiert : la robe, $4\frac{5}{8}$ v. de 35", $4\frac{3}{8}$ v. de 39" ou 3 v. de 54". Le gilet : $2\frac{1}{4}$ v. de 35" ou 39" ou $1\frac{1}{2}$ v. de 54". Doublure du gilet : $1\frac{7}{8}$ v. de 35" ou $1\frac{1}{2}$ v. de 39". Ceinture de votre choix. 15 cents.

8343 — Blouse, jupe et gilet pour gr. 12 à 20. Pour un 16 : la blouse, $2\frac{1}{8}$ v. de 35" ou 39", $1\frac{7}{8}$ v. de 54". Gilet et jupe : $4\frac{3}{8}$ v. de 35", 4 v. de 39" ou $2\frac{3}{4}$ v. de 54". 30 cents.

512 — Les nouveaux patrons de tricot et couture. Instructions complètes pour le tricotage et la couture de cette robe. 25 cents.



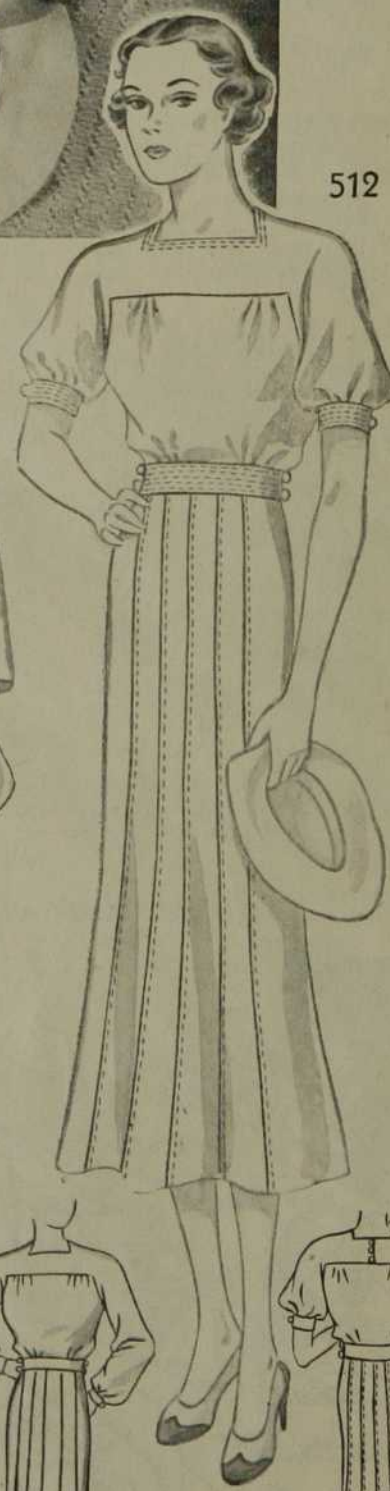
512



1993



8343



8337

PATRONS SIMPLICITY — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante :
PATRONS SIMPLICITY, Département "S", 8368, rue Saint-Denis, Montréal, P. Q.

A TOUTE VITESSE

(Suite de la page 5)

un peu l'harmonie ; le regard naguère rieur, était maintenant profond et résolu... et il constata combien sous ses allures à la fois fragiles et garçonniers, cette petite Parisienne cachait de viriles qualités et de noble pudeur. Car elles étaient légion celles qui n'auraient point hésité à épouser un Ramon, pour conserver leur auto et leurs habitudes. Il se demandait où sa mère avait vu le danger pour lui, en cette enfant.

Elle surprit ce regard trop scrutateur, et lui tendit la main pour prendre congé, mais il ne la prit pas.

— Enfin, lui dit-il, vous ne me paraissez pas trop ébranlée de ce choc ?

— De la pauvreté en perspective ? ah ! non ! Croyez bien que si ce n'étaient les miens, je bénirais les événements qui m'ont valu de mériter ma propre estime.

— Comment cela ?

— Mais dans l'épreuve, on se retrouve ! Avant, avais-je le temps ! emportée par le flot de la vie quotidienne, j'étais Mademoiselle Tout le Monde, ni meilleure ni pire, inutile à souhait ; assez stupide pour me piquer d'originalité, j'aurais épousé un jour un fantoche pareil à moi-même, et nous aurions passé une existence côte à côte, en ignorant si nous avions un cœur... En attendant, je jouis pour vingt jours de ma torpédo, car bien que m'exhaussant à la hauteur des circonstances, je ne vais pas au devant des épreuves. Je n'ai rien de l'ange du sacrifice !

Emilien continuait à regarder Mirande, il croyait la voir pour la première fois. Le petit nuage brique, qu'elle répandait naguère sur ses joues, à Paris, avait fait place aux morsures du soleil. Elle n'était plus la Mirande de Paris, elle n'avait rien d'une Janine de la campagne... Elle était Elle ! Elle, telle qu'il n'avait pas pu la soupçonner, lui, le psychologue, qui se faisait à lui-même l'effet de ce fantoche de l'avenir, qu'elle venait d'agiter à ses yeux.

...Oui, quelques étourdissantes années encore, où l'on se targue de mots, où l'on enguirlande dans de belles phrases, les menues et multiples déchéances quotidiennes, puis, ce serait le mariage de raison, déchéance toute simple, toute nue, celle que le monde accepte comme une solution élégante. Et il serait tout pareil à ces oisifs, ses aînés, qu'il méprisait encore si bien, pour le moment ! "Ni meilleur, ni pire", comme disait Mirande. A moins qu'il ne solutionnât tout de suite avec Janine, ainsi que l'avait escompté sa mère. Il sourit ironiquement. Et comme il se taisait toujours, debout devant la jeune fille, sous la brûlure du soleil de midi, ce fut elle qui tendit la main pour les adieux :

— On brûle ici ! fit-elle.

— En effet, dit-il, et ne quittant pas la main qu'elle lui avait donnée, il se dirigea vers la voiture, qu'il joncha de genêts et il s'installa au volant, tandis qu'il lui désignait la place des fleurs.

Elle ne parut ni surprise ni gênée de ce qu'il vint s'asseoir auprès d'elle, mais à la voix dont il implora : "Mi-

rande !" elle retira sa main très vivement :

— Oh ! non, fit-elle, merci de valoir mieux que les autres, mais je ne veux pas de votre sacrifice !

— Et qui vous dit, folle, que c'en serait un !

— Et puis, ajouta-t-elle, superbe, mon orgueil me défend d'être la faible de nos relations, et tout bas — mon cœur aussi.

— Alors, supplia-t-il, faut-il que je vous dise que vous seule pouvez être la compagne choisie, que vous venez d'apporter en mes ténèbres la lueur qu'attendaient mes latentes aspirations !... Il faut donc que je vous prie de m'aider à m'estimer moi-même ?... Car ce n'est pas la vie qui fut la nôtre que je vous offre, mon amie, c'est le labeur d'un inutile, l'effort en commun, l'existence modeste des êtres qui travaillent. Pour n'avoir pas à vous disputer aux miens, qui ont bâti un mariage à mon insu, je veux vous obtenir par mon travail.

Anxieux, il attendait une réponse, quand il vit Mirande fixer le tournant de la route et pâlir. Dans un amoncellement de volants roses, apparaissait le visage contracté de Janine, encadré avec prétention par une immense capeline souple, ornée de riches brides de velours.

Il comprit aussitôt l'émotion de la jeune fille. Elle craignait l'ombre d'un regret ; elle connaissait si bien la complexité de l'âme moderne, elle qui venait de s'en dépouiller !...

...Cinquante verges à peine les séparaient, alors, sans un mot, tandis que Mirande fixait toujours celle qui s'avançait, Emilien mit le moteur en marche, prit le volant, et vira droit à sa rencontre. A la vue de celui qu'elle cherchait, dans l'auto jaune, elle ne put réprimer un cri de stupeur, mais ayant aperçu "l'infamale créature" à son côté, elle s'imposa une attitude qu'elle jugea la plus digne, et ne réussit qu'à la sévérité comique d'un maître d'école.

— Monsieur Emilien ! savez-vous qu'il est 2 h. 10 ! et le couvert chez nous est mis à midi ! Tout le monde vous attend. Et couvrant Mirande de tout son mépris de provinciale jalouse et bornée, elle ajouta, narquoise : Que faites-vous donc, pour oublier l'heure ?

— Excusez-moi auprès des vôtres, mademoiselle, je rentre à Paris. Ce que je fais : de la vitesse !

La demoiselle en robe rose resta médusée ne comprenant pas qu'un jeune homme du monde put regagner Paris, sans faux-col, en espadrilles ! l'estomac creux... Elle les regarda fuir, scandalisée, sans comprendre.

Sur la route aveuglante de réverbération, l'auto jaune se détachait, éblouissante, pareille à une énorme brassée de genêts d'or, laissant derrière elle un épais nuage de poussière dont elle semblait se voiler par amour de mystère. Elle emportait deux âmes prêtes à se confondre, deux âmes fortes, parce qu'Elles savaient n'être qu'Une, vers les embûches, les épreuves, les parcelles de bonheur, l'Amour... la Vie enfin ! à toute vitesse.

LAURE BASQUE

ESSAYEZ CES

3 raccourcis

DANS LE MENAGE

Epargnez-vous du temps et du travail en protégeant vos planchers, meubles et boiserie avec la Cire Johnson.



1 Un plancher poli à la Cire Johnson est à l'abri de la poussière et de l'usure. Le poli devient dur comme fer.

2 Cirez les tables, bras de chaises et votre poste récepteur. On ne voit aucune marque de doigts ni poussière sur une surface cirée Johnson.

3 Les allèges de fenêtres et les chambranles ne gardent pas la saleté et la poussière si vous les recouvrez d'une couche de Cire Johnson.



N'employez pas les cires communes, sur lesquelles la poussière colle.

Une cire commune, de qualité inférieure, ne vous donnera jamais satisfaction. Exigez la véritable Cire Johnson — la meilleure cire que l'on puisse fabriquer. Elle devient d'un plus beau brillant, dure plus longtemps et protège mieux. Plus jamais d'égratignures ni de taches. Le ménage se fait en moitié moins de temps.

Demandez la grande boîte d'essai de 10¢.

CIRE pour planchers et meubles
JOHNSON

Pâte et liquide



S. C. Johnson & Son, Dépt LS5, Brantford, Ont.

● Ci-inclus 10¢. Veuillez m'envoyer votre grosse boîte d'essai de Cire Johnson et votre intéressante brochure.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____



COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour un an ou 75¢ pour 6 mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90¢ pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée

975, rue de Bullion,

Montréal, P.Q.

Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

— Oui, mais vous seriez deux contre un, et vous seriez armés et il ne le serait pas; car, en admettant qu'il se réveille, entende du bruit, sorte de sa chambre, il ne songerait certainement pas à prendre une arme. François sait-il où se trouve la chambre de Florentin Broussel?

— Oui.

— Le maître couche au premier.

— Eh bien, Jacques, après avoir opéré comme vous venez de l'indiquer, n'ayant plus à se préoccuper de la servante, pourquoi, comme celle-ci, le maître ne pourrait-il pas être surpris dans son premier sommeil?

Jacques, Florentin Broussel nous menace, cet homme peut nous perdre tous; c'est un glaive qu'il tient suspendu au-dessus de nos têtes. Je connais le danger, il est effroyable... Coûte que coûte, à tout prix, il faut, — et le plus tôt sera le meilleur, — mettre cet homme dans l'impossibilité de nous nuire.

— Je crois comprendre, murmura Jacques Vernier, devenu blême.

— Oui, vous me comprenez très bien, Jacques, il faut que Florentin Broussel meure!

— Quoi, vous voulez!... balbutia le coquin.

— Je veux qu'il meure! vous dis-je. Ah! songez-y, Jacques, notre salut est à ce prix! Si nous laissons vivre cet homme il nous briserait... Sa mort nous sauve!

— Tuer, tuer, c'est grave!... Et puis, on peut être pris. Alors, c'est le... c'est le bain à perpétuité ou l'échafaud!

— Ah! ah! vous avez peur!

— Dame! quand on risque sa tête!

Elle haussa les épaules et reprit:

— Il n'y a que les maladroits et les imbéciles qui se laissent prendre.

Voyons, Jacques, est-ce que j'ai eu tort de compter sur vous?

— Non, mais...

— J'ai condamné Florentin Broussel, répliqua Mme Joramie avec une expression féroce, il doit mourir! Débarrassons-nous de cet homme, Jacques. Lui mort, je vous enrichis tous!

Jacques Vernier resta un instant la tête baissée, réfléchissant. Puis, se redressant brusquement, un éclair fauve dans le regard:

— Vous le voulez? fit-il.

— Oui, je le veux!

— Quelle somme donnerez-vous?

— Cent mille francs d'abord, et le double plus tard.

Les prunelles ardentes du complot semblèrent se dilater.

— Je connais François, dit-il; il ne voudra point marcher s'il n'a pas reçu d'avance quelques bons billets de mille francs.

Mme Joramie tira de son corsage un petit portefeuille qu'elle y tenait caché, l'ouvrit et y prit une liasse de billets de banque, qu'elle tendit à Jacques Vernier.

Celui-ci les saisit avidement et demanda:

— Combien y a-t-il?

— Je ne sais pas compter.

Il y avait dix mille francs.

— Vous donnerez tantôt la moitié de ces billets à votre camarade, dit Mme Joramie. Demain, j'apporterai le reste de la somme promise et que je vous devrai, car j'espère bien que notre terrible ennemi n'existera plus.

— Alors, vous tenez à ce que la chose se fasse la nuit prochaine?

— J'y tiens absolument. Je vous le répète, Jacques, il ne faut pas laisser à cet homme le temps d'agir.

— C'est bien.

— Vous prendrez toutes les précautions nécessaires pour réussir; si vous ne réussissez pas, Jacques, si vous ne faites qu'une vaine tentati-

Le Suprême Amour

(Suite de la page 23)

ve, notre péril serait plus grand encore, et, dès demain, peut-être nous serions tous frappés comme d'un coup de foudre.

Tuez cet homme, Jacques, tuez-le! Je vous le dis encore, sa mort est notre salut.

Aussitôt la nuit venue, vous devrez être à Saint-Mandé. Florentin Broussel se couche sans doute de bonne heure; quand vous ne verrez plus de lumière dans la maison, cela vous indiquera que le maître et la domestique se sont couchés; mais ne vous hâtez pas trop; c'est seulement lorsque vous jugerez que l'un et l'autre dormiront profondément que vous devrez pénétrer dans la maison. Comme cela, Jacques, si vous êtes adroits et si vous agissez avec rapidité, non seulement vous surprendrez la domestique dans son sommeil, mais aussi le maître.

présenter à Mme Joramie, qui l'avait gracieusement invité à ses soirées; il était devenu ainsi un des hôtes les plus assidus du salon de l'hôtel Joramie.

Dès lors, sa situation avait rapidement changé; ami de Mme Joramie, recommandé et prôné par elle, en moins de deux ans il avait acquis une grande réputation, et, après avoir vécu pendant vingt ans dans la gêne, il était en train de gravir les échelons de la fortune.

Il reçut Mme Joramie avec le plus grand empressement, et quand elle lui eut dit de quoi il s'agissait et ce qu'elle attendait de lui, il lui répondit avec courtoisie:

— Je suis trop heureux de pouvoir vous être agréable, chère madame; je ne vous demande que quelques minutes pour changer de vêtement, et je suis à vous.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le riche comte de Soleure, habitant son château de Noisy-les-Monts, a épousé une jeune fille sans fortune, mais d'une rare beauté et paraissant douée des plus hautes qualités. Quelques mois s'écoulent à peine que Pierre Valenski, serviteur fidèle, découvre que la jeune comtesse n'était pas la femme sérieuse que l'on croyait. La mère du comte de Soleure, d'origine russe, aux principes rigides et inflexibles, fait à son fils, parti pour un voyage en Russie, cette terrible et navrante révélation, jure de la démasquer et d'être pour elle sans pitié. Pour oublier ses misères morales le comte décide de voyager. Quelque temps après il reçoit la nouvelle de la mort de sa mère.

D'autres personnages entrent en scène qui, découragés de la vie, veulent mettre fin à leurs jours. La Providence permet qu'ils ne puissent exécuter leurs desseins. Grâce à l'aide d'un protecteur rencontré par hasard ils reprennent la lutte pour la vie et tout maintenant paraît leur sourire. L'amour intervient à son tour pour soutenir leur courage. Des obstacles insoupçonnés s'opposent cependant à la réalisation immédiate de leur bonheur.

Grâce à la rencontre fortuite d'un nommé Mourillon, le comte de Soleure retrouve celle qu'il croit être son enfant dans la personne d'une belle et adorable jeune fille de dix-sept ans. Mourillon lui raconte comment, huit ans auparavant, il a trouvé cette enfant dans une forêt et en est devenu le père adoptif. Il l'appelle Mionne. L'ancienne comtesse de Soleure épouse, sous un nom d'emprunt, un député, financier immensément riche. Elle est ainsi devenue bigame. Impuissante à faire la conquête du peintre Georges Ramel, l'ami de Mionne, elle se lance dans toutes sortes de projets de vengeance. Jacques Vernier devient son docile instrument.

Elle fait siffler une œuvre dramatique d'Alexis Mollin, l'ami de Georges et l'un des protégés du comte de Soleure, connu sous le nom de Florentin Broussel. Elle provoque par ses machinations l'arrestation de Mourillon, injustement accusé de vol.

Elle fait enlever et enfermer Mionne dans un asile d'aliénés, elle projette l'assassinat de son premier mari, le comte de Soleure, mais grâce surtout à Lucien Morel, ami d'enfance de Mionne, tous ses projets sont démasqués et voués à l'insuccès.

Alors frappez, frappez tous deux, et ne vous éloignez de la maison qu'après vous être bien assurés que vous y laissez un cadavre!

— C'est bien, on fera de son mieux, dit le scélérat d'une voix sourde.

— Maintenant, reprit Mme Joramie, nous avons à nous occuper de la folle. Je vais me rendre chez le docteur Barbarin, qui demeure à Passy; je le trouverai probablement donnant ses consultations, et avant midi, je serai de retour ici avec lui.

Elle quitta son ancien ami, remonta dans sa voiture et se fit conduire à Passy.

Le docteur Barbarin était un homme de cinquante ans, qui avait longtemps et vainement attendu la renommée, bien qu'il eût écrit un gros livre sur les maladies nerveuses en général et fait une étude particulière des affections cérébrales.

Homme d'intrigue, très adroit, très insinuant, beau parleur, à la recherche de toutes les occasions pouvant le faire valoir et le mettre en vue, il avait trouvé le moyen de se faire

Pendant ce temps, Jacques Vernier s'était rendu chez François Morel qui, comme son ami Jacques ne se faisait appeler que par son prénom.

L'ivrogne était encore au lit, dormant d'un profond sommeil. La voix de son complice le réveilla. Jacques le fit s'habiller très vite et l'emmena. On pourrait avoir besoin de lui tout à l'heure, et Jacques tenait à l'avoir sous la main, afin de l'empêcher de se mettre en ribotte, ce qu'il ne fallait point, étant donné la rude besogne de la journée.

Et puis Jacques Vernier avait réussi à parler à son digne associé de l'assassinat qu'ils avaient à commettre la nuit suivante. C'est ce qu'il fit, en effet, dès qu'ils furent arrivés à la maison du crime.

Morel écouta en frissonnant. Certes, il ne valait pas grand-chose; il était voleur, mais n'avait encore tué personne. Devenir assassin tout d'un coup, cela lui paraissait énorme.

Mais Jacques avait promis, était décidé, il lui fallait son complice.

— Si nous ne nous débarrassons pas de cet homme, dit-il, avant trois jours il nous aura fait pincer; sa mort est notre sûreté. Il n'y a pas à dire, mon bel ami, il faut marcher! Quand le vin est versé, il faut le boire. Nous avons commencé la chose, nous devons aller jusqu'au bout.

Tous ces arguments laissaient Morel assez froid, mais Jacques Vernier en tenait un autre, le meilleur, en réserve.

— D'abord, j'ai cela à te donner, reprit-il, en mettant cinq mille francs dans la main de son ami, dont le regard commença à s'allumer; ce n'est qu'un faible acompte sur la somme que tu recevras demain. La dame a promis cent mille francs, d'abord, puis, un peu plus tard, dans quelques jours, encore cent mille francs, le tout à partager entre nous trois.

— Les donnera-t-elle? demanda Morel.

— Bien sûr, et quand même ce ne serait pas de bonne volonté.

— Heu! heu!

— Est-tu bête, François; voyons, est-ce que nous ne la tenons pas?

— Comment? Est-ce que je sais qui elle est?

— Tu ne sais pas qui elle est, c'est vrai; mais je la connais, moi. Tu peux être tranquille, tu auras tes cent mille francs. Vois-tu, on ne trouve qu'une fois dans la vie une pareille aubaine. Après avoir si longtemps crevé de misère, c'est la fortune qui vient à nous. Et nous la laisserions échapper, nous la repousserions? Allons donc! ce serait trop bête!

Après l'affaire de la nuit prochaine, ce sera fini... Nous serons riches, plus rien à faire qu'à vivre tranquillement de nos rentes, comme d'honnêtes bourgeois que nous serons. Si nous ne voulons plus rester à Paris, nous aurons à la campagne chacun notre petite maison, avec un jardin et une cave surtout, une cave bien garnie. Hein! Est-ce que cela ne te sourit pas?

En parlant ainsi, Jacques Vernier eut enfin raison de la pusillanimité de François Morel et de ses derniers scrupules.

Alors l'ancien ami de Mme Joramie ouvrit un tiroir où il prit deux poignards à lame longue, effilée, pointue, tranchante et d'excellente trempe.

— Choisis celui que tu veux, dit-il.

— Oh! n'importe lequel.

Et Morel prit un des poignards qu'il cacha sur sa poitrine.

Cependant il était encore tout tremblant.

— Peureux, va! fit Jacques railleur.

— Ce n'est pas toujours la peur qui fait trembler; mais, vois-tu, quand il s'agit de tuer un homme...

— Cet homme nous menace, il est notre ennemi, nous sommes en cas de légitime défense. Mais, c'est bien, si ta main tremble quand nous serons en face de Broussel, la mienne ne tremblera pas, et je frapperai le premier.

— S'il y a de l'or, des billets de banque, des bijoux, les prendrons-nous?

— Tout ce que nous trouverons, nous le prendrons; mais il le faut, c'est nécessaire; quand on tue un homme, c'est pour quelque chose! Il est important que nous fassions croire que le vol a été le mobile du crime, afin de dépister les recherches de la justice.

Les deux scélérats arrêtaient définitivement le plan de leur sinistre opération de la nuit, lorsque Mme Joramie arriva accompagnée du docteur Barbarin.

(Lire la suite page 30)



LA BONNE CUISINE

par Mlle HELENE CHAGNON

Directrice de l'Ecole Moderne des Sciences Domestiques
Chroniqueuse culinaire du "Samedi" et de la "Revue Populaire"

(Les recettes que présente Mlle Chagnon ont été expérimentées dans ses propres cuisines)

PERDRIX AUX CHOUX

Faites revenir une perdrix, toute troussée, dans une casserole avec du beurre, jusqu'à ce qu'elle ait pris une belle couleur. Partagez 1 ou 2 choux. Mettez-les cuire avec un bon morceau de lard de poitrine. Recouvrez d'eau froide. Après quelques minutes d'ébullition, égouttez le tout, découpez le lard en tranches et pressez bien les choux. — Garnissez le fond d'une casserole d'une cuillerée de shortening. Ajoutez 1 carotte et un oignon coupés en rondelles, placez par-dessus la moitié des choux sur lesquels vous disposez quelques tranches de lard, puis mettez les perdrix. Recouvrez-les avec les restes du lard et le reste des choux. Versez, dans la casserole, du bouillon de façon que le tout soit bien recouvert; ajoutez un bouquet garni, du poivre, peu de sel, à cause du lard, et faites bouillir. Couvrez la casserole, faites braiser au four pour que les choux absorbent le bouillon. Au moment de servir, retournez vivement le contenu dans un plat creux bien chaud; servez aussitôt.



TARTE MAGIQUE AU CITRON

- 1 1/2 tasse (1 boîte) Lait Condensé-Sucré Eagle Brand
- 1/2 tasse jus de citron
- Zeste d'un citron ou
- 1/4 cuillerée à thé essence de citron
- 2 œufs
- 2 cuillerées à table de sucre granulé
- Croûte de tarte cuite (8")

Mélangez ensemble le Lait Condensé-Sucré, Eagle Brand, le jus de citron, le zeste de citron ou l'essence de citron et les jaunes d'œufs. Versez dans une croûte de tarte cuite. Couvrez d'une meringue préparée en battant les blancs d'œufs avec le sucre. Faites cuire dans un four modéré (350° F.) environ 10 minutes, jusqu'à ce que la meringue soit un peu brunie. Faites refroidir avant de servir.

POTAGE CANADIEN

- | | |
|--------------------------------|----------------------|
| 1 oignon | 2 tranches de navet |
| 4 cuillerées à table de beurre | 1 tige de céleri |
| 5 grosses carottes | 2 pintes de bouillon |

Sel et poivre

Faites cuire le céleri, les carottes et le navet, et passez à travers une fine passoire. Faites revenir l'oignon dans le beurre, ajoutez la purée ainsi que le bouillon et l'eau de cuisson des légumes. Laissez bouillir 5 minutes, et servez.

SALADE DE BETTERAVES

- | | |
|--------------------|--------------------|
| 4 betteraves | Feuilles de laitue |
| 1 petit concombre | Mayonnaise |
| 1/2 pied de céleri | Persil |

Sel et poivre

Faites bouillir les betteraves, pelez-les quand elles sont chaudes et laissez refroidir. Creusez le centre et remplissez la cavité avec le mélange de tous les légumes finement hachés: betteraves, concombres, céleri. Assaisonnez au goût et ajoutez la mayonnaise au moment de servir. Décorez chaque betterave d'une touffe de persil.

APPORTE-MOI CE MIROIR!



LES CHAUSSURES BRILLENT — ET DURENT
PLUS LONGTEMPS SI VOUS EMPLOYEZ LE

POLI À
CHAUSSURES **NUGGET**

*Affriolante... Facile
Certaine!*



● COSSETARDE AU FOUR, AU SIROP D'ÉRABLE

- | | |
|-------------------------------------|---------------------|
| 1/4 tasse Lait Eagle Condensé-Sucré | 2 œufs |
| 2 1/4 tasse eau chaude | 1/4 cuil. à thé sel |
| 1/2 tasse sirop d'érable nouveau | Muscade râpée |

Diluez le Lait Eagle Condensé-Sucré avec l'eau chaude et versez sur les œufs légèrement battus. Ajoutez le sel. Versez le sirop d'érable dans un plat graissé allant au four et étendez-le dans le plat pour en former une couche intérieure. Remplissez le plat avec le mélange. Saupoudrez de muscade. Mettez le plat dans une lèchefrite remplie d'eau chaude à la hauteur de la cossetarde; faites cuire à four modéré (325° F.), jusqu'à ce que la cossetarde soit prise, environ 50 minutes. Recette pour 6 convives.

N'employez que du Lait Eagle Condensé-Sucré pour préparer cette recette. [Le Lait Evaporé ne la réussira pas. Comprenez-en bien la différence.]

Et vous avez une cossetarde luisante, ferme, affriolante, tendre et séduisante. L'arrière-goût de sirop d'érable complète la fine saveur de ce dessert distingué. Et vous pouvez le préparer en toute certitude que cette cossetarde ne peut pas être manquée!



GRATIS! Merveilleux et Nouveau Livre de Recettes!

Belle couverture en couleurs, 36 pages illustrées à profusion vous enseignent de nombreuses recettes, d'une facilité et d'une rapidité incroyables. Tartes préparées sans même approcher du poêle, mayonnaise par simple agitation, petits fours qu'un enfant peut réussir, cossetardes savoureuses, sauces en un clin d'œil, breuvages, crèmes glacées (à la sorbetière ou au réfrigérateur automatique). Ecrivez à The Borden Company, Limited, Yardley House, Toronto-2, Ontario.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Province _____

8-56 (Ecrivez nom et adresse en lettres moulées)
Ce coupon peut être collé sur une carte postale 134F

(Suite de la page 28)

— Il est inutile que la dame et le médecin qu'elle amène pour voir la folle te voient ici, dit Jacques Vernier à Morel. Monte au premier, dans ma chambre, et restes-y caché. Si l'on a besoin de toi, je t'appellerai.

Morel grimpa lestement l'escalier de l'étage, et Jacques Vernier courut recevoir Mme Joramie et le médecin aliéniste.

XIII

Elle est folle

Madame Joramie et M. Barbarin avaient été introduits dans cette pièce, ayant l'apparence d'un salon, où avait eu lieu entre la mère et la fille la scène violente que nous avons racontée.

Jacques Vernier et la Tamirel, jouant leur rôle de parents désolés, s'étaient composés une figure de circonstance.

Après avoir présenté le spécialiste, Mme Joramie, s'adressant à la Tamirel, lui dit :

— Allez, madame, aller chercher votre pauvre jeune fille.

La Tamirel sortit aussitôt en faisant semblant d'essuyer ses yeux avec son mouchoir. Au bout de dix minutes, la porte se rouvrit, et l'on vit reparaitre la compagne de Jacques Vernier, tenant Mionne par la main.

La jeune fille avait ses vêtements en désordre, souillés de terre, les cheveux emmêlés, ébouriffés ; la tige d'une de ses bottines, non boutonnée, tombait sur le pied et ressemblait un peu à une guêtre ; d'un autre côté, son teint animé, ses yeux démesurément ouverts, hagards, aux prunelles luisantes, lui donnaient tout à fait le triste aspect d'une malheureuse privée de sa raison.

La Tamirel lâchant la main de Mionne, la fit entrer la première, en la poussant doucement.

Droite, la tête haute et l'air imposant, fière, hautaine, elle s'avança d'un pas majestueux, saluant de la main, avec une grâce de souveraine.

— Eh bien, oui, c'est moi, Marie Stuart, reine d'Ecosse après avoir été, trop peu de temps, hélas ! reine de France.

Et elle se mit à chanter :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie,
La plus chérie,
Adieu, adieu !

Elle reprit :

— Vous connaissez mes malheurs, qui ont ému tous les cœurs sensibles ; les ai-je mérités ? J'ai commis des fautes, sans doute ; mais parce qu'on est reine, en est-on moins une femme ? Et quelle est donc la femme qui est exempte de faiblesse ?

Eh bien, non, non, je n'ai pas mérité cette longue et dure captivité qu'on me fait souffrir !

Que vous ai-je fait, méchants ? Ah ! je le sais, je vous porte ombrage, je vous gêne... Pourtant, je ne suis plus rien, puisque, pour vous plaire, j'ai abandonné le trône d'Ecosse. Hélas ! que ne puis-je voir encore se tendre vers moi les mains de mes amis de France !

Prenez garde, prenez garde ! On ne m'a pas oubliée en France, on m'y aime toujours, et, bientôt, pour me délivrer, le roi de France envahira l'Angleterre avec toutes ses armées !

Que voulez-vous, dites, que voulez-vous ? Je le sais. Vous voulez faire tomber sous la hache du bourreau ma tête découronnée.

Elle fit un pas vers Mme Joramie et continua, le regard chargé d'éclairs :

— C'est vous, Elisabeth, c'est vous, reine d'Angleterre, c'est vous qui êtes devenue mon ennemie cruelle, après tant de témoignages de fausse amitié. Je croyais en vous. Oh ! comme vous m'avez trompée !

Chassée de mon royaume, je suis venue vers vous, pleine de confiance ; mais c'est dans un piège que j'étais attirée, et au lieu de me tendre vos mains secourables, de m'ouvrir vos bras comme à une sœur malheureuse, par votre ordre, je fus jetée dans un noir cachot.

Que vous ai-je fait, dites ? Quel crime ai-je commis envers vous ? Est-ce que j'ai troublé la paix de l'Angleterre ? Est-ce que j'ai menacé votre couronne ?

Vous êtes la force et je suis la faiblesse ; vous êtes toute-puissante et moi, je ne peux rien !... Vous n'avez rien à redouter de moi et vous m'écrasez ! Elisabeth voit souffrir Marie, et Elisabeth est sans pitié pour Marie !

Pourtant, reine d'Angleterre, vous aussi avez connu les souffrances, le malheur. Vous aussi, vous avez eu de lâches et cruels ennemis ; vous aussi, pendant de longues années, vous avez été opprimée, persécutée. Et malgré le souvenir de vos angoisses passées, vous restez insensible au malheur des autres.

Sans doute, vous n'aviez pas mérité le mal qu'on vous a fait, tant de persécutions ; mais est-ce une raison, dites, Elisabeth, est-ce une raison, grande reine d'Angleterre, pour vous venger sur moi, l'épouse de François II de France, sur moi, qui ai été deux fois reine, de tout ce que vous avez eu à souffrir ?

Mais voilà, vous me haïssez ; j'ai eu le malheur de vous déplaire, parce que l'Europe entière m'a proclamée la plus gracieuse et la plus belle de toutes les princesses. Eh bien, oui, voilà le secret de votre haine. Elisabeth d'Angleterre est jalouse de Marie Stuart !

Oh ! je sais le sort que vous me réservez, reine cruelle et barbare : c'est ma tête que vous voulez ; prenez-la donc cette tête qui trouble le sommeil de vos nuits, et vous verrez après si vous êtes plus tranquille et plus heureuse.

Trop jeune encore pour avoir vu tomber la tête d'Anne de Boleyn, votre mère décapitée dans la tour de Londres, vous voulez voir tomber la mienne...

A vous et à votre favori, le duc de Leicester, il faut ce spectacle sanglant !

Soit, Elisabeth, prenez ma vie, tuez-moi, assassinez-moi, puisqu'il ne manque que cela à la gloire de votre règne ! La mort me délivre de la prison, je l'attends !

En achevant ces mots, Mionne se courba comme si elle présentait son cou à la hache du bourreau, puis se redressant aussitôt, les yeux égarés et les traits contractés, elle s'écria d'une voix rauque :

— Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas !

Elle bondit en arrière, s'arrêta et resta immobile.

Soudain, sa figure prit une expression de tristesse et de douleur profondes et des larmes, de vraies larmes, jaillirent de ses yeux.

— Hélas ! soupira-t-elle, si jeune, je voudrais vivre encore ; mais je suis condamnée, je dois mourir !

Elle se rapprocha du groupe silencieux qui l'observait et l'écoutait, et, s'adressant au médecin, cette fois :



D'une éclatante beauté, les parquets traités au Vernis de Séchage Rapide "61" n'ont PAS besoin d'être polis, ne sont PAS glissants et n'offrent AUCUN danger. Le "61" est à l'épreuve des talons, marques et eau, sur planchers, linoléum, meubles et boiseries. Dure des années. Vernis Brillant, Mat et nouveau Fini Satin populaire. Aux magasins de peinture et quincailleries. Pratt & Lambert-Inc., Fort Erié, Ontario, Canada.

"PRATT & LAMBERT" A GOOD HOUSE PAINT

Ne dites plus : "Je n'ai rien à lire"



RIEN À LIRE ? Mais que faites-vous des trois magazines publiés par une grande maison canadienne-française, fondée il y a près de cinquante ans :

Le Samedi - La Revue Populaire - Le Film

Un abonnement à ces trois magazines, le premier hebdomadaire et les deux autres mensuels, vous apporte pour un prix exceptionnel, de quoi lire pendant toute l'année. Les beaux romans d'amour et d'aventures qui paraissent dans ces trois magazines vous coûteraient vingt fois plus cher si vous les achetiez vous-même. En plus des romans, ces magazines vous apportent des centaines d'articles divers et des milliers d'illustrations du meilleur goût et du plus grand intérêt.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada

— André Melvil, lui dit-elle, regarde l'échafaud est dressé, le bourreau m'attend, debout, près du billot, sa hache tranchante à la main. O Melvil, mon vieux et fidèle serviteur, tu porteras partout la nouvelle de la mort de la pauvre Marie Stuart; tu diras à tous mes amis de France et d'Ecosse que je meurs ferme en ma religion, vraie Ecossaise et vraie Française.

Alors, éclatant en sanglots, elle étendit la main, et dit :

— Vous qui m'avez aimée et toujours servie avec dévouement, ô mes fidèles, je vous bénis tous !

Ses bras tombèrent ballants à ses côtés et, lentement, sa tête s'inclina sur sa poitrine.

L'émotion du docteur Barbarin était visible.

— Pauvre jeune fille! murmura-t-il.

— Ainsi, docteur, elle est bien folle? demanda Mme Joramie.

— Hélas! oui, madame, la raison est complètement perdue.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! fit la Tamirel.

— Docteur, croyez-vous qu'on pourra la guérir? reprit Mme Joramie. M. Barbarin secoua tristement la tête et répondit :

— La malheureuse enfant a beaucoup lu, madame, trop lu, ainsi que vous me l'avez dit, et c'est évidemment un excès de travail du cerveau qui aura déterminé l'aliénation mentale. Elle avait une mémoire prodigieuse à en juger par ce qu'elle vient de dire, en s'imaginant qu'elle est Marie Stuart.

— Ce matin elle croyait être la grande tragédienne Rachel.

— Et ce soir, madame, elle sera une autre femme, et successivement elle croira être toutes les femmes célèbres que lui ont fait connaître ses lectures, car le caractère particulier de sa folie est, comme nous venons de le voir, de s'imaginer qu'elle est une personne persécutée et ayant joué un grand rôle dans la vie.

Elle est aujourd'hui Marie Stuart, elle sera demain Cléopâtre ou Marie-Antoinette ou une autre femme, selon le caprice de son cerveau malade, qui garde encore le souvenir des héroïnes qui ont le plus vivement frappé son imagination.

Madame, continua le médecin, s'adressant à la Tamirel, veuillez reconduire votre malheureuse parente dans sa chambre.

La complice prit la main de Mionne, qui se laissa emmener sans résistance, et sortit en chantant d'une voix dolente :

Ah! qu'il fait donc bon.
Qu'il fait donc bon
Cueillir la fraise,
Au bois de Bagneux
Quand on est deux,
Quand on est deux.

— Quelle triste chose, dit le médecin; je vois des aliénés tous les jours et, malgré cela, je ne puis me défendre contre l'émotion et les impressions pénibles.

— Alors, docteur, vous croyez qu'il n'y a pas de remède?

— On peut toujours donner des soins, madame, essayer de combattre la démence et de rétablir l'équilibre mental. Malheureusement, sur cinquante cas de folie du genre de celui-ci, on peut s'estimer heureux quand on obtient une guérison.

— Je comprends, docteur, vous n'avez aucun espoir.

— Hélas! madame.

— Que conseillez-vous à ces braves gens?

— De placer leur parente dans une maison de santé.

— Ils ne sont pas riches, docteur.

— Qu'ils la conduisent, alors, dans un hospice de la ville.

— N'y a-t-il pas quelques formalités à remplir?

— Sans doute.

— Que faut-il faire?

— Aller trouver le commissaire de police, lui exposer nettement la situation; il dressera procès-verbal de la déclaration et donnera le permis d'enfermer avec lequel la pauvre jeune fille pourra être conduite immédiatement à la Salpêtrière ou à Sainte-Anne.

— Docteur, si vous alliez vous-même avec les parents chez le commissaire de police? Je crois que cela simplifierait beaucoup les choses.

— En effet, et pour vous être agréable, chère madame, je suis prêt à aller chez le commissaire de police.

— Merci, mon ami.

Et se tournant vers Jacques Vernier.

— Préparez-vous vite, ainsi que votre femme, à accompagner M. le docteur.

— Nous serons prêts dans un instant, répondit Jacques.

Et il sortit.

— Mon cher docteur, reprit Mme Joramie, je vous ai dit, en venant, comment j'ai rencontré ces braves gens et pourquoi je me suis intéressée à eux; je vous ai dit aussi que j'étais ici une bienfaitrice anonyme; ni le mari ni la femme ne se doutent qu'ils connaissent Mme Joramie.

Surtout, ajouta-t-elle en souriant finement, n'allez pas trahir mon incognito. Vous comprenez, n'est-ce pas, que je veuille être mêlée en rien dans cette triste affaire?

— Parfaitement, chère madame. Mais vous pouvez être tranquille; si la discrétion est chez tous une qualité, elle est de plus un des devoirs professionnels du médecin.

Jacques Vernier et la Tamirel furent bientôt habillés, et, accompagnés du docteur Barbarin, ils se rendirent chez le commissaire de police. Mionne avait été réintégrée dans sa prison.

Morel, consigné, restait caché dans la chambre de son complice.

Près d'une heure s'écoula. Enfin Jacques Vernier et sa complice reparurent. C'était fait. Ils étaient autorisés à conduire à Sainte-Anne leur soi-disant parente qu'ils avaient déclaré se nommer Joséphine Laurent.

Mme Joramie ne chercha même pas à cacher son odieuse satisfaction.

— Eh bien, dit-elle à Jacques Vernier, tout va bien et selon nos desirs; mais vous n'avez pas besoin de garder cette folle ici plus longtemps; vous allez la conduire immédiatement à Sainte-Anne.

Le complice courut aussitôt chercher une voiture, pendant que la Tamirel faisait sortir Mionne de sa prison. La voiture arriva; on y fit monter la jeune fille; Jacques Vernier se plaça à côté d'elle et la Tamirel dit au cocher :

— A l'asile Sainte-Anne !

L'automédon fouetta son cheval et le fiacre ne tarda pas à disparaître.

A peine la Tamirel eut-elle refermé la porte, qu'un gamin se dressa derrière un tas de décombres où il s'était tenu caché.

C'était Lucien.

— C'est bon, murmura-t-il, je n'ai pas besoin de suivre le fiacre, je sais où il va. Ah! Mionne est sauvée !

Un instant après la porte tourna de nouveau sur ses gonds rouillés.

Lucien n'eut que le temps de se jeter à plat ventre derrière les gra-

vois, solives, chevrons, planches brisées et autres débris de démolition.

Mme Joramie s'en allait, la figure couverte de son voile. Le docteur Barbarin ayant pris la voiture de Mme Joramie pour se rendre chez le commissaire de police et se faire ramener chez lui, elle dut s'éloigner à pied, et faire, probablement, une longue trotte sur ses jambes avant de trouver une autre voiture.

Mais Lucien n'avait pas à s'occuper de Mme Joramie. Il resta derrière le tas de décombres, attendant que son père sortit à son tour de la maison du crime, ce qui ne tarda point.

Le frère de lait, remarqua que Morel était pâle, soucieux, sombre, et avait l'air préoccupé.

— Qu'a-t-il donc? se demanda-t-il.

Morel, sans se hâter, tête baissée et gesticulant comme un homme qui se tient un discours à lui-même, se dirigea vers sa demeure.

Alors Lucien quitta la place et, par un autre chemin, se rendit en courant rue de l'Ourcine.

Quand Morel arriva, il trouva son fils à sa porte.

— Ah! c'est toi, petit? dit-il.

— Comme tu vois, il y a plus d'une heure que je t'attends; moi qui croyais te trouver au lit; d'où viens-tu donc?

— De chez Jacques; il est venu me chercher ce matin.

— Ce qui veut dire qu'il avait besoin de toi?

Morel avait ouvert sa porte, et tous deux étaient entrés dans le taudis.

— Pourquoi es-tu venu ce matin? demanda Morel.

— Eh mais, pour déjeuner avec toi; tu sais, papa, il n'y a pas de belle fête sans lendemain. Moi, quand je me mets à faire la noce, ça dure une semaine. Dis donc, est-ce que tu as déjeuné toi?

— Non.

— Bravo! Tu vois, j'arrive bien. Est-ce qu'il y a encore de quoi becueter?

— Je ne sais pas, regarde.

— Peuh! des restes, c'est sec, c'est dur... Tonnerre, c'est pas là ce qu'il faut, quand je me régale avec papa. Je cours vite dévaliser le marchand de comestibles. Attends, papa, je ne serai pas long.

Le gamin prit le panier et sortit en courant.

Il ne mit pas plus de dix minutes à faire ses divers achats.

Morel avait cru profiter de l'absence de son fils pour cacher son trésor; mais il n'avait pu résister au désir de compter sa petite fortune; de sorte que Lucien le surprit, en rentrant, devant le tiroir ouvert. Or, ce tiroir, verrouillé, disloqué, glissait mal. Morel, qui ne tenait pas à laisser voir son or et ses billets de banque, voulut fermer le tiroir de force, d'un coup de genou. Mais le coup porta à faux, le tiroir craqua, les planchettes du fond, brisées, se détachèrent, et les billets de banque et l'or tombèrent sur le carreau.

La mine de Morel, hébété, était si piteuse, si drôle, que Lucien ne put s'empêcher de rire aux éclats.

— N'aie pas peur, papa, dit-il, ne crains rien; tu sais bien que c'est pas moi, ton rejeton, qui veux te voler.

Mais le gamin avait vu les billets de banque, et comme ils n'étaient pas dans le tiroir la veille, Morel les avait donc reçus le matin.

Celui-ci furieux contre lui-même, et en gognant comme un chien qui ronge un os qu'un autre veut lui prendre, se mit en devoir de ramasser les pièces d'or qui avaient roulé de tous les côtés.



"CETTE SENSATION KRUSCHEN" en EGYPT

Cette femme du pays des pharaons se distingue par une grâce qui n'est pas commune. Le secret de son charme réside dans l'éclat de ses beaux yeux, le velouté de sa peau et sa santé rayonnante. Elle est de ces femmes dont on dit qu'elles éprouvent "cette sensation Kruschen". Car il est intéressant de constater qu'en Egypte, comme dans plus de 100 autres pays du monde, des milliers de femmes

ont adopté la bonne habitude de la "petite dose quotidienne" de Kruschen. C'est le secret de "cette sensation Kruschen" toujours si appréciée. Les Sels Kruschen stimulent les organes éliminateurs et favorisent l'expulsion du corps des résidus de la digestion. Les femmes savent par expérience que ces sels les gardent actives et bien portantes.

SELS KRUSCHEN

Agents demandés pour vendre cravates de soie et de cuir. Nous vous vendons à un prix qui vous permet 100% de commission. Ecrivez aujourd'hui pour échantillons gratuits et renseignements Ontario Neckwear Company, Dept. 515 Toronto, 8, Ontario.

La Sensation du jour dans le domaine des Revues

LE FILM

UN MAGAZINE UNIQUE EN SON GENRE EN AMERIQUE

Le roman complet de Mai a pour titre :

Gagne ta Vie

Par LINE DEBERRE

Coupon d'abonnement LE FILM

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE



Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Trai-
tement Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le **Traitement Myrriam Dubreuil**, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Traitement**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combinent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le **Traitement** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissez rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons **Gratuit** notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre **Traitement** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Demandez notre brochure illustrée de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près Bernard)
Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du **Traitement** Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Prov. _____

Par suite des mouvements qu'il fit en se baissant, le poignard glissa sous son gilet et tomba.

— Tiens! fit Lucien.

Et, plus lesté que son père, il ramassa le couteau.

— Voilà un superbe joujou, dit-il; papa, je ne savais pas que tu avais ce poignard. On dirait qu'il est tout neuf; quand donc l'as-tu acheté?

— Je ne l'ai pas acheté, répondit Morel d'une voix rauque.

— Alors c'est un cadeau qu'on t'a fait?

— Oui.

Morel s'était levé, et, laissant voir sa mauviase humeur, il arracha le poignard des mains de son fils.

— Dis donc, papa, reprit Lucien en riant, est-ce que toi et ton ami Jacques vous avez un homme ou une femme à saigner tantôt?

Morel eut un regard farouche; il devint blême, ses traits se contractèrent affreusement donnant à sa figure une expression hideuse.

— Tu dis des bêtises, répondit-il, en haussant les épaules.

— Oh! oh! pensa Lucien, qui, connaissant son père, lisait facilement sur sa physionomie, les coquins méditent un nouveau crime, et, cette fois, c'est un assassinat!

Tout en préparant la table pour le déjeuner, il se disait :

— Comment savoir?... Il n'est pas d'humeur à se griser et il va se défier de moi; pourtant il faut que je sache...

Morel avait ramassé ses billets et ses pièces d'or et avait mis le tout provisoirement, dans une vieille soupière.

— Allons, papa, dit Lucien, viens déjeuner, il est temps; d'abord, moi, je crève de faim.

Ils se mirent à table.

Morel était de plus en plus sombre et préoccupé. Comme l'avant-veille, le tantôt, il mettait beaucoup d'eau dans son vin et il fallait pour ainsi dire lui arracher les paroles de la bouche.

Lucien comprit que son père devait revoir Jacques dans l'après-midi et que, probablement, le poignard ne tarderait pas à servir.

Alors, imitant Morel, il se mit à manger silencieusement et tout songeur.

— A propos, dit-il tout à coup, en attaquant le dessert, qui se composait de poires, de prunes et de figues vertes, et la jeune fille dont tu m'as parlé?

— Eh bien?

— Est-elle toujours folle?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous allez en faire?

— Jacques s'en est débarrassé.

— Ah! il l'a tuée? fit Lucien tranquillement.

— Non, il l'a menée dans une maison de fous.

— Ma foi, papa, je ne te le cache pas, j'aime mieux ça que de l'avoir jetée dans ce puits, qui a plus de cent pieds de profondeur...

— Moi aussi, dit laconiquement Morel.

Nouveau silence, pendant lequel on acheva de déjeuner, Lucien se leva et mit sa casquette.

— Je m'en vas me promener, dit-il, marchant vers la porte.

— C'est ça, fit Morel.

Mais le gamin revint près de la table où son père était encore assis.

— J'irai flâner du côté des halles, reprit-il; je sais que tu adores la langouste, j'en apporterai une pour notre souper, que je prendrai sortant de la bassine de la marchande.

— Hein, tu veux revenir ce soir?

— Pour te tenir compagnie, comme la nuit dernière, jusqu'à minuit.

— Eh bien, petit, faudra pas te déranger.

— Tu ne veux pas que je vienne, tu fais fi de ma langouste toute chaude?

— C'est pas ça.

— Qu'est-ce que c'est, alors.

— C'est que je n'y serai pas,

— Monsieur dîne en ville?

— Oui, répondit Morel d'une voix sourde.

— Avec son ami Jacques?

— Oui.

— Chez lui?

— Non.

— Je comprends, vous êtes invités.

— C'est ça.

— Et où a-t-il lieu ce dîner?

— A Saint-Mandé.

Lucien éprouva un vif saisissement.

— Est-ce que je connais l'ami qui vous a invités?

— Non.

— Pourtant, papa, je connais tous les amis de M. Jacques et les tiens.

— Non, pas tous, puisque tu ne connais pas celui-là.

— Comment s'appelle-t-il?

— Broussel.

Lucien se sentit froid dans le dos.

— Broussel... Broussel? fit-il, sans que son visage trahit la moindre émotion, c'est vrai, tu as raison, papa, je ne connais pas cet ami-là. Eh bien, bon appétit pour ce soir et amusez-vous bien; je n'achèterai pas la langouste aujourd'hui, mais nous la mangerons tout de même demain ou un autre jour que je viendrai te voir.

Sur ces mots le gamin quitta son père et descendit l'escalier branlant en sifflant un air de contredanse.

XIV

A Sainte-Anne

Comme nous l'avons vu, Mionne avait suivi ponctuellement les sages avis de son frère de lait.

Jouant son rôle de folle, elle s'était montrée si habile comédienne qu'elle avait pu tromper non seulement ses ennemis, à commencer par Mme Joramie, mais encore le médecin.

Il est vrai que celui-ci, désireux de plaire à sa protectrice, l'avait crue sur parole, ne la soupçonnant pas, d'ailleurs, d'être capable de commettre un crime.

La scène jouée par la jeune fille avait obtenu le résultat attendu par Lucien; mais Mionne se demandait, non sans inquiétude, quelles en seraient les conséquences.

Son frère de lait ne lui avait rien dit de ses projets, elle pouvait ne pas être absolument rassurée sur le sort qui l'attendait.

En face de son ennemie et de ses geôliers, elle avait puisé dans le sentiment de son droit et de son innocence, dans son amour, l'énergie suffisante pour dissimuler les angoisses qui ne cessaient de l'assaillir.

Mais, seule, elle s'était trouvée aux prises avec l'effrayante réalité, et, se laissant envahir par la terreur, elle avait pleuré pendant de longues heures.

Plongée dans les ténèbres, grelottante de froid, brisée par la fatigue, pénétrée par l'humidité qui l'enveloppait comme un manteau de neige, elle n'avait eu conscience de son existence que par les tourments qu'elle endurait.

Plus d'une fois elle s'était demandé comment il se faisait que ses amis ne venaient pas la délivrer, puisque Lucien savait où elle était. Elle ne pouvait comprendre, en effet, que Georges, dont elle se sentait si profondément aimée; qu'Alexis si bon,

si dévoué; que M. Florentin Broussel, si généreux, n'eussent pas réuni leurs efforts pour l'arracher à ses ennemis.

Quand la Tamirel était venue la prendre pour la conduire devant le médecin et sa terrible ennemie, elle avait cru que l'heure de sa délivrance allait sonner et qu'elle n'avait plus qu'à continuer, pendant quelques instants encore, la comédie de la démente.

Mais b'entôt, et malgré ce que lui avait dit Lucien, elle fut saisie d'une épouvante indicible.

On allait la conduire dans une maison d'aliénés! Mais si, après avoir simulé la folie, elle allait devenir réellement folle au milieu des folles!

Pauvre Mionne! Quand on l'eut fait monter dans la voiture et qu'elle entendit dire au cocher: "A Sainte-Anne!" elle fut sur le point de s'écrier:

— Non, non, je vous ai trompés, je ne suis pas folle!

A Sainte-Anne!

Ces mots l'avaient terrifiée.

Elle avait entendu parler des épouvantables traitements qu'on faisait subir aux malheureux aliénés dans les maisons de fous; la camisole de force, les chaînes, les douches d'eau glacée, les coups de serviettes mouillées sur les chairs nues, la privation de nourriture, la mise en cage, etc...

Allait-elle être condamnée à ces supplices?

Cette pensée la faisait frissonner. N'était-ce pas en effet, à devenir folle?

On arriva à l'hospice. La voiture entra dans la cour et s'arrêta. Aussitôt la portière du fiacre fut ouverte. Mionne se rejeta en arrière; mais quatre bras la saisirent, la tirèrent. Elle descendit.

Sa face était livide.

Ses yeux, démesurément ouverts, étaient remplis d'épouvante. Un tremblement convulsif l'agitait.

Elle faisait peur et pitié à voir.

Voyant qu'on l'entraînait, elle cria:

— Je ne suis pas folle! Je ne suis pas folle. Ecoutez-moi.

Mais, hélas, à ce moment, tout en elle indiquait la démente.

Les gardiens, le directeur, le médecin lui-même étaient convaincus qu'ils avaient une folle devant eux.

— Pauvre fille! murmura le directeur avec compassion; elle aussi crie comme les autres: Je ne suis pas folle!

— Messieurs, dit Mionne, écoutez-moi; laissez-moi vous dire...

— Oui, oui, vous parlerez et on vous écoutera.

Une gardienne venait de paraître.

— Tenez, mon enfant, dit le directeur à Mionne, cette dame va causer avec vous; suivez-la.

Mionne se laissa emmener par la femme, et quelques minutes après, elle était enfermée dans un cabanon.

La prisonnière tomba dans un état de prostration voisin de l'insensibilité.

Quand, au bout de quelques heures, le gardien chef ouvrit le guichet pratiqué dans la porte de la cellule pour s'enquérir de la situation de la malade, il la vit immobile, accroupie dans un angle du cabanon.

Il referma le guichet et se retira pour aller rendre compte de ce qu'il avait vu.

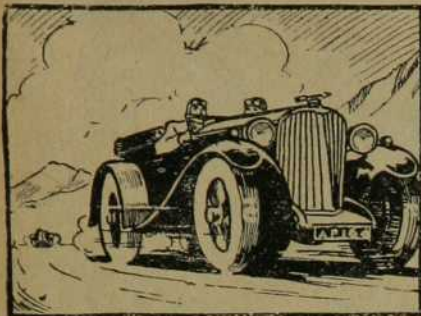
La nuit vint. Alors ce fut un autre supplice pour la captive.

L'écho lui apportait les gémissements plaintifs, les cris furieux, les chants étranges, les rires stridents, les ricanements des fous et des folles.

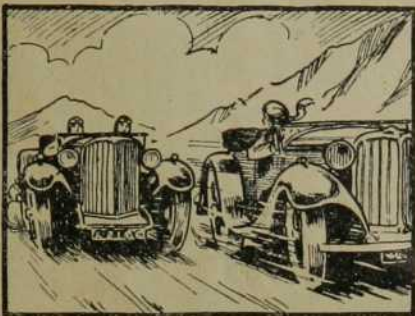
(Lire la suite page 35)

LE TOUR *du* MONDE

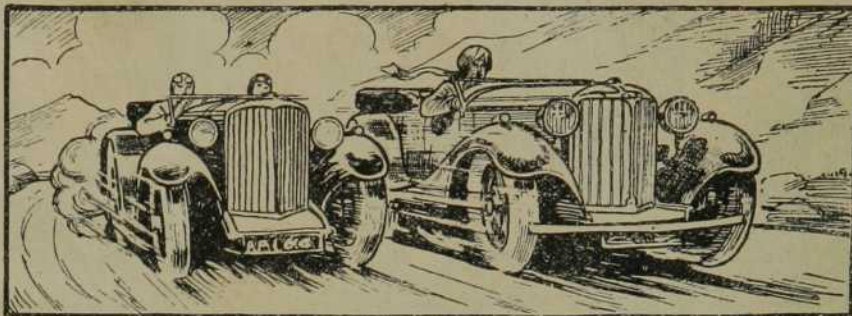
EPISODE NUMERO 18



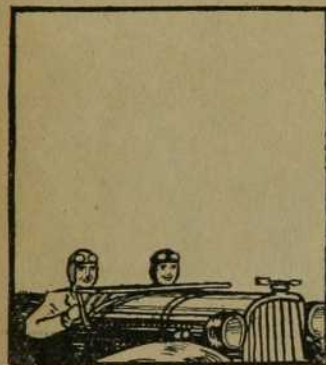
1—Dès le lever du soleil, ils se remettaient en route, cette fois dans la direction des Indes.



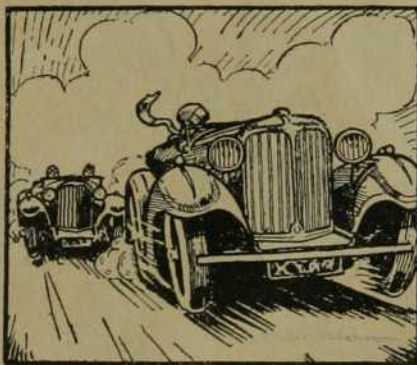
2—Pendant des heures, ils roulèrent presque sans arrêt, tenant tour à tour le volant.



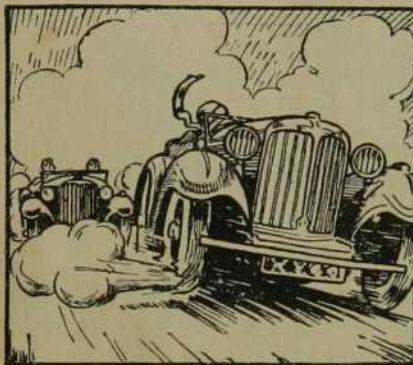
3—Ils avaient depuis quelque temps traversé la frontière indoue, quand une auto puissante les dépassa à grande vitesse, conduite par un Indou richement vêtu.



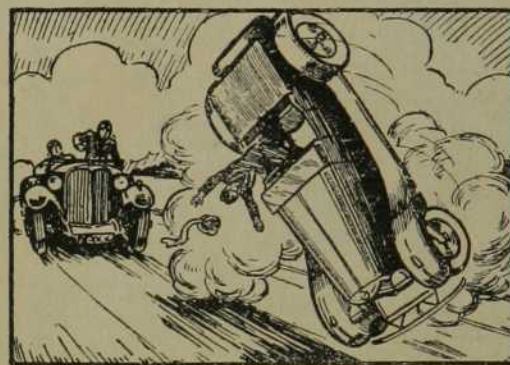
4—Dick tenait le volant. Mais Ken ne voulait pas poursuivre le chauffard.



5—L'homme leur demanda s'ils voulaient essayer une course, mais son auto était beaucoup plus pesante.



6—Cependant, Dick accepta le défi et les deux autos se lancèrent à grande vitesse sur la route.



7—Soudain, une détonation. Un des pneus de l'auto du maharajah venait d'éclater et la voiture capotait.



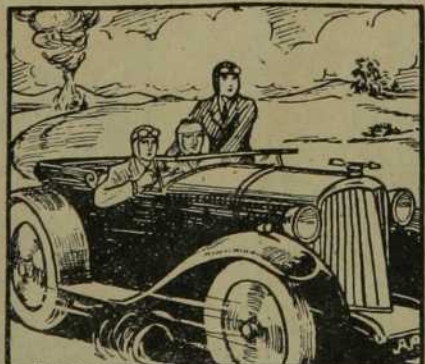
8—Dick freina aussitôt. Quand il arriva la magnifique voiture était en flammes et son conducteur gisait inanimé sous les débris. Il fallait à tout prix le sortir de là.



9—Pendant que Dick retardait l'avance du feu au moyen d'un extincteur chimique, Ken transportait l'inconnu sur la route. Celui-ci était sûrement un homme riche.



10—Quelques instants plus tard, l'homme sortit de son évanouissement et les remercia en anglais.



11—Ils s'offrirent à le reconduire chez lui. Ils étaient loin de se douter de ce qui les attendait.



12—En effet, l'inconnu les dirigea vers un immense palais de marbre gardé par des soldats indous.



13—Nos amis apprirent alors que celui qu'ils avaient sauvé était le prince Ali Katali, fils du rajah.

(A suivre dans le prochain numéro)



La forêt enchantée

EPISODE NUMERO 71 (SUITE ET FIN)



1—L'oncle Pierre avait-il été piqué par le serpent ? Il gisait à terre apparemment inanimé.



2—Paul déposa son fusil et se pencha pour examiner celui qui lui avait déjà fait tant de mal.



3—Mais soudain le traître se leva et pointa son revolver dans la direction de nos trois amis.



4—“ Cette fois, vous ne m'échapperez pas ! ” cria-t-il. Mais à l'instant même son arme tomba.



5—Un homme venait d'arriver silencieusement et l'avait frappé fortement sur le bras.



6—Lisette avait poussé un cri de joie. Elle venait de reconnaître son père si longtemps cherché.



7—Le prospecteur avait découvert une mine de platine et ses employés lui avaient juré le secret.



8—C'est pourquoi personne ne savait ce que faisait l'ingénieur, depuis plus de deux ans.



9—Après avoir solidement ligoté l'oncle Pierre, tous se rendirent à la mine, située près du village.



10—C'était un trou très profond, d'où partait de longues galeries souterraines riches en minerais.



11—Voyant ses ennemis au bord de l'ouverture, l'oncle voulut les y précipiter, pour se venger.



12—Il tomba dans le puits et se tua. Quelques mois après, l'ingénieur amena avec lui nos amis.

N'oubliez pas de lire notre nouveau conte : **Perdu dans la Jungle**, qui commencera dans le prochain numéro.

LE SUPREME AMOUR

(Suite de la page 32)

les. On aurait dit tous les damnés de l'enfer aux prises avec les démons!

Quelle horrible nuit pour Mionne! Heureusement, avec le jour, les cris cessèrent, et le calme se fit un peu dans l'esprit de la pauvre recluse.

Elle pria comme elle avait prié dans sa première prison.

La prière est la suprême ressource des grands martyrs.

Elle se disait:

— J'ai fait ce que Lucien m'a conseillé, et je n'ai plus à craindre ma terrible ennemie; mais il est impossible que je reste ici plusieurs jours, car, je le sens, je perdrais la raison. Si je me rappelle bien les paroles de Lucien, il m'a dit que Georges et M. Florentin Broussel viendraient me chercher; mais comment sauront-ils que je suis à l'hospice Sainte-Anne?

Un médecin m'interrogera, je m'expliquerai et le supplierai de me faire mettre en liberté.

Devenue plus tranquille, elle attendit la visite du médecin.

Celui qui vint la voir était un homme d'un âge mur, d'aspect grave, mais dont le regard était plein de bienveillance.

— Eh bien, ma chère enfant, lui dit-il avec bonté, comment allons-nous ce matin?

— Hélas! monsieur, je suis brisée.

— Oui, je le comprends.

Le docteur lui prit le bras et fut frappé de la finesse des attaches, de la blancheur de la peau et de l'élégance de la main.

— Il y a encore un peu d'agitation, dit-il, comptant les pulsations du pouls, mais l'état général est satisfaisant. Je vais vous faire sortir de cet endroit; on vous donnera une jolie chambre et vous pourrez vous promener dans la cour. Mais vous serez bien sage, n'est-ce pas?

— Oh! monsieur, répondit-elle d'une voix douce et pénétrante, je ne suis pas méchante, et si vous voulez m'écouter...

— Parlez, mon enfant; je suis ici pour vous entendre, dites-moi tout.

— Vous êtes bon, monsieur, fit-elle, laissant tomber une larme.

Le docteur était très ému. Ce fut avec une expression de bienveillance toute particulière qu'il dit:

— Soyez calme, mon enfant, je vous écoute.

— Eh bien, monsieur, croyez-le, je ne suis pas folle; mais j'ai peur de le devenir si l'on me laisse ici.

— C'est entendu, je vous crois, vous n'êtes pas folle, là, répondit le médecin, affectant, selon l'habitude, d'entrer dans les idées de la jeune fille.

— J'ai des ennemis.

— Ah! vous avez des ennemis?

— Oui, monsieur, de cruels ennemis.

— Et que vous ont-ils fait?

— Ils m'ont fait enlever par une religieuse, et, avant de m'amener ici, à Sainte-Anne, ils m'avaient enfermée dans un cachot.

— Où j'ai beaucoup souffert, monsieur.

— Mais pourquoi vous a-t-on enlevée et m'a-t-on dans un cachot?

— Pour se venger de moi.

— Oh! oh!

— L'un de mes ennemis, le plus implacable, est une dame riche, très riche, très puissante; elle voulait me faire entrer de force dans un couvent.

— Ah! vraiment. Et pourquoi?

— Parce que je suis aimée d'un jeune homme que j'aime et qu'elle aime aussi.

— Par exemple, voilà une bien méchante femme.

— Oh! oui, monsieur, elle est méchante; elle a voulu m'étrangler, m'a craché au visage, m'a battue.

Le médecin écoutait et se sentait attendri, car Mionne joignait les mains et des sanglots coupaient sa voix. Il eût fallu être de marbre pour rester insensible.

Malheureusement, ce que disait la jeune fille avait un tel caractère d'in vraisemblance que, loin d'y ajouter foi, le docteur y trouvait la preuve d'un état de démence causé par un amour contrarié.

Il se disait:

— C'est, encore une fois, la folie de la persécution si commune chez les femmes faciles à impressionner.

Cependant, comme l'état de la malade ne présentait aucun caractère dangereux, il ordonna qu'on la fit sortir de son cabanon, et commanda qu'elle fût traitée avec douceur et laissée libre dans la cour réservée aux aliénés tranquilles, aux rêveuses, aux visionnaires, etc.

— Allons, ma chère fille, dit-il à Mionne au moment de la quitter, ne vous tourmentez pas, je vais m'occuper de vous immédiatement.

— On ne peut pas me garder ici, n'est-ce pas, monsieur? Vous me ferez mettre en liberté.

— Bien certainement.

— Aujourd'hui même.

— Oui, aujourd'hui ou demain.

Mionne, croyant à la sincérité des paroles du médecin, saisit sa main et la porta à ses lèvres.

— C'est bien, c'est bien, dit-il en se dégageant, on écrira à votre famille.

— A ma famille? fit Mionne, le regardant avec surprise.

— Sans doute. C'est le parent qui vous a amenée, qui doit venir vous réclamer.

— Mais, monsieur, répliqua-t-elle avec terreur, cet homme n'est pas mon parent; ce misérable est un de mes ennemis.

— Ah! fit le médecin, hochant tristement la tête.

— Monsieur, reprit Mionne, puisque vous avez pitié de moi... il faut écrire...

Elle s'interrompit, hésitante.

— Ecrire à qui? demanda le médecin.

— A Georges... non, à M. Alexis Mollin.

Le docteur eut un mouvement de vive surprise.

— Vous connaissez M. Alexis Mollin? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, c'est un de mes amis. Vous n'avez qu'à lui écrire ces mots: "Mlle Mionne est à l'hospice Sainte-Anne," et tout de suite il accourra ici pour me réclamer.

Le médecin eut un sourire de pitié.

— C'est bien, cela suffit, mon enfant; dit-il.

Nous n'avons pas besoin de dire que le médecin aliéniste ne crut point que la jeune fille avait pour ami Alexis Mollin, l'auteur en vogue.

Il alla rendre compte de l'examen auquel il venait de se livrer.

— Monsieur le directeur, dit-il, j'ai la triste conviction que votre nouvelle pensionnaire est atteinte d'une affection mentale provoquée par des chagrins d'amour. Elle a la folie de la persécution.



"Oh! que c'est BON!"

Les enfants boivent leur lait avec plus de plaisir quand les mamans versent dans chaque tasse deux cuillerées à thé d'Ovaltine.

Ovaltine est délicieuse et rend le lait plus digestible.

Ovaltine se recommande à tous les enfants pendant la croissance. C'est ce que vous dira votre médecin.

Aux pharmacies, épiceries et grands magasins.

OVALTINE

Aliment - Tonique - Liquide

NUL BESOIN D'EAU CHAUDE pour gâcher



ALABASTINE

Ayez des murs joliment nuancés avec une couche seulement! S'applique facilement, rapidement, uniformément — sans traces de pinceau. Grand choix de nuances. Superbes ensembles de couleurs et motifs au pochoir.

Gypsum, Lime and Alabastine.

Canada, Limited

PARIS, ONTARIO, CANADA

A136F

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

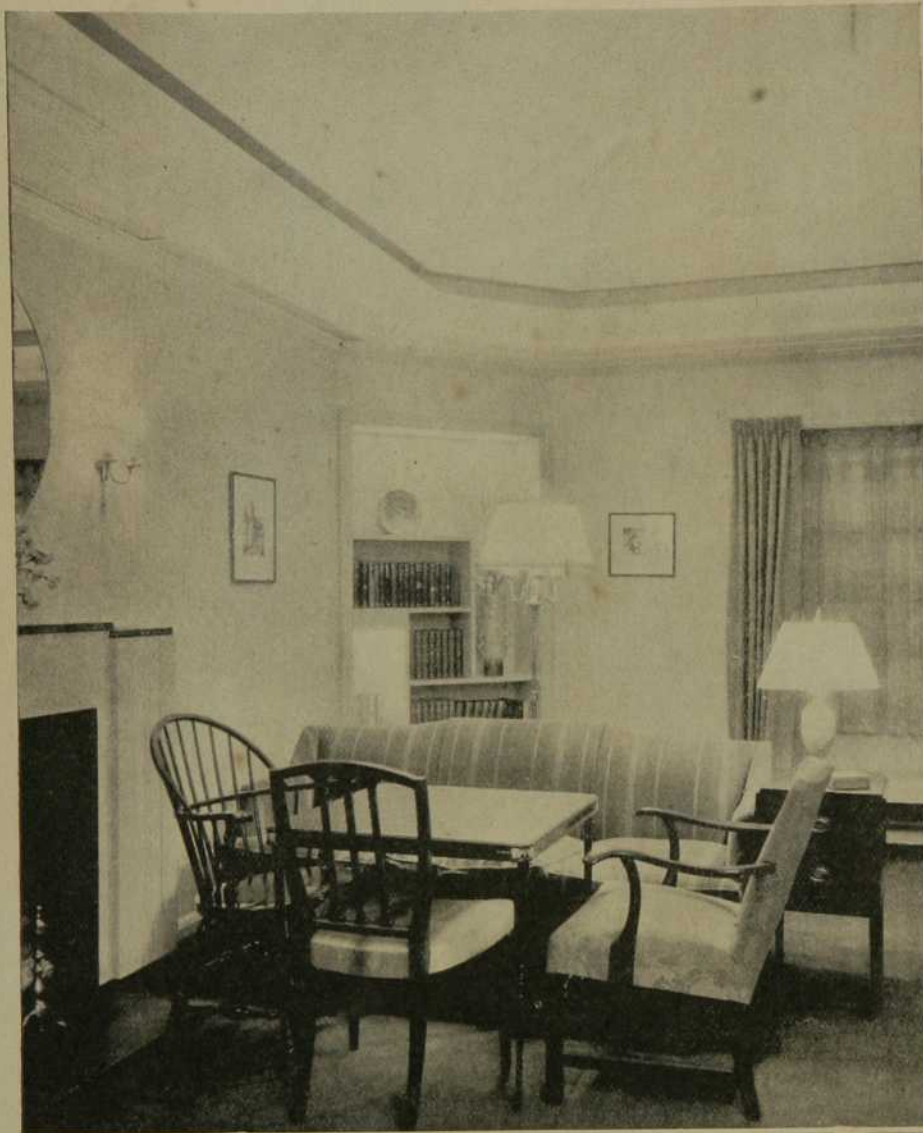
Ci-inclus \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois
(Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois)
d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

Province ou Etat

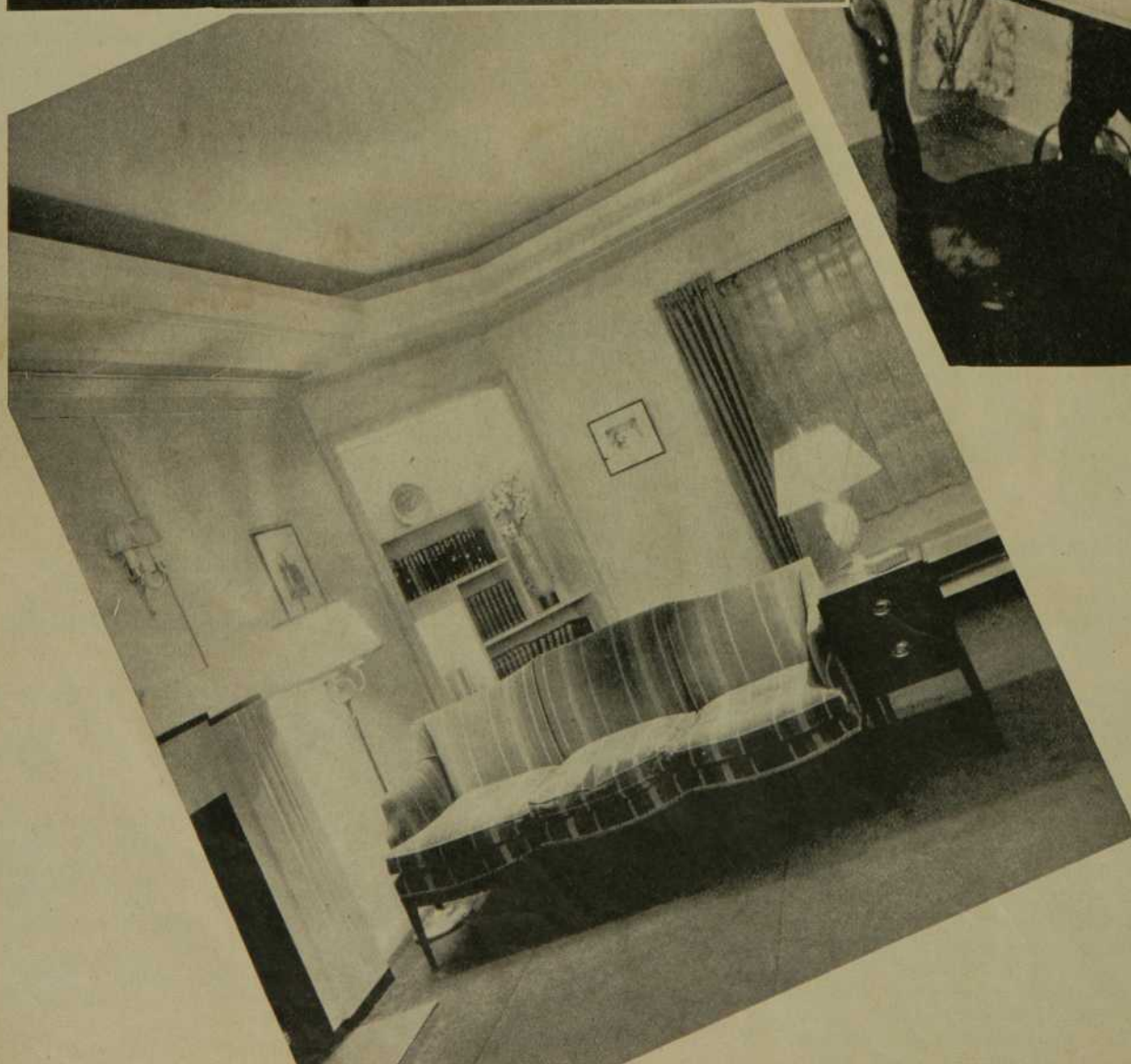
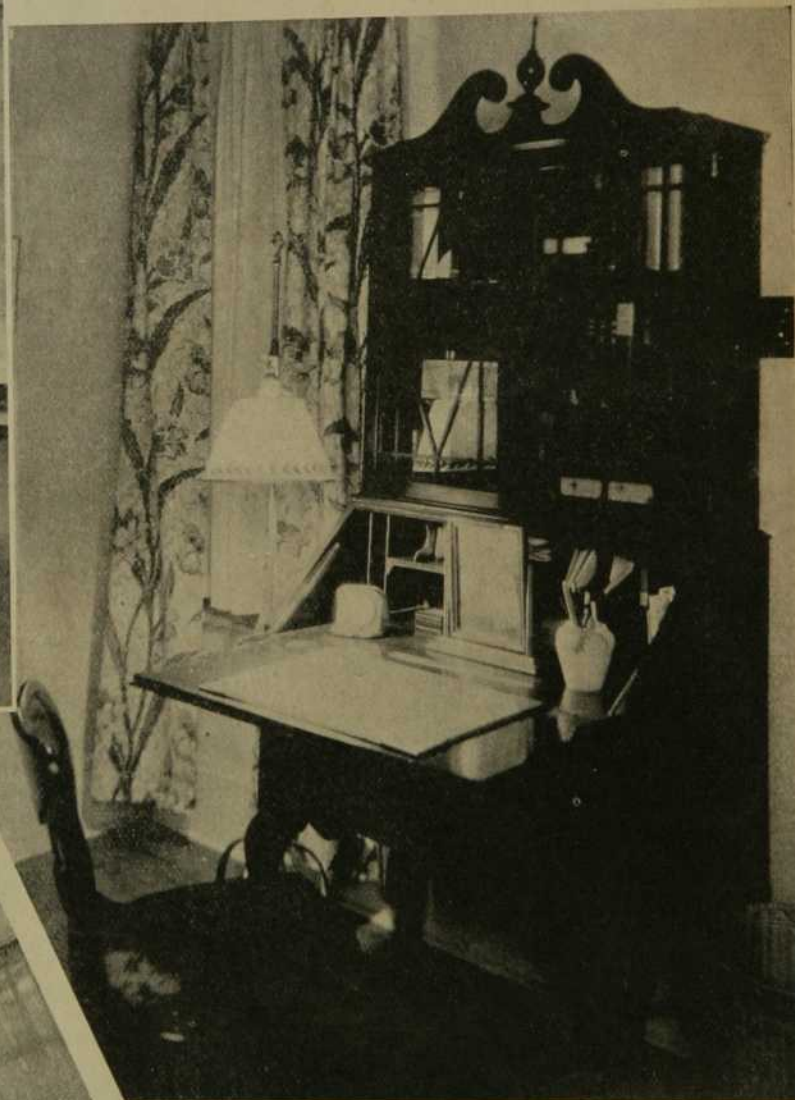


On appelle

Maison Moderne

Toute

Maison Confortable



C'EST-À-DIRE UNE MAISON OÙ
L'ÉCLAIRAGE, INDIRECT OU
ABRITÉ, EST SOIGNEUSEMENT
ÉTUDIÉ; UNE MAISON OÙ
L'AIR EST CONDITIONNÉ; UNE
MAISON OÙ LA CUISINE EST
ENTIÈREMENT ÉLECTRIFIÉE...

— Alors, pas de symptômes de folie furieuse ?

— Aucun.

— Quel traitement avez-vous ordonné ?

— Vous connaissez mon opinion.

— Oui, je sais que vous êtes partisan de la liberté pour les aliénés.

— La liberté et le travail, monsieur le directeur, le grand air, la campagne, l'entourage des parents, des amis.

— Pas toujours, docteur.

— Soit, mais souvent. Voyons, mon cher directeur, qu'est-ce qu'un fou ? que la folie ?

— Un fou est un malade et la folie est une maladie qu'il faut traiter scientifiquement, et par des moyens que l'expérience a consacrés.

— La contrainte, l'isolement, les douches, la camisole de force, la torture enfin.

— Mais docteur, depuis des siècles la science s'est prononcée.

— Depuis des siècles, la science se trompe.

— Pourtant, docteur...

— Mon cher directeur, il faut être logique. On dit à un fou: Vous êtes malade, et sous ce prétexte on l'opprime. Mais puisqu'il est malade, pourquoi ne pas lui accorder le bénéfice de son état ?

— Parce qu'il faut le soigner.

— Quelle singulière façon de soigner un malade ! Il a eu, pendant toute la nuit, des douleurs de tête intolérables; il n'a pas dormi; il a été agité, il voudrait sommeiller, se reposer le matin. Point. La cloche sonne; c'est l'heure de se lever. Bon gré mal gré, il faut qu'il quitte le lit. Il y a le règlement. Et le règlement augmente le mal du malade en prétendant le guérir.

— Mon cher docteur, votre logique est terrible.

— Monsieur le directeur, en principe, tout établissement fermé est, par lui-même, la négation du traitement naturel. Or, le traitement naturel est le meilleur à suivre. Le traitement scientifique, si intelligent qu'il puisse être, ne saurait remplacer la nature. La science demande la prison, la nature veut la liberté.

Oui, je voudrais voir se créer des maisons d'aliénés au milieu des champs, loin des villes, où les pauvres malades pourraient travailler, auraient la liberté et même la vie de famille. Et je dis avec le docteur Burgræve de Gans :

"Quand j'entre dans un établissement d'aliénés, quelque beau qu'il soit, quelquefois, je me dis toujours: palais au dehors, prison à l'intérieur."

— Docteur, vous faites la critique de notre système d'assistance.

— Monsieur le directeur, chez les anciens le fou était un être sacré; de nos jours, c'est un martyr.

— Revenons, je vous prie, à notre nouvelle pensionnaire. Dites-moi ce que vous voulez. Cette enfant m'intéresse et je veux adoucir son sort dans les limites permises.

— Je vous demande pour elle le plus de liberté possible. Recommandez-la aux gardiens, aux surveillants. Qu'on ne fasse allusion à son état mental; qu'on lui parle toujours avec douceur; qu'on la gâte enfin, comme un enfant malade.

— Vous m'assurez qu'on peut la laisser libre sans danger ?

— Mon cher directeur, elle est si peu dangereuse que je l'admettrais dans ma maison, dans ma famille, surtout si je vivais à la campagne.

— Oui, oui, vous êtes le défenseur acharné de la méthode appli-

quée dans cette colonie d'aliénés, établie en Belgique, où les fous sont reçus comme pensionnaires dans les familles et employés aux travaux des champs.

— Parfaitement.

— Eh bien, mon cher docteur, notre jeune malade est dans votre service, agissez à votre guise; donnez tous les ordres, faites toutes les recommandations vous avez carte blanche.

— Je vous remercie pour cette malheureuse.

XV

Les assassins

Nous avons vu comment Lucien avait deviné que la vie de M. Florentin Broussel était menacée.

Il était sorti de la cité et montait la rue Mouffetard d'un pas rapide.

Mais comme il était plus de trois heures et qu'il était pressé, il se dit qu'il devait prendre une voiture.

Un fiacre vide passa. Lucien hêla le cocher. Mais celui-ci, voyant le singulier client auquel il avait affaire, fit la grimace et ne voulait point le laisser monter.

— Mon brave, lui dit le gamin, qui, en effet, avait assez mauvaise mine sous son costume de rôdeur de barrières, l'habit ne fait pas le moine; vous croyez probablement que je suis sans le sou? Er bien, je vous paye d'avance; voilà trois francs; c'est trente sous de pourboire. Aussi, comme je suis extrêmement pressé, j'espère que vous allez me mener rondement au boulevard de Clichy.

— Allons-y, dit le cocher.

— Il était quatre heures quand Lucien fit irruption dans l'atelier de son maître.

Georges était seul. Il venait de renvoyer ses modèles et ne travaillait plus.

Assis tristement sur le divan, ayant de grosses larmes dans les yeux, il pensait à Mionne.

A la vue de son élève, qu'il avait peine à reconnaître, il bondit sur ses jambes, en poussant une exclamation de surprise.

Monsieur Georges, dit le gamin, excusez-moi de me présenter dans ce costume fantaisiste, dont je me suis affublé pour le rôle canaille que je viens de jouer, je n'ai pas pris le temps d'entrer dans ma chambre pour me vêtir d'une façon convenable. Mais ce n'est pas en ce moment que je peux m'expliquer.

— Non, non, ne m'explique rien. Parle-moi de Mionne.

— Mlle Mionne est maintenant hors de tout danger, monsieur Georges.

— Tu l'as sauvée!

— Elle a fait plus elle-même que je n'ai fait pour se tirer des mains de ses ennemis.

— Enfin, elle est sauvée?

— Oui, monsieur Georges.

L'artiste avait déjà jeté sa vareuse, endossé sa redingote et mis son chapeau.

— Où est-elle? demanda-t-il.

— Je vous le dirai demain, monsieur Georges, et demain, je l'espère, votre fiancée vous sera rendue.

— Demain, fit Georges surpris, pourquoi pas tout de suite ?

— D'abord parce que c'est inutile, attendu que vous ne pouvez pas aller la chercher ce soir et qu'avant de l'aller réclamer il y aura probablement quelques démarches à faire.

— Ma's, Lucien, mon ami, tu ne me tranquillises qu'à moitié.

— Monsieur Georges, vous devez être tout à fait rassuré, du moment

que je vous dis que Mlle Mionne n'est plus entre les mains de ses ennemis et qu'elle ne court plus aucun danger. Je vous le répète, vous tout expliquer en ce moment serait trop long. Demain, monsieur Georges, demain. Mais encore une fois n'ayez aucune inquiétude au sujet de Mlle Mionne.

Je suis accouru vers vous, monsieur Georges, pour vous prévenir que M. Florentin Broussel court un grand danger.

Georges sursauta.

— Le comte de Soleure court un grand danger! exclama-t-il.

— Le comte de Soleure! fit Lucien, regardant son maître avec de grands yeux étonnés.

— Ah! c'est vrai, dit Georges, tu ne sais pas encore que, pour certaines raisons, M. le comte de Soleure avait pris le nom de Florentin Broussel; je t'apprends en même temps que Mionne est sa fille.

— Sa fille, monsieur Georges ?

— Oui, mais à un autre moment toutes les explications. Tu viens de me dire que le comte de Soleure court un grand danger; parle, Lucien, parle vite, de quoi le comte est-il menacé ?

— De mort!

— Oh !

— On veut l'assassiner!

— Est-ce possible? Lucien, tu te trompes, sans doute; je ne puis croire...

— Je ne me trompe point, monsieur Georges; et vous n'avez pas de temps à perdre pour prévenir le comte d'avoir à se tenir sur ses gardes.

— Ainsi, c'est bien vrai, on veut l'assassiner?

— Oui, monsieur Georges.

— Mais qui ?

— Deux hommes, deux misérables payés pour commettre ce crime.

— Payés par qui ?

— Hélas! monsieur Georges, il faut bien vous le dire, c'est Mme Joramie...

— Oh! la malheureuse!...

— C'est une bien abominable femme, monsieur Georges. On ne comprend pas qu'une femme si charmante, si gracieuse, si belle, si riche, soit aussi méchante.

— Voyons, Lucien, comment sais-tu ?

— Hélas! monsieur Georges, pour faire toutes les vilaines choses que vous connaissez, Mme Joramie a plusieurs complices, et l'un de ces misérables est mon père.

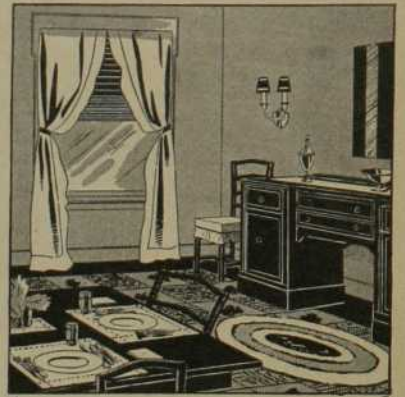
— Ton père !

— Hélas! oui, monsieur Georges, répondit le gamin, et c'est mon malheureux père et son digne ami, M. Jacques, qui ont promis à Mme Joramie d'assassiner M. le comte de Soleure la nuit prochaine.

Depuis deux jours, je joue un assez vilain rôle auprès de mon père; il le fallait... C'est horrible tout ce que j'ai appris, monsieur Georges. Et mon père est un de ces misérables!... Donc, la nuit prochaine, mon père et l'autre doivent tenter d'assassiner M. le comte de Soleure. J'ai eu le bonheur, tantôt, de découvrir le complot.

Comment les deux misérables pensent-ils mettre leur projet à exécution? Je l'ignore. Ou ils attendront M. le comte dans la rue pour le frapper de leurs poignards, ou ils pénétreront chez lui d'une façon quelconque. Mais M. le comte de Soleure sera averti. Ah! monsieur Georges, il ne faut pas que mon père devienne un assassin! Il faut empêcher ce crime horrible.

Dès que la nuit sera venue, les deux complices seront à Saint-Mandé, ils



Modernisez votre foyer par la

Magie des Couleurs

Que de femmes ingénieuses, par une simple modification des couleurs des divers ornements de leur foyer, l'ont rendu plus élégant et plus gai ! Si votre salon semble ennuyeux et sombre, des coussins, des housses, des carpettes de nuances vives lui donneront son charme d'autrefois. Vos rideaux, vos draperies sont ternes et fanés ? Une couleur nouvelle leur rendra leur éclat. Il en sera de même de la literie et du linge de table. Pour quelques sous à peine, les Teintures Diamond vous permettront d'obtenir de merveilleux effets — parce qu'elles contiennent une plus forte quantité des meilleurs colorants. A peu de frais — et si avantageusement ! — les Teintures Diamond, secret de la beauté artistique, métamorphoseront votre intérieur.

TEINTURES DIAMOND

FABRICATION CANADIENNE

Leur haute teneur en aniline pure explique leur supériorité!

Ne Souffrez Plus



Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTRÉAL, P.Q.

rôderont autour de la maison de M. le comte de Soleure. Comme vous le voyez, monsieur Georges, le temps presse, courez à Saint-Mandé... C'est le comte de Soleure, votre bienfaiteur, le père de Mionne qu'il faut sauver maintenant.

Ah ! un dernier mot, monsieur Georges : qu'on ne livre pas mon père à la justice ; qu'on ait pitié de lui. Bien qu'il ne le mérite pas, monsieur Georges, je demande sa grâce !

— On aura égard à ta prière, je te le promets, répondit Georges.

Et il s'élança hors de l'atelier.

Un instant après, il était chez Alexis Mollin, qui venait de rentrer.

— Prends ton chapeau et viens, lui dit Georges.

— De quoi s'agit-il ?

— Je te le dirai en route.

— Où allons-nous ?

— Chez M. le comte de Soleure.

— Ah ! tu as des nouvelles de Mionne ?

— Oui, mais il y a autre chose.

Alexis n'avait que son chapeau à mettre.

Les deux amis descendirent rapidement l'escalier, coururent à la station où ils prirent un coupé, et, à cinq heures et demie, ils arrivaient chez le comte qu'ils trouvèrent dans son cabinet, causant avec Valenski.

— Quelle bonne nouvelle m'apportez-vous ? s'écria-t-il en se levant précipitamment pour tendre ses mains aux deux jeunes gens.

— Monsieur le comte, dit Georges, je viens de voir Lucien Morel, qui m'a affirmé, sans cependant me dire où elle est maintenant, que Mlle de Soleure n'est plus entre les mains de ses ennemis et qu'elle est tout à fait en sûreté.

— Demain, a-t-il ajouté, Mionne vous sera rendue.

Evidemment, monsieur le comte, si Lucien ne m'en a pas appris davantage, c'est qu'il avait ses raisons pour se taire.

— Je le crois, dit le comte.

— Notre jeune ami est toujours très circonspect et d'une prudence extrême, dit Alexis Mollin.

— Enfin, reprit le comte, nous voilà complètement rassurés. Pour donner pleine et entière satisfaction à notre jeune ami Lucien, attendons avec patience la journée de demain.

— Maintenant, monsieur le comte, reprit Georges, je vais vous faire connaître la véritable cause de notre visite.

— Mon cher Georges, je vous écoute.

Alors le jeune homme apprit au comte le complot contre sa vie, découvert par Lucien.

M. de Soleure écouta froidement, mais les sourcils froncés et le front plissé.

A un moment on put l'entendre murmurer sourdement :

— La misérable !

Et quand Georges eut cessé de parler :

— Ah ! vraiment, fit-il, Mme Joramie veut se débarrasser de moi en me faisant assassiner ? En cette circonstance, elle agit, je crois, avec une certaine légèreté. En payant très cher, sans doute, ses deux complices pour m'égorgier, elle n'a pas suffisamment examiné, quelles seraient les conséquences de ma mort. Mais, en somme, du moment que je la gêne me faire tuer est logique.

Le comte eut un sourire amer et continua :

— Avant de vous avoir rencontrés, mes amis, je vous assure que je n'aurais rien fait pour me soustraire aux coups de poignard de Mme Joramie ; las de la vie comme je l'étais, je me serais laissé tuer bénévolement. Mais les temps ne

sont plus les mêmes ; je ne désire plus la mort, je veux vivre, vivre pour mon enfant, pour lui faire oublier dix-sept ans d'abandon, pour l'aimer autant qu'elle mérite de l'être et pour être aimé aussi, moi, qui ai si longtemps vécu sans aucune affection.

Il se redressa, sévère, un éclair sombre dans le regard, et, d'une voix forte, il poursuivit :

— Oui, je veux vivre, vivre pour vous unir à ma fille, Georges, pour vous unir à Laurence, Alexis, pour voir le bonheur de mes enfants ; enfin, je veux vivre pour récompenser les bons et punir les méchants et les infâmes !

Je suis prévenu, je prendrai des précautions, je ne ferai plus un pas hors de ma demeure sans avoir un revolver dans ma poche. Mais d'après ce que vous a dit notre jeune Lucien, Georges, ce serait cette nuit même qu'on se propose de me poignarder.

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien, nous attendrons les assassins, je vous jure, mes amis, que je vendrai chèrement ma vie.

— Monsieur le comte, dit Alexis, si vous le voulez bien, Georges et moi nous passerons la nuit ici.

— Si je le veux !... Oui, certes, je le veux. Vous et mon vieux Valenski serez mes gardes du corps.

Le comte agita le cordon d'une sonnette. La gouvernante parut.

— Madame Marie-Rose, lui dit son maître, ce soir, à l'heure ordinaire, nous serons quatre à table.

— Bien, monsieur, répondit Marie-Rose.

Et elle se retira.

— Les deux coquins, reprit le comte, ont sans doute trouvé un moyen de pénétrer chez moi.

— Ce qui est facile, monsieur le comte, dit Valenski.

— Comment cela ?

— En escaladant le mur du jardin, d'abord.

— Et ensuite ?

— En ouvrant, à l'aide d'une fausse clef, la porte de la cave.

— C'est juste, fit le comte.

— Nous barricaderons cette porte et les autres, dit Georges, et, dans la nuit, nous ferons bonne garde dans le jardin.

Le comte resta un moment silencieux, songeur, puis répondit :

— Non, nous ferons autrement. Les deux coquins ne se montreront

probablement que vers minuit, l'heure la plus favorable pour le crime. Ils ne savent pas, sans doute, que j'ai près de moi Pierre Valenski, et ils ne pensent avoir affaire qu'à un homme et à une femme. Si leur projet est réellement de m'assassiner chez moi, ils espèrent me surprendre couché, dans mon premier sommeil.

— Parfaitement deviné, monsieur le comte, dit Alexis.

— Eh bien, mes amis, s'il en est ainsi, nous donnerons à ces messieurs la satisfaction de venir jusque dans ma chambre.

— Mais... commença Valenski.

— Il me paraît que cela soit, interrompit le comte, et nous prendrons nos dispositions en conséquence. Nous ne manquons pas d'armes pour nous défendre, j'ai ici une demi-douzaine de pistolets. Les malfaiteurs ont arrêté un plan ; nous dans la soirée, et tout en les attendant, nous conviendrons du nôtre.

M. de Soleure ajouta d'un ton railleur :

— Je tiens à recevoir avec une certaine solennité les ambassadeurs de Mme Joramie, et c'est dans ma chambre que nous leur souhaiterons la bienvenue.

— Asurément, monsieur le comte, dit Valenski, quatre honnêtes hommes n'ont rien à redouter de deux malfaiteurs. Toutefois, si vous les laissez arriver jusque dans votre chambre, afin que la préméditation d'assassinat soit bien établie, il serait imprudent, je crois, que Marie-Rose couchât cette nuit au rez-de-chaussée.

— Vous avez raison, Valenski ; cette nuit, nous donnerons à ma gouvernante le cabinet contigu à votre chambre.

+

A onze heures, le comte de Soleure et ses amis étaient prêts à recevoir les assassins.

Marie-Rose était couchée dans le cabinet. Surprise, elle avait demandé une explication qu'on ne lui avait pas donnée. On lui avait dit seulement :

— Quoi que vous entendiez dans la nuit, vous resterez couchée : défense absolue vous est faite de pousser un cri et de sortir de votre cabinet.

Les quatre hommes avaient passé la soirée dans une pièce dont les volets et les épais rideaux fermés empêchaient de voir la lumière du dehors.

Seul, le cabinet du comte, dont les fenêtres, comme on le sait, ouvraient sur le jardin, était resté ostensiblement éclairé, les volets n'ayant pas été fermés avec intention.

A l'étage, à l'exception de celles de la chambre du comte, toutes les persiennes avaient été fermées, dès la nuit venue, comme au rez-de-chaussée les volets.

Donc, à onze heures, le comte, qui était censé avoir travaillé jusqu'alors dans son cabinet, ferma les volets des deux fenêtres et, prenant la lampe qui avait éclairé le cabinet, monta dans sa chambre, qui, alors, se trouva éclairée.

Pendant un instant, le comte se promena dans sa chambre, passant et repassant devant les croisées, puis, comme un homme qui a assez veillé et va se mettre au lit, il ouvrit ses fenêtres et les referma après avoir tiré les persiennes avec bruit. Cela fait, il éteignit la lampe au bout d'un instant.

Jacques Vernier et François Morel étaient là depuis neuf heures, cachés derrière le mur de clôture.

Ils avaient vu de la lumière au rez-de-chaussée, ce qui leur indiquait la présence du comte dans son cabinet. A onze heures, ils avaient entendu le bruit de fermeture des volets ; puis, peu après, la chambre de l'étage s'étant éclairée, ils avaient vu se profiler la silhouette du comte derrière les rideaux blancs des fenêtres. Enfin, ils avaient vu le comte lui-même fermant les persiennes.

Le plan que Morel avait conçu en perspective d'un vol s'exécuta tel qu'il l'avait arrêté.

A minuit, les deux misérables, escaladant le mur, sautèrent dans le jardin. La porte de la cave fut facilement ouverte, et les deux hommes, ayant allumé une bougie filée, parvinrent bientôt dans le corridor du rez-de-chaussée où se trouvait l'escalier montant à l'étage.

Mais il fallait d'abord surprendre la domestique, la ligoter, la bâillonner, la mettre, en un mot, dans l'impossibilité de crier et de se mouvoir.

Morel avait sous son bras un paquet de cordes.

Avant d'entrer dans la cuisine, les deux hommes tendirent l'oreille. Le silence était profond.

— Allons, dit Jacques Vernier, nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

Ils pénétrèrent dans la cuisine, qu'ils traversèrent, marchant droit vers la porte de la petite chambre de Marie-Rose.

Il n'y avait que le bouton à tourner ; Jacques Vernier ouvrit sans bruit et entra, tenant la bougie d'une main, son poignard de l'autre.

— Hein, fit-il, voyant le lit non défait, qu'est-ce que cela signifie ?

Morel, qui s'était préparé à bondir sur la domestique, restait immobile, hébété, ouvrant de grands yeux.

— Eh bien, quoi, lui dit Jacques Vernier, c'est un travail de moins à faire.

— Oui, mais je ne comprends pas.

Jacques Vernier haussa les épaules.

— Moi, je comprends, répliqua-t-il ; le vieux a donné congé à sa bonne pour aller voir quelqu'un de sa famille, voilà.

— Ce doit être cela, murmura Morel.

— Maintenant, à l'autre, reprit Jacques Vernier, dont les yeux lançaient des éclairs fauves, et surtout ne tremble pas. Il doit dormir maintenant d'un profond sommeil ; nous lui aurons vite fait son affaire. Jette tes cordes dont nous n'avons plus que faire et marchons.

Ils traversèrent de nouveau la cuisine et se retrouvèrent dans le corridor, au pied de l'escalier.

— Prends ton poignard, ordonna Jacques Vernier.

Morel obéit.

Lentement, à pas de loup, sans bruit, car ils avaient les pieds dans des chaussons de lièze, ils montèrent l'escalier. Arrivés sur le palier, ils s'arrêtèrent devant trois portes.

— Laquelle ? demanda tout bas Jacques Vernier.

Morel, qui avait fait du dehors le plan intérieur de la maison, répondit sans hésiter :

— Celle-ci.

Pourvu, pensa Jacques Vernier, qu'elle ne soit pas fermée à clef ou qu'il n'y ait pas un verrou poussé à l'intérieur ; mais non, les bourgeois sont toujours d'une confiance...

Il colla son oreille contre la porte et retint sa respiration pour écouter. Il lui sembla entendre un ronflement.

— Il dort, se dit-il, et quand même nous devrions enfoncer la porte, nous aurions encore le temps de le frapper avant qu'il se soit mis en défense.

Alors, d'une main hardie, il tourna le bouton et la porte s'ouvrit.

Ils entrèrent et la chambre se trouva éclairée par la lueur tremblante de la bougie filée.

Le lit était devant eux, complètement fermé par les grands rideaux de cretonne délivrés de leurs embrasses.

Jacques Vernier lança à Morel un regard farouche et tous deux, le poignard levé, prêts à frapper, marchèrent vers le lit dont Morel, de sa main libre, écarta brusquement l'un des rideaux. Presque ou en même temps l'autre rideau fut violemment tiré par une main invisible.

Alors, aux yeux des deux assassins, le comte apparut debout sur le lit, le dos appuyé au mur, et tenant de chaque main un revolver.

L'effet fut foudroyant.

Les deux misérables bondirent en arrière avec épouvante. Morel laissa tomber son poignard. Ils ne songèrent plus à tuer, mais à prendre la fuite. Mais sur le seuil de la porte, leur barrant le passage, Georges Ramel se montra soudain, tenant une lampe de sa main gauche, la droite armée d'un revolver. En même temps une autre porte s'ouvrait et Alexis Mollin faisait son apparition, ayant,

comme Georges, une lampe et un pistolet.

Les deux amis se tenaient immobiles prêts à faire feu sur les deux scélérats.

Jacques Vernier, se voyant pris, poussa un rugissement de bête féroce. Quant à Morel, il tremblait de tous ses membres et était prêt à tomber en pâmoison.

Cependant Jacques Vernier se disposait à faire un suprême effort pour s'échapper en forçant le passage gardé par Georges Ramel, dût-il enfoncer son poignard dans la gorge du jeune homme.

Mais, au moment où il allait bondir vers la porte, Pierre Valenski, sortant tout à coup de derrière le rideau où il s'était tenu caché, s'élança sur lui et le saisit à la gorge.

Surpris de cette attaque imprévue, Jacques Vernier voulut frapper ce nouvel ennemi. Mais Valenski ne lui en laissa point le temps. Le vieillard avait encore toute sa force d'autrefois; sa main de fer étreignit le poignet du misérable et le tordit avec vigueur. L'arme tomba sur le parquet.

Jacques Vernier fit entendre un nouveau rugissement, et, Valenski l'ayant lâché, il recula en lançant autour de lui des regards affolés. Les yeux injectés de sang, la bouche écumante, les traits contractés, l'ancien garde-chasse était hideux à voir.

Tout à coup, son regard s'étant arrêté sur le Russe, il le reconnut. Il ne put retenir une exclamation, et aussitôt un tremblement convulsif le secoua de la tête aux pieds.

— Ah! ah! fit Valenski, vous me reconnaissez comme moi-même, je vous ai reconnu... Après un premier assassinat, vous deviez tenter d'en commettre un autre. Ah! vous ne pouviez finir autrement que vous avez commencé! Aujourd'hui, heureusement, votre victime vous échappe.

Le comte de Soleure était descendu du lit contre lequel il se tenait immobile.

— Jacques Vernier, continua Valenski d'une voix impérieuse, regardez, regardez l'homme que vous vouliez assassiner.

Le misérable leva les yeux sur le comte dont le visage était vivement éclairé par les deux lampes.

— Eh bien, Jacques Vernier, reprit l'intendant, le reconnaissez-vous aussi? Misérable, tombez donc à genoux devant le comte de Soleure, votre ancien maître!

L'ancien garde-chasse n'avait plus figure humaine. Il ne s'agenouillait point; mais, laissant échapper une plainte sourde, il se courba lentement et on l'entendit murmurer:

— Pardon! grâce!...

— Jacques Vernier, redressez-vous, ordonna le comte et écoutez: Vous êtes un grand coupable; mais je ne veux pas me souvenir que vous avez tué ma mère et que, tout à l'heure, vous vouliez m'assassiner?... Hélas! elle est plus criminelle que vous, la femme qui a armé votre bras pour me frapper!

Que vous ai-je fait, moi? Qu'avez-vous à me reprocher? A une époque, complice d'un misérable, vous m'avez pris mon honneur, vous avez brisé ma vie... Alors, Jacques Vernier, je pouvais vous tuer, c'était mon droit. Qu'ai-je fait? Je vous ai laissé aller.

Ah! vous ne savez pas encore tout le mal que vous avez causé; mais afin qu'il soit réparé en partie et autant qu'il me sera possible, Dieu veuille sur moi; et si je ne suis pas tombé cette nuit sous vos coups, c'est que l'heure de ma mort n'est

pas arrivée, c'est que je dois vivre encore!

Jacques Vernier, tout à l'heure deux mots sortis de votre bouche, je les ai entendus. Vous avez dit: "Pardon! grâce!" Eh bien, je ne vous livrerai pas à la justice; aujourd'hui comme autrefois, je vous laisse aller; je vous fais grâce, vous êtes libre!

Le misérable regarda le comte avec effarement, croyant avoir mal entendu.

— Monsieur le comte, s'écria Alexis Mollin, ce que vous dites est impossible, vous ne pouvez pas faire cela!

— Si, mon ami, je peux le faire, et c'est ma volonté, répondit M. de Soleure.

Il resta un moment silencieux et reprit:

— L'homme qui est devant nous n'est plus dangereux pour moi, et je lui fais grâce pour des raisons dont plus tard vous apprécierez la valeur; quelque chose me dit que je dois le laisser libre, afin qu'il puisse servir les grands intérêts dont je suis le défenseur.

S'adressant à Jacques Vernier, le comte continua:

— Vous êtes venus ici, vous et François Morel, pour assassiner un homme appelé Florentin Broussel; vous ignoriez, j'en suis convaincu, que sous ce nom se cachait le comte Gaston de Soleure. Eh bien, Jacques Vernier, à partir de cet instant, Florentin Broussel n'existe plus, et demain soir, l'habitant de cette maison l'aura quittée pour toujours. Néanmoins, pendant quelque temps encore, le comte de Soleure restera caché. Vous pourriez donc dire à la personne qui vous a mis le poignard à la main, si cela vous convient, que vous avez fidèlement rempli votre mission et que Florentin Broussel est mort.

Je n'ai pas autre chose à vous dire; vous êtes libres tous deux, allez!

Le comte se tourna vers son intendant.

— Valenski, lui dit-il, accompagnez ces hommes et faites-les sortir par la porte de la grille. Vous, Georges, éclairez-les.

Les deux misérables ne se firent pas dire deux fois qu'ils pouvaient s'en aller; ils se précipitèrent dans l'escalier sans avoir seulement songé, dans leur trouble et leur effarement, à remercier le magnanime comte de Soleure.

Un instant après, ils étaient hors de la maison, et la porte de la grille se refermait.

XVI

Pourquoi le comte avait fait grâce

La magnanimité du comte de Soleure était si grande que les deux amis et Valenski lui-même ne pouvaient y croire. C'était comme un rêve.

Ils regardaient le gentilhomme avec autant de stupéfaction que d'admiration.

— Ainsi, monsieur le comte, dit Alexis, vous leur faites grâce?

— Oui, mon ami.

— Grâce pleine et entière? ajouta Georges.

— Oui, pleine et entière.

— Mais ces deux hommes sont des assassins!

— Ce sont des misérables parmi les plus misérables, et plus scélérats encore que vous ne le supposez.

— Nous comprendrions que vous fissiez grâce à Morel, qui n'est qu'un instrument; mais ce Jacques Vernier ne mérite aucune pitié.

sommes forcés d'admirer votre grand ma mère, il a voulu me tuer, et,

malgré cela, je ne le livre pas à la justice.

— Il commettra de nouveaux crimes.

— Je ne le crois pas. Dans tous les cas, soyez convaincu qu'il ne tentera plus rien contre moi.

— Ah! monsieur le comte, vous savez ce qu'est la haine de cet homme; prenez garde de vous tromper.

— Jacques Vernier me croyait mort; vous l'avez vu saisi de stupeur en me reconnaissant. Allez, il a maintenant plus peur de moi que moi de lui.

— Alors, monsieur le comte, répliqua Alexis, vous pensez qu'il sera retenu par la peur?

— Oui, par la peur du châtement.

— S'il avait eu cette crainte, il n'aurait pas tenté de vous assassiner.

— Quand il a consenti à commettre ce crime, il croyait avoir affaire à un nommé Florentin Broussel; s'il eût su qu'il se trouverait en face du comte de Soleure, il aurait répondu non à Mme Joramie. D'ailleurs, il ne s'est pas décidé à risquer sa tête sans se montrer très exigeant; il n'a plus à redouter la misère, maintenant; sa complice est là pour lui donner une fortune.

— Enfin, monsieur le comte, nous sommes forcés d'admirer votre grandeur d'âme.

— Oh! ne vous laissez pas aller si vite à l'admiration; ce que vous appelez ma grandeur d'âme pourrait bien n'être que de l'égoïsme.

— Vous, égoïste!

— Monsieur le comte, dit Georges, je voudrais bien voir comment vous pourriez nous démontrer cela.

— Rien n'est plus facile.

— Nous vous écoutons.

— Eh bien, supposons que j'ai tué, que nous ayons tué ces deux bandits.

— C'était votre droit, vous étiez en état de légitime défense.

— Peut-être; le fait est discutable, puisque nous étions prévenus; nous pouvions faire arrêter les deux coquins sans nous faire justice nous-mêmes.

— Permettez, monsieur le comte, on a le droit de tuer un chien enragé.

— Soit. Supposons donc que les deux misérables aient été tués par nous.

— Ce serait fort heureux, dit Alexis.

— Je ne sais pas. Mais alors l'intervention de la justice devenait nécessaire; il y aurait eu enquête, perquisition; vous et moi aurions été mêlés à toutes ces recherches, et il m'aurait fallu dire trop de choses. Oui, trop de choses, répéta-t-il, comme se parlant à lui-même.

Il resta un moment silencieux et continua:

— Si je les eusse fait arrêter, l'affaire aurait été plus grave encore. Dieu sait tout ce que Jacques Vernier aurait révélé, quels noms il aurait jetés en pâture à la curiosité publique. Le scandale eût été immense.

Pour le repos de tous ceux que j'aime, pour le mien, mes amis, il est des choses qui ne doivent pas être connues. Croyez-le, ce que j'ai fait, je le devais.

— Monsieur le comte, dit Georges, je me rends, vous avez eu raison.

— Et vous, Alexis?

— Moi, monsieur le comte, je ne puis me lasser de vous admirer.

— Maintenant, mes amis, reprit M. de Soleure, nous allons prendre quelques heures de repos. Demain, nous nous mettrons à l'oeuvre pour délivrer Mionne.

On se serra la main et on se sépara avec l'espérance au cœur.

Le comte songeait au bonheur d'embrasser sa fille.

Le mal de dos vous avertit

Il est souvent le premier signe du mal de rein. Quand le dos fait mal, voyez l'état de votre rein. Ne manquez pas d'écouter cet avertissement—c'est trop grave. Hâtez-vous de corriger le mal de dos, ou sa cause. Au premier symptôme prenez avec confiance les Pilules Dodd—depuis plus d'un demi-siècle le remède favori aux maux du rein. 102-F

Pilules Dodd pour le Rein



Poils PARTIS
FIGURE
LEVRES
MENTON

Heureuse! Quand j'avais de vilains poils sur la figure et le menton... j'étais délaissée... découragée. Dépilatoires, cires, liquides, rasoir même, tout échouait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit! Ce secret a rendu la beauté et le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT, "Comment se débarrasser des poils superflus", explique cette méthode et ses succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mlle Annette Lanzette, 93-95, rue Church. Dépt. C-836, Toronto, Ontario, Canada.

Une merveille du genre

LE PLUS PASSIONNANT
ROMAN D'AMOUR ET
D'INTRIGUE QUE L'ON
PUISSE IMAGINER...

La Conquête du Bonheur

PAR

XAVIER DE MONTEPIN

COMMENCERA DANS

"LE SAMEDI"

DU 23 MAI

Retenez dès maintenant VOTRE
"Samedi" du 23 mai, qui sera
en vente le 16 mai prochain.

LA CHRONIQUE DE LA POLICE ET DES POMPIERS

Sous la direction de l'abbé Oscar Vallquette
Aumônier du Service des Incendies, de la
Police de Montréal et de la Circulation
provinciale

Le plus jeune chef qui ait jamais dirigé le Service des Incendies dans la ville de Québec a été appelé à remplir cette importante fonction en 1931, lorsque l'administration municipale décida d'infuser du sang nouveau dans ce département où certaines réformes étaient jugées nécessaires. Le regretté Chef Lawrence Donnelly venait de mourir presque subitement. On saisit cette occasion pour faire appel aux ressources du Chef de District Rosaire Beaulieu, qui s'était fréquemment signalé à l'attention du conseil municipal de l'époque. Il fallait choisir un chef possédant une vaste expérience et qui sût appliquer les méthodes modernes. Rosaire Beaulieu était l'homme tout désigné pour prendre en main les rênes de ce nouveau département, et c'est sans aucune hésitation que le nouveau chef fut choisi par le conseil de ville.

Le chef Rosaire Beaulieu ne devait pas tarder à répondre aux espérances qu'on avait mises en lui. Sans s'imposer à ses subalternes comme un réformateur, mais avec délicatesse et cour-



Chef ROSAIRE BEAULIEU

toisie, il fit mettre en pratique une série de nouvelles méthodes qui ont donné immédiatement d'excellents résultats. Sa grande popularité dans les divisions de son département l'a aidé énormément à appliquer son programme de réformes, et aujourd'hui tous ceux qui sont appelés à le seconder dans son travail lui sont reconnaissants de sa manière de procéder.

Après avoir fait ses études à l'école du Sacré-Cœur, il obtint un emploi à la Dominion Arsenal de Québec. Plus tard, nous le trouvons dans le service des Tramways de la Québec Power, mais il ne se sent guère dans son élément. Le département du Feu l'intéresse et il n'hésite pas à accepter l'invitation qui lui est faite d'entrer dans ce corps. C'est le commencement d'une brillante carrière et d'une ascension rapide vers les hautes fonctions de ce service municipal. En effet le 26 janvier 1928, il était promu lieutenant au poste No 10. Le 17 janvier 1929, il devenait Chef de District et le 17 décembre 1931, il était nommé Directeur du Service des Incendies.

Le chef Beaulieu n'est âgé que de 43 ans. Il compte 24 années de service dans le département qu'il dirige depuis bientôt 5 ans. C'est en outre un citoyen éclairé, doué d'un bel esprit civique et qui s'intéresse beaucoup aux œuvres de sa paroisse.

Georges n'osait croire encore au bonheur que lui promettait le bienfaiteur.

Alexis pensait à sa chère Laurence.

Pendant ce temps, Jacques Vernier et Morel rentraient à Paris, ne sachant trop s'ils étaient bien éveillés. Quoi! ils étaient libres!

Quoi! quand on pouvait les tuer comme des loups, on les avait épargnés!

Quoi! on pouvait les livrer à la justice et on les avait laissés se retirer comme de simples visiteurs!

Les misérables étaient confondus. A chaque instant, ils se retournaient pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

Dans tout arbre dont l'ombre s'allongeait sur le sol, ils croyaient voir un agent de police ou un gendarme prêt à leur mettre la main au collet.

Cependant, peu à peu, ils se rassurèrent. Il fallait se rendre à l'évidence.

Le comte avait dédaigné de se venger.

— Jacques, y comprends-tu quelque chose? demanda Morel à son complice.

— Oui, répondit l'ancien garde-chasse.

— Alors, explique-moi ça.

— Non.

— Pourquoi.

— Cela ne te regarde pas.

— Ah!

— Sache seulement que si le comte nous a laissés partir, c'est qu'il a intérêt à ce que le silence se fasse sur cette affaire.

— Je ne comprends pas.

— Tu n'as pas besoin de comprendre. Va, je suis forcé de le reconnaître, cet homme est d'une nature supérieure. Je le savais déjà; mais il vient de m'en donner une nouvelle preuve.

En parlant ainsi, Jacques Vernier faisait allusion à l'intervention du comte, alors que la vieille comtesse de Soleure lui faisait subir le supplice du knout.

— C'est très bien, répondit Morel; mais qu'est-ce que tu diras à la dame?

— Laisse-moi faire.

— Voudra-t-elle donner l'argent promis?

— Pourquoi pas?

— Dame, la besogne n'est pas faite.

— Sois tranquille, nous ne perdrons rien, au contraire, moi surtout.

Ces deux derniers mots avaient été prononcés d'une voix sourde et avec un accent particulier qui frappa Morel. L'ancien tisserand se figura que son complice se réservait la grosse part dans la récompense promise et tout naturellement, comme il arrive entre coquins, il se sentit pris d'une violente colère.

— Comment l'entends-tu? répliqua-t-il d'un ton presque menaçant.

— Mais, fit Jacques, sans apporter d'attention à la façon dont la question était faite, je l'entends comme il faut l'entendre. Celle qui nous a fait travailler aura à compter avec nous, avec moi surtout.

— Pourquoi avec toi plutôt qu'avec moi? Il me semble que nos droits sont les mêmes.

Jacques saisit le bras de Morel, qu'il serra comme dans un étau, et, tout en marchant, il lui dit, hachant les mots:

— Tais-toi, brute!... Sache bien que je te donnerai ce qu'il me conviendra de te donner.

— Mais...

— Pas de mais... Je te dis de te taire... D'abord c'est moi qui ai découvert l'affaire... C'est moi qui suis le maître. C'est à ton corps défen-

dant que tu as consenti à m'aider. Tu avais le "taf". Seul, tu n'aurais rien fait.

— J'avais le "taf", c'est vrai... l'abbaye de Monte-à-Regret ne me tente pas... mais, enfin, j'étais décidé.

Jacques haussa les épaules avec mépris.

— Parce que tu ne pouvais pas faire autrement, dit-il.

— Comment ça?

— Parce que je savais bien que si tu avais refusé, je t'aurais buté; tu en savais trop long.

Jacques disait vrai. Il n'avait qu'une médiocre confiance dans son ami François, et c'était pour qu'il ne pût rien révéler sans se compromettre lui-même qu'il l'associait successivement à toutes ses entreprises, bien décidé à le tuer s'il faisait mine de reculer.

— Ainsi, répliqua Morel d'une voix tremblante de colère, tu me crois capable de manger le morceau?

— Encore une fois, tais-toi!

— Non, je ne veux pas me taire!

— Prends garde, ne fais pas le méchant, tu sais!

— Ah ça, est-ce que tu crois me faire peur? riposta l'ancien tisserand, grossissant sa voix.

Et il prit l'attitude d'un lutteur prêt à l'attaque.

— Imbécile! fit Jacques, tu veux te battre avec moi ici, sur le grand chemin, pour que la police de sûreté nous empoigne tous les deux comme perturbateurs du repos public, d'abord, puis...

— C'est juste, fit Morel, qui subissait malgré lui la domination de Jacques Vernier.

— Mais si tu tiens à faire avec moi, dans un endroit sûr, une partie de boxe, je suis ton homme. Seulement, tu attendras que je sois disposé.

— C'est bien, nous verrons ça, répondit Morel avec aigreur.

— En attendant, je veux bien te dire que tu auras ta part d'argent comme moi.

— J'y compte bien.

— Mais il y a autre chose.

— Quoi?

— Ceci n'est plus ton affaire. Voistu, François, ni toi, ni personne ne sauriez m'empêcher de prendre ce que je veux m'offrir. Oh! cela si quelqu'un me le disputait, je risquerais cent fois ma vie.

Le visage de Jacques Vernier avait pris une expression farouche et son regard était effrayant.

Si Mme Joramie avait pu pressentir une partie de ce qui se passait dans l'âme de son ancien ami, elle se fût bien gardée de se trouver de nouveau en face de lui.

C'est que si les tourments du bague, le temps écoulé, la misère, avaient calmé la passion effrénée que la comtesse de Soleure avait partagée après l'avoir allumée, cette passion n'était pas complètement éteinte.

En revoyant son ancienne amie, toujours merveilleusement belle, malgré les années qui avaient passé sur sa tête, Jacques Vernier avait senti se réveiller des ardeurs seulement assoupies.

Assurément, ce n'était plus le même amour qu'autrefois. Peut-être y avait-il un mélange de haine dans le sentiment qui s'était de nouveau emparé de lui.

Peut-être voulait-il infliger à Raymonde le supplice de ses caresses pour se venger de la lâcheté qu'elle avait mise à l'accuser, à le livrer, quand le comte de Soleure les avait surpris ensemble au château de Noisy-les-Monts.

Et puis, il éprouvait une volupté anticipée à la pensée qu'il pourrait, lui, misérable, humilier cette fem-

me hautaine, qui ne voyait plus en lui qu'un instrument servile.

Nous avons déjà fait connaître la situation d'esprit de l'ancien garde-chasse sur ce point; si nous en parlons de nouveau, c'est qu'elle s'accroissait de plus en plus.

Si depuis qu'il avait revu Raymonde il avait dissimulé ses véritables sentiments, c'est parce qu'il ne voulait pas risquer d'échouer par trop de précipitation.

Tout d'abord, comme le lecteur l'a vu, il n'avait songé qu'à exploiter financièrement la situation; c'est-à-dire le terrible passé; mais quand il avait vu que Mme Joramie se servait de lui en lui demandant des crimes, il s'était dit:

— Elle se livre. L'heure approche où je pourrai la saisir.

Et maintenant qu'il savait que Raymonde Duchemin était bigame, il se disait:

— Je la tiens!

Bien certainement, Morel ne devina point ce qui se passait dans le cœur de son complice. Il se trouva satisfait par l'assurance qui lui était donnée du partage égal de la somme à toucher et ne souffla plus mot sur ce sujet délicat.

Quand les deux misérables se séparèrent en se disant: à demain, ils étaient redevenus bons amis.

XVII

Le grain de café

Georges Ramel avait quitté brusquement son élève, le laissant seul dans l'atelier. Lucien y resta jusqu'à neuf heures. Alors, après avoir fermé l'atelier et s'être débarrassé de son costume, dont il n'avait plus besoin, pour revêtir un habillement plus convenable, il se rendit chez Alexis Mollin où, ayant dit à Francine qu'il avait faim, celle-ci lui donna à manger.

Lucien était très inquiet. Pensant que Georges et Alexis rentreraient dans la nuit, il résolut de les attendre chez l'auteur dramatique afin d'être plus tôt instruit de ce qui se serait passé à Saint-Mandé.

Il s'installa dans le cabinet du poète et s'arrangea le mieux qu'il put sur le canapé pour faire un bon somme. Brisé de fatigue, courbaturé, ayant la tête congestionnée, il sentait qu'un sommeil de quelques heures lui était absolument nécessaire.

Mais, en proie à une mortelle anxiété, il resta longtemps sans pouvoir fermer les yeux. Vers trois heures, cependant, la fatigue du corps l'emportant sur l'agitation de l'esprit, il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Il était grand jour quand il se réveilla au bruit que faisait Francine dans l'appartement.

Il se mit debout, se frotta les yeux et regarda la pendule. Les aiguilles marquaient sept heures.

— Francine! Francine! appela-t-il. La domestique parut.

— A quelle heure M. Mollin est-il rentré? demanda Lucien.

— Mais, monsieur n'est pas rentré du tout.

— Oh! mon Dieu! gémit le jeune garçon; mais que s'est-il donc passé là-bas? Est-ce que les deux misérables auraient réussi?...

Il mit son chapeau sur sa tête et reprit:

— Francine, je vais faire une course assez longue; si M. Mollin rentre avec M. Georges Ramel, comme c'est probable, vous leur direz de m'attendre ici tous deux. Il est sept heures, je serai de retour au plus tard à neuf heures et demie.

Sur ces mots il sortit en courant.

A la station des voitures de place, il prit un coupé en donnant au cocher l'adresse du comte de Soleure.

A huit heures dix minutes, Lucien sonnait à la grille de la maison du comte.

Ce fut Valenski qui vint lui ouvrir.

— Monsieur, dit Lucien au vieux Russe, je suis Lucien Morel. Où est M. Georges Ramel ? Où est M. Alexis Mollin ?

— Mon jeune ami, répondit l'indignant, ces messieurs sont encore ici, mais prêts à partir aussitôt que la voiture qu'on a commandée sera arrivée.

— Et M. le comte ?

— M. le comte est avec M. Ramel et M. Mollin.

Lucien poussa un cri de joie.

— Alors, monsieur, dit-il, il n'y a rien eu la nuit ?

— Si, nous avons eu la visite de deux hommes armés de poignards ; mais prévenus, grâce à vous, Lucien Morel, nous étions prêts à les recevoir.

— Et... ils sont arrêtés ?

— Non. M. le comte a eu égard à la prière que vous avez adressée à M. Georges Ramel, il leur a fait grâce.

Le gamin se mit à pleurer, et c'est en sanglotant qu'il fut introduit dans le cabinet du comte, qui causait avec Georges et Alexis.

Le comte se leva, prit Lucien dans ses bras et l'embrassa.

— Ah ! brave enfant, dit-il avec émotion, tu sauras racheter noblement les fautes et les crimes de ton père !

Allons, mon vaillant Lucien, calme-toi, sèche tes larmes et assieds-toi là, dans ce fauteuil.

Nous allons partir tous trois pour aller te trouver ; tu viens à nous, c'est bien.

Tu as beaucoup de choses à nous apprendre ; mais, avant tout, Lucien, dis-moi où est Mionne, dis-moi où est ma fille !

Mlle Mionne est à l'hospice Sainte-Anne.

— Mais c'est là qu'on enferme les fous et les folles ! exclama Georges Ramel.

— Oui, monsieur Georges, répondit Lucien ; et c'est parce que Mme Joramie et ses complices ont cru que Mlle Mionne était devenue folle, qu'elle a été conduite hier à Sainte-Anne. Mais, rassurez-vous, Mlle Mionne n'est point folle, et il lui a fallu toute son intelligence, tout son esprit, pour réussir aussi bien à tromper ses terribles ennemis.

Du reste, je vais vous dire pourquoi Mlle Mionne a feint d'avoir perdu la raison.

Et, aussi rapidement que possible, Lucien raconta à ses auditeurs, frissonnant parfois, mais émerveillés, le rôle qu'il avait joué auprès de son père ; ce qu'il avait appris ainsi ; comment il avait vu Mionne dans le caveau et le conseil qu'il lui avait donné de simuler la folie, n'ayant trouvé que ce seul moyen pour l'arracher des mains de Mme Joramie et de ses geôliers.

Le comte de Soleure embrassa une seconde fois Lucien, puis dit :

— Georges, Alexis, nous allons partir tous trois ; mais je n'ai plus à vous accompagner ; je vais me rendre directement et seul chez un de mes amis dont l'aide nous est utile, je crois, en la circonstance présente. Il est neuf heures et demie ; je vous donne rendez-vous à midi précis devant l'hospice Sainte-Anne. Toi, Lucien, tu vas rester ici avec Valenski, qui peut avoir besoin de toi.

(A suivre dans le prochain numéro)

LA FUITE D'ANGELITA

(Suite de la page 9)

de terre rouge, et son teint bistré miroitait d'éclats métalliques. Son regard était impérieux et, dans sa quasi-nudité, elle avait un port de reine.

— Voilà celle qui nous abandonne, dit simplement le frère en entrant.

Puis, une longue minute, il contempla la jeune fille sans rien dire. Et brusquement :

— Hasta luego ! cria-t-il.

Et il s'éclipsa aussi vite que la première fois.

Alors, j'interrogeai sa sœur et, dans un espagnol enfantin mais sans embarras, elle me fit ce récit :

— Je m'appelle Angelita. J'avais douze ans quand les Indiens nous ont volés, mon frère et moi. Mon père, qui était propriétaire de plusieurs estancias, avait acheté des chevaux, et profitait de l'occasion pour voir ses mayordomes. Nous lui avions demandé de nous emmener. Nos pėones, montés chacun sur un cheval, en tenaient plusieurs en main, reliés par une corde. Il y avait quatre jours que nous voyagions quand notre caravane fut attaquée. Les Indiens réussirent à capturer nos chevaux, après avoir tué ou blessé les pėones, et ils nous traînèrent à leur suite. Notre père, lui, eut la vie sauve. J'espère que notre mère n'est pas morte de chagrin et que je les retrouverai l'un et l'autre. Je vous remercie, Madame, de bien vouloir me conduire vers eux.

Le gauchon vint m'avertir à ce moment que le sulky était attelé, et c'est en chemin que la jeune fille, répondant à mes questions, compléta le récit de son aventure.

— Mon frère, dit-elle, est devenu tout à fait un Indien. Il est agile et fort, et la vie sauvage lui plaît. Mais moi, je n'ai jamais oublié une seule minute que les gens au milieu desquels j'étais obligée de vivre sont mes ravisseurs. Je me suis toujours montrée farouche à leur égard. D'ailleurs, aussitôt que j'ai eu quinze ans, je les ai dominés. Ce sont des hommes qui ne respectent que ce qu'ils admirent. Et ce qu'ils admirent, c'est l'audace.

Je pensai en moi-même : ils ne sont pas non plus insensibles à la beauté. Mais cette enfant ignore sans doute qu'elle est belle.

— Je leur parlais espagnol, continuait-elle, pour les narguer. C'est ainsi que j'ai pu conserver ma langue, tandis que mon frère l'a presque complètement perdue.

Elle garda un instant le silence, puis ajouta, l'air sombre :

— C'est un renégat.

De nouveau une pause. Et, subitement, elle éclata, les yeux enflammés, la voix ardente :

— Mais je suis vengée ! je suis vengée !

Devant cette exaltation, ce regard de menace, ce front haut et ces mains crispées de rage, tordues de haine, j'éprouve une sorte de malaise et comme une vague inquiétude.

— Mais qu'avez-vous donc fait pour vous venger ?

— Ils m'avaient promise à un de leurs chefs qu'ils appelaient Wa-Taw-Toh. Depuis longtemps déjà, j'avais réussi à toujours reculer la cérémonie des fiançailles. Mais le moment était venu où l'on voulait me contraindre. C'est pourquoi j'avais dit à mon frère : "Reste ici, si tu veux. Moi, je m'en retourne à Santa-Fé. Trouve-moi quelqu'un pour m'y conduire." Quand j'ai su que j'allais être délivrée, je suis devenue folle de joie. Mais une chose me tourmentait : c'est qu'un Indien eût osé croire que je serais sa femme. A présent que j'entrevois la possibilité de cet immense bonheur : être aimée d'un homme blanc, je ressentais comme un outrage intolérable l'impudent prétention de ce sauvage. Mon irritation s'accrut lorsque j'eus acquis la certitude que mon frère m'abandonnait et reniait notre père et notre mère pour se fixer parmi ces monstres. Quelques instants avant ma fuite, j'ai pris un grand parti. Je suis entrée dans la hutte de Wa-Taw-Toh, et je lui ai dit câline : "Je viens à toi, pour être ta femme, Epervier-Rouge. Allongez-toi sur le sol, et croise les bras sur ta poitrine, afin que ta fiancée puisse s'étendre à tes côtés et prononcer le serment de fidélité." Et, quand il a été couché de tout son long sur la terre, j'ai ajouté : "Ferme les yeux", j'ai décroché son navaja, objet de ses rapines, et, d'un seul coup, je lui ai tranché la tête." Puis je suis partie sans que personne se fût aperçu de rien.

Un frémissement d'horreur me parcourut.

— Mais, malheureuse ! m'écriai-je, vous avez prononcé la condamnation de votre frère ! Lorsqu'il va rentrer au camp, les Indiens vont l'égorger.

— Puisqu'il préfère ces hommes rouges à sa sœur et à sa famille, me répondit-elle, qu'il s'arrange avec eux. Cela le regarde.

A son insu, cette Argentine n'était pas moins barbare que les sauvages qu'elle fuyait si passionnément.

Après bien des recherches, nous découvrîmes ses parents dans un faubourg de Santa-Fé. Mais, huit jours plus tard, quand je fus de retour au rancho, je trouvai la tête de son frère au bout d'une pique plantée devant ma porte.

Les Indiens avaient suivi la piste jusque là.

CLAUDE JONQUIÈRE



"J'ai toujours employé l'huile 3-en-une pour ma machine à coudre. Je couds depuis 32 ans — pour ma famille et des clients — sur la même machine, qui marche encore à la perfection." Mme ANNA BOND, Iowa

UN PRODUIT CANADIEN

L'HUILE 3-EN-UNE est légère, pure et limpide. D'un mélange spécial qui opère de trois façons : nettoie, huile et prévient la rouille. Ayez-en sous la main. Mettez-en souvent !



3-IN-ONE OIL

HUILE 3-EN-UNE

UNE AMIE LUI INDIQUA LE CHEMIN de la SANTÉ !



Cette jeune femme, (il y en a des milliers comme elle) déplorait à vue d'œil. Malgré les meilleurs soins et l'emploi de remèdes dispendieux son mal empirait de jour en jour.

Une amie, reconnaissant en elle les symptômes d'un mal dont elle-même avait souffert — lui recommanda les Pilules FEMOL. Après en avoir pris une boîte, la malade se sentit beaucoup mieux ; moins de douleurs et moins fréquentes. A la troisième boîte elle était complètement débarrassée de ses maux. Vous qui souffrez de maladies féminines (beau-mal) que ne donneriez-vous pas pour vous en débarrasser ? Cependant le remède est à votre portée, il coûte peu et mérite un essai.

Les pilules FEMOL se vendent partout. Demandez-les. Exigez-les.

Notre brochure médicale vous sera expédiée gratuitement sur demande.

INSTITUT CAZO — Dépt. 8
Place Royale, Montréal.

PILULES FEMOL

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 80c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada





La République de Panama donne l'exemple... du désarmement. Elle vient de mettre en vente son unique navire de guerre, un vieux yacht armé de deux vieux obusiers.

A Ostie, en Italie, au cours de fouilles récentes, on a découvert des journaux... en pierres. Il s'agit de dalles sur lesquelles sont gravées au burin les relations des événements de l'époque. Ces dalles datent de l'an 49.

Dans un grand cinéma de plein air, à Madrid, on remet gracieusement à chaque spectateur un parapluie en papier afin qu'il puisse continuer à assister à la représentation si le ciel ouvre ses écluses.

On vient de donner une réponse à un problème de l'histoire religieuse, problème qui posait jusqu'ici un vaste point d'interrogation : où se trouvaient les restes de saint Clément, premier successeur de saint Pierre ? Les ossements de ce pape furent découverts récemment dans la cathédrale de Duren, en Allemagne.

On a dispersé récemment, à Prague, une ménagerie aux feux des enchères. Et cela a permis à la municipalité de cette ville de pousser un soupir de soulagement. Comme les propriétaires de cette ménagerie s'étaient enfuis, la municipalité de Prague s'était trouvée dans l'obligation de pourvoir à la nourriture de 700 animaux ce qui lui coûtait la bagatelle de 1200 dollars par jour.

On sait que le Koh-I-Noor est un des plus gros et des plus beaux diamants qui soient. Il est aujourd'hui à la couronne des rois d'Angleterre, mais il appartenait avant à un roi de Lahore qui le tenait lui-même du Grand Mogol. Ce mot *Koh-I-Noor* est un mot indien et sa signification propre est "montagne de lumière" : c'est quelque peu exagéré, sans doute, mais cependant assez bien trouvé et assez poétique.

Un Chinois obligé de partir pour l'armée resta si longtemps absent que sa femme le crut mort et convola en secondes noces. Mais voilà qu'un jour, le premier mari apparaît comme Ménélas au second acte de la *Belle Hélène*. "Rends-moi ma femme, ordonne-t-il. — Jamais ! Nous sommes légitimement unis." La cause est portée devant le magistrat qui demande qu'on lui confie la femme pendant quelques jours, engageant les deux compétiteurs à revenir au bout de ce temps pour connaître la sentence. Le temps écoulé, les deux rivaux sont de nouveau en présence du juge qui leur annonce que, la femme étant venue à décéder, il faut que l'un ou l'autre se charge des frais de l'enterrement. Le premier mari refuse carrément ; le second, au contraire, déclare qu'il est prêt à faire des funérailles décentes à celle qui avait été si bonne pour lui. "C'est bien, dit le magistrat en tirant un rideau, voici votre femme vivante et bien portante, emmenez-la." Et la Chinoise s'éloigna au bras de son second mari en rendant grâce à la haute sagesse de ce Salomon de l'Empire du Milieu.

Notes Encyclopédiques

LA FIN D'ALEXANDRE

Il ne s'agit pas ici d'Alexandre, le fameux conquérant de l'antiquité, mais d'Alexandre Ier, tsar de Russie, l'adversaire de Napoléon Ier. Une vieille légende, à laquelle beaucoup de personnes en Russie ajoutent encore foi, règne sur les circonstances de sa mort.

Selon cette légende, l'empereur revenait d'un séjour en Crimée, vers la fin de 1825, lorsqu'en approchant de Taganrok, il rencontra un courrier de cabinet, Maskof, qui venait à sa rencontre, chargé d'importants papiers d'Etat. Le tsar donna à ce courrier l'ordre de le suivre, mais le postillon fit si maladroitement tourner la voiture de Maskof qu'elle se renversa et écrasa ce malheureux.

Alors, toujours d'après la légende, l'empereur aurait mis à exécution un projet qu'il avait depuis longtemps déjà formé : celui de disparaître en se faisant passer pour mort et en se cachant au fond de la Sibérie.

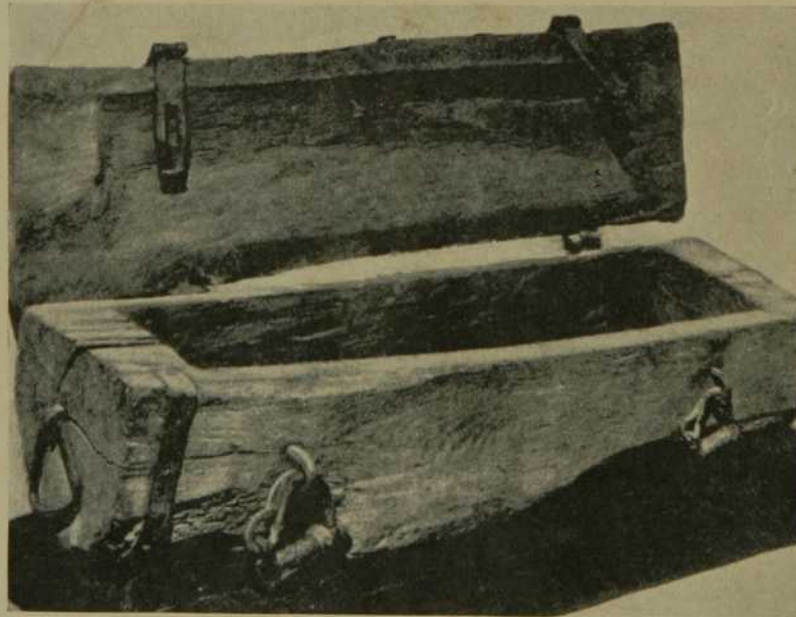
Un historien russe dont la bonne foi ne peut être mise en doute, Schilder, a particulièrement connu ce dernier descendant de la famille Maskof, qui affirmait que tous les siens, de père en fils, s'étaient transmis la conviction que leur ancêtre reposait dans la cathédrale Pierre et Paul, à la place et sous le nom d'Alexandre Ier.

Le tsar, réfugié en Sibérie, y serait mort en 1864, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

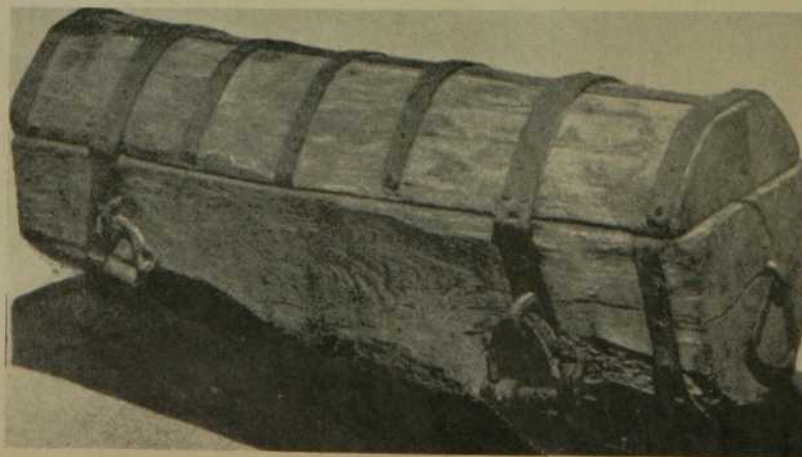
De fait, il est certain que, vers 1825, on avait vu arriver en Sibérie un homme mystérieux, qui disait se nommer Fédor Kosmich. Bien qu'il n'eût jamais révélé à personne son véritable état ni le lieu d'où il venait, tout le monde entourait du plus profond respect cet inconnu, qui menait la vie austère d'un ermite.

En 1850, il accepta l'invitation d'un riche marchand de Tomsk, Kromof, et alla vivre chez lui, dans une chambre retirée, ne parlant qu'à son hôte et à la fille de celui-ci.

Tous ceux qui l'avaient entrevu étaient restés frappés de son extraordinaire ressemblance avec l'empereur officiellement défunt.



AUTREFOIS, L'ART DE LA MENUISERIE ET DE L'ÉBÉNISTERIE N'ÉTAIT PAS PERFECTIONNÉ COMME DE NOS JOURS, MAIS ON FABRIQUAIT TOUT DE MÊME DES MEUBLES SOLIDES. VOICI UN ANCIEN COFFRE, FAIT D'UN SEUL TRONC D'ARBRE ET QUI POUVAIT MÉRITER LE NOM DE COFFRE-FORT GRÂCE À SON ARMATURE MÉTALLIQUE ; IL N'ÉTAIT SANS DOUTE PAS À L'ÉPREUVE DU FEU, MAIS IL POUVAIT LARGEMENT DÉFIER LA CURIOSITÉ DES INDISCRETS.



Chaque année les laitiers anglais doivent acheter 65.000.000 de bouteilles pour remplacer celles qui sont volées ou brisées.

A Sumatra une femme veuve place un petit drapeau sur le toit de sa maison. Elle n'a pas le droit de se remarier tant que le drapeau n'est pas en partie détruit par les intempéries.

A l'hôpital Royal de Bradford, on place des écouteurs de T. S. F. aux oreilles des malades qui doivent subir une opération pour laquelle suffit l'anesthésie locale.

A Hamvell, en Angleterre, deux couples aux noms singuliers se sont mariés le même jour. M. Brown (marron) a épousé Mrs White (blanc), tandis qu M. Black (noir) prenait Miss Green (vert) pour femme.

Lorsque vous observez le soir un oiseau à travers les barreaux de sa cage, vous constatez qu'il dort avec la tête cachée sous son aile. Or votre constatation est fautive car l'oiseau ne dort pas avec sa tête "sous" l'aile. Observez-le très attentivement et vous vous apercevrez que l'oiseau dort en plaçant sa tête entre les plumes de son dos et les plumes de son aile.

Le mah-jong n'est pas un jeu moderne, contrairement à ce que l'on croit. Il date de cinq siècles, c'est-à-dire de la guerre entre la Chine et le Japon. Les Chinois battus, s'étaient repliés derrière l'enceinte de la muraille sacrée. Les soldats, harassés de fatigue par la retraite, déprimés par la défaite, tombaient dans une sorte de somnolence périlleuse. C'est alors qu'un général nommé Mah rechercha le moyen de secouer l'apathie de ses troupes. Il prit 144 morceaux de carton, les recouvrit d'images singulières, dragons rouges, blancs, verts, fleurs, bambous, cercles et lettres. Avec cet amalgame, il imagina un jeu et il en apprit les règles aux soldats. L'innovation eut un succès incroyable, et tellement que les troupes oublièrent non seulement de manger et de boire, mais aussi de remplir leurs obligations militaires. On dut l'interdire, sauf aux officiers.

Qui a découvert l'Amérique ?... Christophe Colomb n'était donc qu'un rapetasseur de vieilles découvertes ? Un épigraphiste norvégien aurait trouvé dans l'Etat de Washington des inscriptions runiques qui constatent que, vers 1010, une expédition nordique, composée d'une quarantaine de personnes et d'un petit enfant aurait été massacrée là par les Indiens, à l'exception de l'auteur de l'inscription. Ce n'est pas le premier indice que nous ayons découvert de débarquements européens en Amérique, antérieurs à 1492. Sans doute bien d'autres Blancs ont-ils été ainsi tomber sous les tomahawks des féroces Peaux-Rouges, bien avant qu'il n'y ait seulement une histoire de l'Europe. Nous n'avons pas assez bonne opinion de nos ancêtres. Eux aussi étaient bien capables de se demander ce qu'il y avait de l'autre côté de la mer occidentale.

tout canadien

doit lire

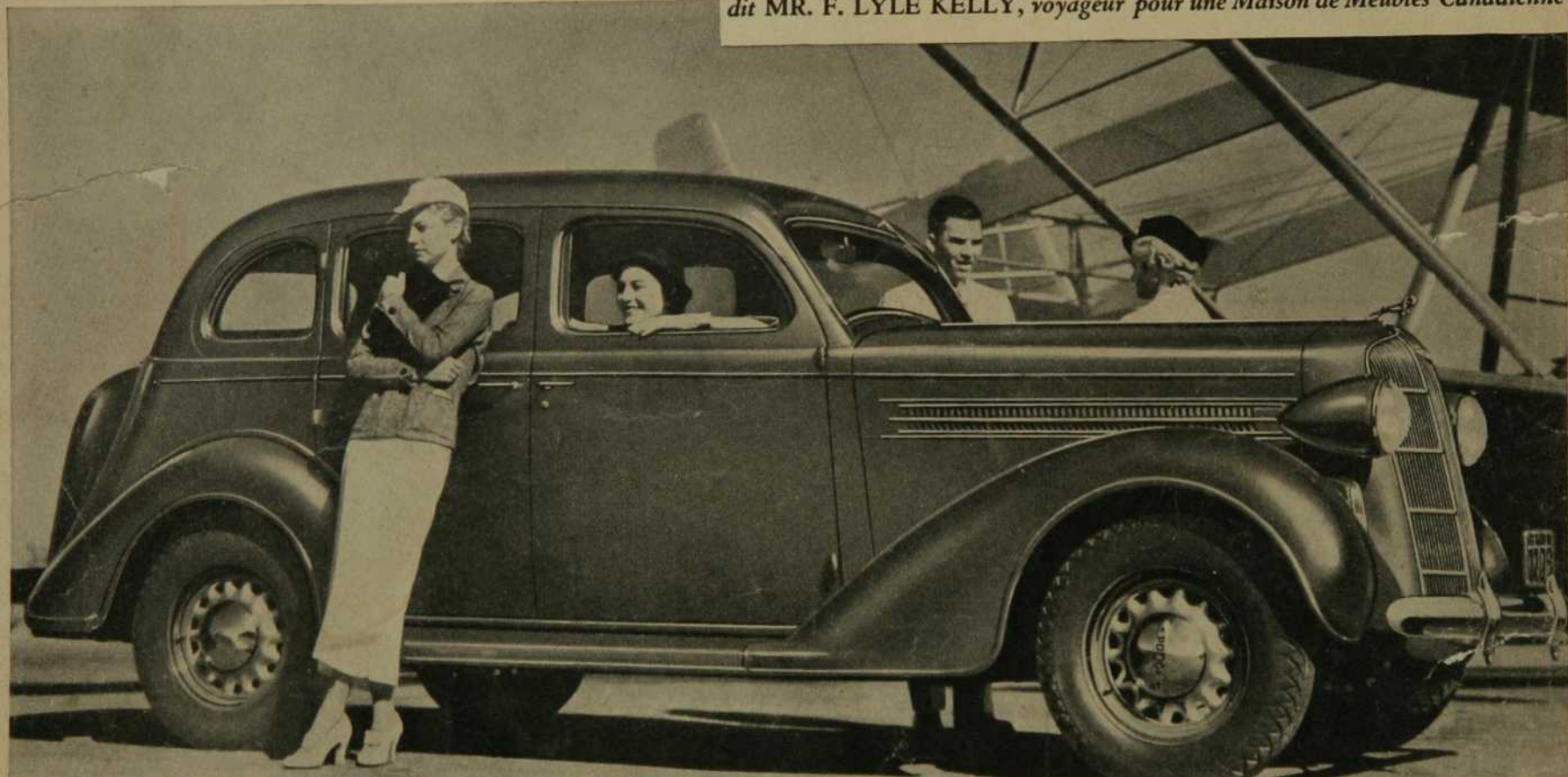
**La
Revue
Populaire**

**DANS TOUS LES DÉPÔTS
Quinze cents le numéro**



"Je fais une moyenne de 23 Milles au Gallon avec mon NOUVEAU DODGE de 1936"

dit MR. F. LYLE KELLY, voyageur pour une Maison de Meubles Canadienne



(Audessus) Dodge Sedan de Touring D2-4-Portières

"J'AI ACHETÉ CE DODGE SANS MÊME EN AVOIR FAIT L'ESSAI..."

"Je fais une moyenne de 23 milles au gallon et une épargne d'à peu près 20% en huile avec mon nouveau Dodge de 1936. L'économie est un point très important," déclare Mr. Kelly.

"Le confort du roulement et la maniabilité sont deux autres caractéristiques du Dodge de 1936 qui me plaisent beaucoup. Je suis souvent jusqu'à six heures de temps au volant, mais je reste frais et dispos. On n'éprouve aucune fatigue à conduire un Dodge. Il passe pardessus les bosses comme sur le pavé le plus uni.

"Le Dodge est très facile à manier. On ne ressent aucun choc sur la colonne même quand les chemins sont très raboteux. Et les freins hydrauliques Dodge produisent des stops sûrs et instantanés.

"La malle très spacieuse du Dodge est particulièrement commode. Je suis voyageur de commerce et je connais les avantages d'une malle spacieuse.

"Ma famille et moi préférons le Dodge à toute autre voiture dans laquelle il nous a été donné de rouler. J'ai acheté ce Dodge sans même en avoir fait l'essai. J'avais éprouvé tant de satisfaction avec mes autres Dodge".

Le Dodge Coûte Moins Cher

Nombre de propriétaires disent, "qui ne préférerait un Dodge quand, même en tenant compte de son Luxe et

de sa Beauté, il coûte moins cher". Leurs rapports indiquent des records en fait d'économie... de 21 à 27 milles au gallon et une diminution de 20% dans la consommation en huile. Il n'y a pas à s'étonner si ils font l'éloge du Dodge.

Mais ce qui surpasse tout, c'est que ce Dodge est dans le domaine des prix très modiques. Vous êtes invités à essayer ces nouvelles voitures sensationnelles Dodge de 1936. Rendez-vous chez l'agent Dodge-DeSoto et demandez une démonstration.

Demandez le nouveau Plan Officiel de la Corporation de Crédit Commercial Chrysler Motors 7%, Paiements à Tempérament. Faites le calcul vous-mêmes. 1. Commencez par la balance non-payée. 2. *Ajoutez le coût de l'assurance. 3. Ensuite multipliez par 7%—pour le plan de 12 mois. Coûte proportionnel pour périodes plus longues ou plus courtes. *Dans certaines provinces on exige un légère somme pour enregistrement. RIEN DE PLUS A PAYER.

Série D3—113" d'empattement, 82 chevaux-vapeur. Prix très bas. Quatre modèles de carrosserie. 1792. \$.

Série D4—113" d'emp. 82 chevaux-vapeur. Cinq modèles de carrosserie.

Série D2—116" d'emp. 87 chevaux-vapeur. Sept modèles de carrosserie.



Les sièges de la hauteur d'un fauteuil accentue le fameux Roulement Airglide du Dodge.

"La malle très spacieuse du Dodge est particulièrement commode."



"... Les Freins Hydrauliques Dodge produisent des stops sûrs et instantanés."

Dodge satisfait tous les besoins de la famille.